P. O. gall. app. 10 Petitot

REPERTOIRE

DU

THEATRE FRANÇOIS.

COMEDIES.

TOME ONZIEME.

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME ONZIEME.

Bayerische Staatsbibliothek München

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON, ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR, ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME DIX-HUITIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.

M. DCCCIV.

Bayerische Staatsbibliothek München

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉÂTRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIÈRE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉÂTRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE.

PAR M. PETITOT.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

TOME DIX-HUITIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.
M. DCCCIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

L'ESPRIT
DE CONTRADICTION,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE DUFRESNY,

Représentée pour la premiere fois
le 27 août 1700.

ACTEURS.

M. ORONTE.

MADAME ORONTE.

ANGÉLIQUE, fille de M. Oronte.

VALERE, amant d'Angélique.

M. THIBAUDOIS.

LE NOTAIRE.

LUCAS, jardinier.

UN LAQUAIS.

La scene est à la maison de campagne de M. Oronte.

L'ESPRIT

DE CONTRADICTION,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *en colere.*

MORGUÉ de la contrediseuse et de sa contredition!

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non, monsieur; je ne peu pu durer avec l'esprit de madame vote femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vou contredise tout son sou, vou qui êtes

son mari, ça est naturel ça; mais y n'est pas naturel qu'a vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tout franc, je n'aime point à être jardinier là où l'y a des femmes; car eune femme dan un jardin fait pu de dégât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, et ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté; a replante ce que j'ai arraché; quand je grefe du boncrequin, a di que c'est de la bargamote; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avise pour aller à rebours de moi. Hier al v'loit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je crois, gueu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable. Mais laissons cela, Lucas; parlons de marier ma fille: j'ai besoin làdessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseil dan ma tête drès que j'ai disputé avec madame; ça me met en friche, moi

et mon jardin. Et pi, c'est qu'a me viant de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point; va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriais-vou contre elle, qu'ou ne pouvé pas vous y soutenir vous-même? Eh! vous dis-je pas toujou qu'ous êtes trop docile? drès qu'a veut queuque chose, vous dites oui; drès qu'a voit qu'ou dites oui, a dit non; et vous le dites itou, et pi a redit oui par controvarse, et vous voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu, Lucas, j'aime ma femme; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS.

Vou l'y laisseriais donc itou la petite satifaction de... si c'étoit son plaisir dà; mais gnia rien à craindre, son himeur est tro revêche pour ça. Tant y a, monsieur, qu'en cas de votre fille, si je n'étois pu cian, comment feriais-vous? car gn'y a que moi qui a assé d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote fame; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que

moi, et plus de bon sens que bien des philosophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, monsieu, l'i a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent; ma philosophie à moi, c'est de gouvarner la vie du monde par mon mequié de jardinier. Vou v'lé marier vote fille, par parenthese; vou ne savé ce qui en sera; mais moi j'ai vu tout ça dans mon jardinage: car j'ai dit, quand madame viant dans mon jardin, et qu'al voit qu'un arbre est d'himeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. O, si al voit que sa fille est d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit; si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus: Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là? Je n'en sai rian, madame. Mais ma fille parci; néant: mais mon mari par-là; motus. Et parcequ'al a vu que je ne l'y baillois pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'a m'a chassé: mais ce ne sera rian; car a me chasse comme ça tou les jours, et j'ai des finesses pour qu'à me reflate par contredition. La v'là qui viant

dans st'allée-ci; laissais-moi me raccommoder tout seul.

ORONTE.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS, *seul.*

Je serois morgué bian fâché de quitter ce bourgeois-ci ; sa bourgeoiserie est pu argenteuse que ben des gentilhomeries que l'y a.

SCENE II.

LUCAS, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE.

Venez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari? il peut m'ordonner de vous garder céans; mais à coup sûr je ne lui obéirai pas. Allons, vîte; venez me rendre les clefs, et que je vous paie vos gages.

LUCAS, *d'un ton pleureur.*

Je sis bian fâché de vous quitter. (*il se retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha!

MADAME ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS, *en pleurant.*

Cela m'afflige. (*il rit en se retournant.*) Ha, ha, ha!

MADAME ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc?

LUCAS.

Rian, rian. (*il rit.*) Ha, ha, ha!... (*tristement.*) çà, madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE.

Je veux savoir de quoi vous riez.

LUCAS, *ne se cachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir; aussi ben me v'là tout chassé, je ne vous crain pu. Ha, ha! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha! tout franc, c'est que comme l'y a long-tems que je sis las de vote himeur acariâte, et que je veu vous planter là, j'ai dit à par moi, si madame voit que je veu mon congé, a ne sera pas de st'avis; si je veu être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion: oh! faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chasse par elle-même.

MADAME ORONTE.

Quoi! afin que je vous chasse!

LUCAS.

Je vous ai fai eune querelle; ha, ha!... mais je vas vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE.

Oui, pour me faire piece, vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans jardinier?

LUCAS.

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce sera drès tout-à-l'heure.

MADAME ORONTE.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne seriais pu en train de me chasser; je veu vous quitter.

MADAME ORONTE.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, et moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint poin les gens malgré eux; et vous êtes d'une himeur...

MADAME ORONTE.

Ouais! mon humeur est donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en souffre tro.

MADAME ORONTE.

Suis-je si méchante dans le fond?

LUCAS.

Morgué nani; je sai bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde: mais

c'est que vote volonté est du naturel des hiboux; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE.

C'est une étrange chose que la prévention! car il n'y a guere de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a guere, c'est vrai.

MADAME ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne sais-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari? il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angélique?

LUCAS.

Eh! il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE.

Ah! voilà parler cela!

LUCAS.

Je me doute bien itou de la pensée de mademoiselle Angélique.

MADAME ORONTE.

Oui?

LUCAS.

Je sai ben encore mon avis à moi su tou ça.

MADAME ORONTE.

Eh bien! Lucas?

LUCAS.

Mais ni de ma pensée, ni de celle de monsieu, ni de celle de vote fille, je ne vous en dirai non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS.

Vous n'en saurais rian, vous dis-je; car je vous vois veni. Vous êtes tanto sur le oui, tanto sur le non; je la marierai, je ne la marierai pas; qu'en dit-il, qu'en dit-elle? et tou ça jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre un tout de guingouois qui ne ravienne à pas un de ceux-là.

MADAME ORONTE.

Au contraire je suis toujours dans le bon chemin, et chacun se détourne de moi par malice. En un mot, je sais qu'on a céans quelque dessein contraire au mien. Mais j'apperçois ma fille; il faut que je lui reparle encore. Holà, Angélique, holà! venez un peu ici.

LUCAS, *à part.*

Allons retrouver monsieu sous le barciau.

SCENE III.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que souhaitez-vous de moi, ma mere?

MADAME ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée: mais je suis bonne, raisonnable; et avant que de disposer de vous de maniere ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie; voulez-vous être mariée ou non?

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déja dit, ma mere, que je ne dois pas avoir de volonté.

MADAME ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi: je n'ai en vue que votre satisfaction, ouvrez-moi votre cœur; là, parlez naturellement: vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

ANGÉLIQUE.

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

MADAME ORONTE.

Ah ! je commence à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu ; vous avez vu cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ses discours avec plaisir ?

ANGÉLIQUE.

Oui vraiment, ma mere.

MADAME ORONTE.

Vous souhaitez donc d'être mariée ?

ANGÉLIQUE.

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE.

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari ?

ANGÉLIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

MADAME ORONTE.

Que dites-vous donc ? Car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un

mal ; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGÉLIQUE.

Je ne le souhaite ni ne le crains ; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour et contre me paroissent à-peu-près égales ; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE.

Oh ! cette suspension commence à m'impatienter ; et vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGÉLIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE.

Mais si je vous déterminois au mariage ?

ANGÉLIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires.

MADAME ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille ?

ANGÉLIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me parroîtront les meilleures.

MADAME ORONTE.

Quels discours ! quel travers d'esprit ! je n'y

puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGÉLIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE.

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGÉLIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire?

MADAME ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayiez une volonté, et vous n'en voulez point avoir.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma mere...

MADAME ORONTE.

Vous me poussez à bout; taisez-vous. On dira encore que j'ai tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre

avec vous : une fille comme cela est un vrai fléau domestique; je veux m'en défaire absolument. Oui, mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent, Valere d'un côté, monsieur Thibaudois de l'autre : je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix ; vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere : si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains ; si elles ne le sont pas, hon !

SCENE IV.

ANGÉLIQUE.

Quelle violence il faut que je me fasse, sincere comme je la suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde ! cependant je n'ose me confier à personne dans la situation où je vois les choses.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE.

Me voici encore, mademoiselle, et j'ai résolu

de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyiez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manieres ont mis ma patience à bout : je suis outré; non, je ne me possede plus quand je pense que depuis le tems que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prieres, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole sur quoi je puisse tabler... Quand je vous parle de la plus violente passion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensibles : car enfin on témoigne aux gens ou de la reconnoissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colere. Juste ciel! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné?

ANGÉLIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, et rien plus.

VALERE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien.

VALERE.

Quoi! toujours sur le même ton?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous êtes point encore apperçu que

j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas?

VALERE.

C'est ce qui me désole.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aie de l'aversion...

VALERE.

Non, vraiment; mais cela ne suffit pas.

ANGÉLIQUE.

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déja que j'ai formé certain projet pour mon établissement, et que suivant ce projet il ne faut pas que ma mere sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi, et par conséquent que vous l'ignoriez vous-même: car si vous le saviez, mon pere, ma mere, et tous ceux qui vous voient en seroient bientôt instruits.

VALERE.

Vous me croyez donc bien indiscret?

ANGÉLIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALERE.

Je sais modérer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle je me possede plus

que vous ne pensez, et je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGÉLIQUE.

Mais si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser?

VALERE.

Ah! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je? juste ciel!

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille; le seriez-vous davantage si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous?

VALERE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrois de plaisir; oui, mon bonheur seroit si grand...

ANGÉLIQUE.

Que vous iriez le publier aussitôt. Voilà comment vos transports de joie, ou vos désespoirs outrés, pourroient divulguer mon secret; et dès que ma mere sauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire à coup sûr: ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALERE.

Je ne les ignore plus, ingrate: et puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui monsieur Thibaudois.

ANGÉLIQUE.

Cela pourroit être.

VALERE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas...

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! retournez-vous-en.

VALERE.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent parceque je suis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage...

ANGÉLIQUE.

Empêcher ce mariage ! Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALERE.

Non, cruelle, non ; ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGÉLIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins, mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere ni ma mere : je vous ai défendu de paroître ici ; retirez-vous, je vous prie.

VALERE.

J'obéis aveuglément: mais si vous me trompez...

ANGÉLIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus...

ANGÉLIQUE.

Oh! pour me dire des injures attendez que je les aie méritées. Je les mériterai peut-être bientôt; ne vous impatientez point.

VALERE.

Quoi! vous pourriez...

ANGÉLIQUE.

Voilà mon pere, partez vîte.

SCENE VI.

ORONTE, ANGELIQUE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi; tu seras mariée selon mes desirs. Je triomphe, et je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere! je crains bien...

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, et je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGÉLIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi: en effet un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'as pas d'amourette en tête. A la verité monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier; mais il est franc.

ANGÉLIQUE.

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup s'il pouvoit seulement se désaccoutumer de dire à tort et à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutoyer tout le monde; il tutoie jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vues.

SCENE VII.

ORONTE, ANGELIQUE, M. THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS, *étalant une grande veste dorée, paremens larges, gros ventre, et les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

Eh ben, voisin, eh ben, eh ben, ta femme dit donc que... mais que dit-elle donc cette femme? Ah! te voilà, toi, fille! eh ben, eh ben, quand épouserons-nous?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait, c'est fait; oui, oui, va, Angélique, je te baille ma foi. Quin, v'là des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGÉLIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous délibérions.

THIBAUDOIS.

Délibérons, délibérons.

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS, *prenant les mains d'Angélique.*

Prenons, prenons.

ANGÉLIQUE.

Pendant que vous délibérerez il est à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE.

Va vîte, nous n'avons point de tems à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaie: parlons de chose et d'autre; conte-moi un peu...

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS.

Mais conte-moi, conte... Tu es bien gentille, dea; conte-moi un peu ça...

ANGÉLIQUE.

Il est tems que j'aille...

THIBAUDOIS, *la tenant toujours par le bras.*

Oh! je veux que tu me contes... Eh ben, je t'aime de tout mon cœur, dea; conte-moi un peu ça.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez? je vous en suis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini! eh ben! comment fais-tu ce conte-là? conte-moi donc...

ORONTE, *ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angélique.*

Oh ! laissez-la aller ; il ne faut pas que sa mere la voie avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.

SCENE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

Çà raisonnons un peu sur la maniere dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse?

ORONTE.

Non vraiment; car...

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expédient pour faire que...

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela: dis-moi; comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie; il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi non plus; car c'est une terrible femme que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais, par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde; c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi: fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCENE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

Eh bien! Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS

Chut.

LUCAS.

Monsieur que v'la veut ben de mademoiselle Angélique, al veut ben de li, madame le veut ben, vous le voulé ben, et moi itou; v'la qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

V'la qu'est donc fait.

LUCAS.

Je dis que ça n'est pas fait; car drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

Oh ! je vous demande si...

ORONTE.

Assurément.

THIBAUDOIS.

Belle demande !

LUCAS.

Je vous demande don si ne fauroit pas que nous fissions là... comme si...

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORONTE.

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'est mon avis.

LUCAS.

V'là de biaux avis qu'ous avé là ! Fau vous faire conseillé de village, vous opinerais par écho. Je dis don moi que la volonté de vote fame est comme eune girouette qui voudroit toujou se torner à l'encontre du vent. Fau donc faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amont. Oh ! l'y a deux vents qui soufflont su mademoiselle Angélique, monsieu d'un côté, et ce Valere de l'autre; gna don qu'à dire à vote

fame que c'est Valere que nou voulon, et a nous baillera sti-ci par opposite: v'là ma sentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore une çarimonie pour mettre madame ben en himeur de s'ostiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment; notre notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vîte, fau qu'a le sine de rage; et j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin; je fais semblant de ne dire mot, je ratisse ma bêche: a s'ostine su ma contenance: je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, et a dispute contre: le feu s'y boute; et quand sa contredition est allumée, si vou l'y alliais soutenir qu'al est honnête fame, a vou diroit qu'ous en avé menti. Mais la v'là. Je vais l'ostiner, et pi vou vienrais tou d'un coup li demander Valere.

SCENE X.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Tu étois là encore avec mon mari? Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valere, ou de monsieur Thibaudois que je lui ai proposé?

LUCAS, *tournant son chapeau.*

Hom!

MADAME ORONTE.

Tu tournes ton chapeau; c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS, *secouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, et il aimeroit mieux Valere.

LUCAS.

Eh, eh, eh!

MADAME ORONTE.

Parcequ'il est plus jeune? n'est-ce pas qu'il plairoit davantage à ma fille?

LUCAS.

Eh! mais...

MADAME ORONTE.

Quoi ! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de monsieur Thibaudois ne sont pas préférables ?

LUCAS.

Baon !

MADAME ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais...

MADAME ORONTE.

Faux raisonnemens que tout cela.

LUCAS, *frappant du pied.*

Morgué !

MADAME ORONTE.

Et tout ce que tu me dis là c'est mon mari qui te le fait dire.

LUCAS.

Palsangoi !

MADAME ORONTE.

Ne voila-t-il pas mot pour mot tous ses discours? Oh bien ! je lui déclare que malgré lui...

LUCAS.

Han !...

MADAME ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe...

LUCAS.

Pao !

MADAME ORONTE.

Oui... Il le prend sur ce ton-là ! je lui ferai bien voir...

LUCAS.

Pa ta ta !

MADAME ORONTE.

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS.

Prrr...

MADAME ORONTE.

O ! c'en est trop, mon mari : vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez. (*Lucas fait signe à Oronte d'avancer, et il le met à sa place à côté de madame Oronte pendant qu'elle parle seule.*)

SCENE XI.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE, *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.*

Continuez, monsieur, continuez. Je voudrois bien savoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire ?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir...

ORONTE.

Il est vrai que je venois pour vous parler.

MADAME ORONTE.

Me soutenir sans raison, sans jugement, que monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE.

Valere pourtant...

MADAME ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valere; et...

MADAME ORONTE.

Non, monsieur; Valere n'a que faire de se présenter à moi.

ORONTE.

Eh! je vous prie, par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à monsieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raison?

MADAME ORONTE.

La raison est pour moi; et pour preuve que j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux,

et dès aujourd'hui... Monsieur Thibaudois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCENE XII.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Eh bien ! n'ai-je pas tenu bon ?

LUCAS.

Oh parguenne ! pour cette fois-ci a fera votre volonté, et sera la premiere fois de sa vie.

ORONTE.

Ça, le notaire est-il arrivé ?

LUCAS.

Je m'en vas voir ; et pi je revienrons encore crier que je voulons Valere, afin qu'a sine vîtement pour l'autre.

SCENE XIII.

ORONTE, ANGELIQUE.

ORONTE.

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE.

J'ai tout entendu, j'étois là sous le berceau

avec le notaire; il vient d'arriver, il est tems qu'il paroisse.

ORONTE.

Je vais lui parler, va vîte rejoindre ta mere.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Voilà les choses au point où je les souhaitois, et les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XIV.

MADAME ORONTE, UN LAQUAIS.

MADAME ORONTE.

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela; et afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vîte. (*il s'en va.*)

MADAME ORONTE.

Que veut dire ce mystere? (*elle lit bas.*) hon, hon, hon... « Je vous donne avis que votre fille « est d'intelligence avec monsieur Thibaudois « qu'elle veut épouser; et pour vous faire signer « leur contrat ils ont un notaire en main qui se « doit trouver chez vous comme par hasard ». Justement, c'est ce notaire que j'ai vu là avec Angé-

lique; l'avis est bon. « En un mot, votre mari « doit feindre de ne vouloir point de monsieur « Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui. » Oui ! monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari !

SCENE XV.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *bas à Oronte.*

Courage, monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de monsieur Thibaudois, afin qu'à nous le baille plus vîte.

ORONTE.

Ecoutez ma femme...

LUCAS.

Je vous disons donc que...

ORONTE.

Je veux que vous sachiez que...

LUCAS.

Que je sommes, vote mari...

ORONTE.

Vous dites que vous voulez monsieur Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Alle en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne qui doit décider, c'est la vôtre, mon mari; et là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé monsieur Thibaudois, et moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix et l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime et que je respecte.

ORONTE.

Vous plaisantez, et je vous dis très sérieusement que monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

MADAME ORONTE.

Votre goût détermine le mien, et je ne pense plus à monsieur Thibaudois.

ORONTE, *bas, à Lucas.*

Lucas!

LUCAS, *bas, à Oronte.*

Poussons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, madame, est-ce que vous vous moquez de moi?

MADAME ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole?

LUCAS.

Bon! vote parole, a va et viant comme l'aïr du tems.

MADAME ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE.

Pour vous prouver ma sincérité et ma soumission, je vais de ce pas défendre à monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCENE XVI.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui?

LUCAS.

Ouais! ly a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point c'est pour me contredire.

LUCAS.

Alle vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne saurois le croire.

LUCAS, *seul.*

Hon! faut que l'y ait là queuque chose; je me doute quasiment...

SCENE XVII.

THIBAUDOIS, LUCAS.

THIBAUDOIS.

Eh ben, eh ben, Lucas; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va bailler vote congé à vous; madame vous charche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS, *seul.*

J'aime pourtant bien cette petite Angélique; mais je me moque de cela: si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCENE XVIII.

THIBAUDOIS, ANGELIQUE, VALERE, *qui suit Angélique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

Eh ben, eh ben, pauvre fille, te voilà mal; tu ne seras point mariée.

ANGÉLIQUE.

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis ben aise; c'est que tu m'aimes, et c'est bien fait; ne pleures point, va ne pleures point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE.

Allez donc vous joindre à mon pere, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mere, priez-là, pressez-là.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes-là, Valere?

VALERE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer, le notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve assez

votre trahison; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris et du silence. (*il éleve tout d'un coup sa voix.*) N'attendez pas de moi ni des emportemens, ni des reproches, ingrate : non, perfide ; non, traîtresse...

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs?

VALERE.

Juste ciel!

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, M. Thibaudois. Je voudrois bien savoir, monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos espérances? Premièrement, mon pere peut-il balancer entre les richesses de monsieur et le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGÉLIQUE.

Pour moi je préfere la bonne humeur de monsieur, à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi ! il est amoureux comme un roman.

ANGÉLIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de désespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE.

Eh ! morbleu, monsieur...

ANGÉLIQUE, *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie : je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Eh ! ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*bas à Angélique.*) Défais - toi de cet homme-là, baille-lui son congé, et viens me retrouver.

SCENE XIX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

Votre procédé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas ; mais enfin, s'il étoit vrai que vous

eussiez affecté de parler ainsi en présence de monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCENE XX.

ANGÉLIQUE, VALERE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE, *à part.*

Ma fille seule avec Valere !

VALERE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGÉLIQUE, *voyant sa mere.*

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en présence de monsieur Thibaudois. Mon pere veut que je l'épouse, et je vous déclare que j'en suis ravie.

VALERE.

Oh ! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, allez ; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE, *appercevant madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je suis trahi, madame ; car enfin, il n'est plus tems de vous

cacher mon amour pour une ingrate... vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE.

Vous me faites compassion, monsieur; voir la fille et le pere acharnés contre vous et contre moi! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentimens des autres.

VALERE.

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALERE.

Vous me la proposeriez en vain.

MADAME ORONTE.

Mais pour vous prouver à vous, qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendroit envie de vous offrir...

VALERE.

Je refuse vos offres, madame; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE.

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, monsieur...

VALERE.

Il n'en sera rien.

MADAME ORONTE.

Quoi ! vous me contredites aussi ! Oh ! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! ma mere, vous voudriez m'engager malgré moi ?

MADAME ORONTE.

Malgré vous, ma fille ! ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! quand je vous parlois ainsi je ne parlois pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec monsieur Thibaudois ?

MADAME ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ma mere, je vous en conjure.

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, je sais toutes vos menées ; le notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir ! m'exposer à faire la volonté d'un mari ! Pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi ; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCENE XXI.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE.

Non, madame, non, je ne signerai point; j'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille.

ANGÉLIQUE, *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille! Vous prononcez cela bien naturellement.

VALERE.

Comme je le sens, ingrate.

ANGÉLIQUE.

Et comme je le souhaitois: car pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée si je ne vous avois trompé vous-même.

VALERE.

Expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pour faire consentir ma mere à ce que je souhaitois il a fallu laisser aussi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement; et quand j'ai vu qu'ils étoient tous pour monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre; un billet inconnu l'a instruite du complot, et

c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, et veut vous contredire aussi.

VALERE.

Ce que j'entends est-il bien vrai? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrete; non, Valere, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALERE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angélique!

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCENE XXII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

Non, Valere, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne seroit pas maugré vous,

car ce seroit de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me sis douté qu'ou maniganciais l'amour ensemble, et que vous faisiais semblant. Vote mere alloit bailler là-dedans, oui; mais je l'ai averti qu'ou la trompiais.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

VALERE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car madame va revouloir ce qu'a vouloit devant qu'a seut qu'ou vouliais ly faire vouloir; tanquia que je ly ai dit tout ça, moi; car monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALERE.

Eh! maraud, que ne m'en demandois-tu deux cents?

LUCAS.

Il n'est pu tems, madame sait tout. Stapendant, si je vous voyois là vote argent, il ne seroit pu vrai que madame sait tout, car morgué a ne sait rian.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre Lucas...

VALERE.

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS.

Et v'là madame qui reviant, je vais vous épauler.

SCENE XXIII.

MADAME ORONTE, ANGELIQUE, VALERE, THIBAUDOIS, LUCAS.

LUCAS.

Vené don vîte, madame; v'là des jeunes gens qui se querellont; vené vîte les séparer: je les ai trouvés qui se disiont rage; ils se disputoient tant, que j'ai cru qu'ils étoient déja mariés ensemble.

MADAME ORONTE.

Révolter ma fille contre moi! il faut être bien insolent! Vous voilà encore céans, monsieur? sortez tout-à-l'heure.

THIBAUDOIS.

Va, va, je suis plus complaisant que toi: tu me chasses, je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

MADAME ORONTE.

Un benêt, un sot...

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit personne.

SCENE XXIV.

ORONTE, MADAME ORONTE, ANGELIQUE, VALERE, LE NOTAIRE, LUCAS.

ORONTE.

En vérité, ma femme...

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE.

Si j'osois, madame, vous représenter...

MADAME ORONTE.

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Valere! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, et que je commence par signer. (*elle signe.*) Allons, Angélique, signez après moi, obéissez.

ANGÉLIQUE, *en signant.*

Je ne serai pas mariée pour cela, car mon pere ne veut pas signer.

MADAME ORONTE.

Signez, monsieur mon mari, signez, ou bien...

ORONTE.

Quand je signerai cela ne fera rien, car vous ne ferez pas signer Valere de force.

MADAME ORONTE.

Pour vous y obliger, monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALERE, *se jette tout d'un coup sur le contrat et le signe.*

Eh! je n'ai que faire de votre donation. (*au Notaire.*) Fuyez, monsieur, emportez vîte la minute, de peur que madame ne se dédise.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCENE XXV.

ORONTE, MADAME ORONTE, ANGELIQUE, VALERE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Que veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avois ben di, madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGÉLIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mere.

VALERE.

Mille pardons, madame.

MADAME ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

MADAME ORONTE.

Oui; mais je déshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec mon mari; je ferai pendre le Notaire et Lucas... Je suis désespérée. (*elle s'enfuit.*)

VALERE.

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'esprit de contradiction.

FIN DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

EXAMEN

DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Le talent de Dufresny étoit loin d'être aussi vrai que celui des deux maîtres de la scene comique, Moliere et Regnard. N'ayant ni les apperçus profonds, ni les grandes vues morales du premier, il ne possédoit pas la vivacité de style, la rapidité de dialogue, et le fonds inépuisable de gaieté qui distinguent l'auteur du Joueur et du Retour imprévu. Dufresny, très agréable dans la conversation par des rapprochemens singuliers, par des allusions fines, et par une tournure d'expression originale, transportoit trop souvent au théâtre les traits qui lui avoient fait obtenir des succès dans la société: delà un peu d'affectation dans le développement des caracteres, des plaisanteries recherchées, et un certain air de famille entre les personnages, qui indique trop que l'auteur puisoit ses conceptions plutôt dans son imagination que dans les observations qu'il auroit été à portée de faire. Malgré ce défaut, lorsque l'on a beaucoup d'esprit, on peut obtenir de grands succès dans des pieces peu étendues; c'est ce qu'a prouvé Dufresny.

L'Esprit de Contradiction est sa meilleure piece. L'action en est simple, la conduite rapide, et les caracteres, quoique peu développés, sont parfaitement

annoncés. Deux rôles seulement paroissent un peu chargés, ceux de Thibaudois et de Lucas. Le premier est d'une stupidité qui passe les bornes de la vraisemblance; le second a trop d'esprit : un négociant présenté sous des couleurs si grossieres est aussi extraordinaire qu'un jardinier auquel on donne tant de finesse et tant de familiarité avec ses maîtres. La juste mesure étant également outre-passée dans ces deux personnages, il n'en résulte qu'un comique forcé et peu théâtral. Le caractere d'Angélique est charmant; il étoit impossible de mettre plus d'adresse et d'esprit dans la conduite d'une jeune personne qui a tant d'obstacles à surmonter.

Madame Oronte ne laisse rien à desirer. Ingénieuse à trouver les moyens de contredire, elle en cherche l'occasion même lorsque l'on n'oppose aucune résistance à ses volontés. Cette combinaison très juste donne lieu à des scenes pleines de vrai comique. Telle est celle où Lucas ne lui répond rien, et où elle lui soutient que tous ses raisonnemens sont faux; telle est encore la scene charmante dans laquelle Angélique s'excuse de faire un choix entre le célibat et le mariage, incertitude qui met madame Oronte hors de toute mesure, et qui lui fait répondre aux protestations de sa fille de lui obéir jusqu'à la mort : « Quelle « obstination ! Quel acharnement ! »

L'Esprit de Contradiction ne produit pas aujourd'hui à la représentation tout l'effet que les connoisseurs pourroient en attendre : cette indifférence vient moins du public que de la maniere dont la piece est montée.

Le rôle de madame Oronte devroit être joué par une femme dont l'âge ne fût pas trop avancé ; c'étoit l'intention de l'auteur qui suppose Angélique trèsjeune, puisque le moment de l'action est celui où elle est demandée en mariage pour la premiere fois. Si, comme on le voit à présent au théâtre, madame Oronte joint aux défauts de son caractere la décrépitude de madame Pernelle, elle ne doit inspirer que le dégoût, et l'effet principal de l'ouvrage est tout-à-fait manqué. Cette réflexion pourroit s'appliquer à plusieurs caracteres du même genre qui, par la faute des comédiens, n'inspirent que l'ennui, et ne font naître que des sensations désagréables.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

LE
DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE DUFRESNY,

Représentée pour la premiere fois
le 9 mars 1702.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

L'INTENDANT de la Comtesse.

LA VEUVE, qui croit l'être de l'Intendant.

GUSMAND, maître-d'hôtel de la Comtesse.

DORANTE, neveu de l'Intendant.

THÉRESE, niece de l'Intendant.

FROSINE, servante de la Veuve.

UNE SUIVANTE de la Comtesse.

LE SUISSE de la Comtesse.

LA SUISSESSE, femme du suisse.

DEUX LAQUAIS.

La scene est dans un château de campagne qui est à la Comtesse.



Masson f

LE DOUBLE VEUVAGE.

Que faites-vous donc là tête-à-tête ?

Acte II, scene XIX. Tome XVIII.

LE DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FROSINE.

FROSINE.

Je suis ravie de vous voir de retour, monsieur : il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins, partout enfin.

DORANTE.

Bon jour, Frosine, bon jour.

FROSINE.

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la Comtesse, toute sa maison, et moi, monsieur, nous

vous attendons avec impatience. Mais dites-moi vîte des nouvelles de votre oncle ; est-il mort ou en vie ?

DORANTE.

Je n'en sais rien.

FROSINE.

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtresse qui en soit certaine. Nous lui avons confirmé cette mort pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons ; elle se croit veuve ; c'est là-dessus que nous fondons le projet de votre mariage... M'entendez-vous, monsieur ?

DORANTE.

Eh ! plaît-il ?

FROSINE.

Je vous dis que, pour faciliter votre mariage avec Thérese, madame la Comtesse, qui vous protege tous deux, a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma maîtresse que votre oncle est mort ; elle est si sûre d'être veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier... Monsieur !

DORANTE.

Que me contes-tu donc là ?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires et les miennes ; car les trente louis d'or que vous m'avez promis ont autant d'appas pour moi que Thérese en a pour

vous. Ecoutez-moi donc. Pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour sa niece; car si...

DORANTE.

Eh! je sais tout cela; je viens d'entretenir madame la Comtesse.

FROSINE.

Pardon, monsieur, de mes discours inutiles; je devois m'étendre d'abord sur les appas de cette jeune beauté qui...

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Frosine, qu'elle a de charmes!

FROSINE.

Ce sont les plus jolis petits charmes; ils n'ont que quinze ans ces charmes-là; il lui en vient de nouveaux tous les jours, et vous épouserez bientôt tout cela.

DORANTE.

C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver.

FROSINE.

Un malheur de posséder ce que vous aimez tant? Voici quelques unes de vos délicatesses bizarres: vous êtes le gentilhomme de France le plus raisonnable, mais votre amour n'a pas le sens commun. Parlez-moi raisonnablement; souhaitez-vous d'épouser?...

DORANTE.

Si je le souhaite !

FROSINE.

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert; et j'espere que Thérese sera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE.

Hélas ! c'est ce que je crains.

FROSINE.

Encore ! Oh ! vous extravaguez: de grace, monsieur, est ce folie amoureuse, ou folie folle ?

DORANTE.

Non, Frosine, non; ce n'est ni caprice ni extravagance; je crains avec raison ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Thérese; mais je prévois que nous serons malheureux ensemble; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE.

Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser?

DORANTE.

Si tu savois la réception qu'elle vient de me faire !

FROSINE.

Elle a tort.

DORANTE.

Elle m'a reçu d'un air...

FROSINE.

Est-il possible?

DORANTE.

Après huit jours d'absence...

FROSINE.

Elle vous reçoit froidement?

DORANTE.

Elle me reçoit en sautant, dansant; je la vois accourir d'une gaieté...

FROSINE.

Par ma foi, vous n'êtes pas sage! Quoi! vous vous désespérez de ce qu'elle est ravie de vous voir?

DORANTE.

Ravie de me voir! Ah! je ne confonds point cette gaieté dissipée avec le plaisir sensible et passionné que doit causer la vue de ce qu'on aime. Moi, par exemple, que son abord a pénétré, je suis resté immobile; un saisissement... une langueur... mon cœur palpite... ma vue se trouble... Ah! c'est ainsi que devroit s'exprimer sa passion; mais elle est incapable de cet amour solide et sensible qui peut seul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étois homme, je choisirois pour mon repos une femme qui fût toujours gaie, et jamais sensible.

DORANTE.

Je veux de la sensibilité.

FROSINE.

J'en voudrois dans une maîtresse; mais dans une épouse... hon!

DORANTE.

C'en est tout l'agrément.

FROSINE.

C'est un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE.

On peut être sensible et avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toujours une épouse vertueuse; et j'aimerois mieux une femme qui n'eût pas de passions, qu'une femme qui les sût vaincre.

SCENE II.

DORANTE, THERESE, FROSINE.

THÉRESE, *derriere le théâtre chante.*

La, la, la. La, la. La, la, la, la, la.

DORANTE.

Entends-tu, Frosine, entends-tu?

FROSINE.

Elle a la voix jolie, n'est-ce pas?

DORANTE.

Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THÉRESE *chante.*

La fille la plus sage,
Dans le printems,
Pense à mettre en usage
La danse et les chants;
On dit aussi que dans le printems,
La fille la plus sage,
La, la, la, la, la, la, la.

FROSINE.

Eh bien! la fille la plus sage?

THÉRESE *chante.*

On dit aussi que dans le printems,
La fille la plus sage
Pense au beau tems.

DORANTE, *se tient d'un côté du théâtre.*

Je suis outré d'entendre cela.

THÉRESE.

Eh! vous voilà aussi vous; on ne vous voit quasi pas là : vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE.

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THÉRESE.

Vous êtes fâché de me voir rire, et moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE.

Est-ce ainsi que parle l'amour ?

THÉRESE.

A propos d'amour, le vôtre sera-t-il toujours affligé ?

DORANTE.

Si j'avois moins de délicatesse...

THÉRESE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes?

THÉRESE.

Oh ! vos extravagances sont toujours pleines de raison, mais elles ne sont pas réjouissantes.

DORANTE.

Quels discours, hélas ! que votre caractere est éloigné du mien !

THÉRESE.

Mon caractere n'est pas plus éloigné du vôtre que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE.

Le mariage rapprochera tout cela.

DORANTE.

Ça, Frosine, je te fais juge.

FROSINE.

Je n'ai pas le loisir de juger; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtresse.

THÉRESE.

Presse-la de s'habiller, car madame la Comtesse veut la voir tout-à-l'heure.

FROSINE.

Votre tante n'est encore qu'éveillée et entre le réveil et la sortie d'une demi-vieille, il y a bien des cérémonies de toilette.

SCENE III.

DORANTE, THÉRESE.

THÉRESE.

Il faut tirer de l'argent de ma tante, c'est l'essentiel.

DORANTE.

L'essentiel est de savoir si nous nous convenons l'un à l'autre.

THÉRESE.

Belle demande! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille; et je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne suis point bizarre lorsqu'après des raisonnemens solides je conclus que votre gaieté...

THÉRESE.

Oh! ma gaieté, ma gaieté; je conclus, moi,

moi, que ma gaieté vous doit prouver ma tendresse; et voici comme je raisonne, car vous m'avez appris à faire des raisonnemens : vous savez avec quelle frayeur j'ai toujours envisagé le mariage, parcequ'il est triste ; je crains donc le mariage naturellement; je vois qu'on me veut marier avec vous, et je n'en suis pas plus chagrine : eh bien ! être gaie en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer ?

DORANTE.

C'est ne me pas haïr.

THÉRESE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là, il me semble que c'est vous aimer assez passablement !

DORANTE.

Passablement est une expression bien touchante... passablement !

THÉRESE.

Oh ! je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE.

Cette joie seroit à sa place si vous étiez sûre que votre mariage réussit; mais dans la situation où nous sommes vous devriez trembler; et si vous aimiez, on vous verroit, comme moi, inquiete, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gémir...

SCENE IV.

LA COMTESSE, THÉRESE, DORANTE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Thérese, je travaille à vous marier ; n'êtes-vous pas ravie ?

THÉRESE, *contrefaisant Dorante.*

Au contraire, madame, je suis inquiete, agitée ; et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (*à Dorante.*) Est-ce comme cela qu'on aime, monsieur ?

LA COMTESSE.

Fort bien ! Thérese, fort bien ! C'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup ; l'intérêt que je prends à votre mariage vous le prouve assez ; mais j'ai résolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi; je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me désennuyer de tout ce qui se présentera : notre veuve sera le principal sujet de mon divertissement; et la maniere dont je m'y prends pour tirer de l'argent d'elle est une espece de comédie que je veux me donner.

THÉRESE.

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, et ne vous guere moquer d'elle : il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE.

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'apperçus que cette mort n'affligeoit que son visage.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner; car enfin si son affliction est fausse, la mort de mon oncle est peut-être véritable, et mon oncle avoit l'honneur d'être votre intendant.

LA COMTESSE.

Oh! il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa veuve: après tout c'est une extravagante; elle veut déshériter sa niece, qui est ma filleule: en un mot, elle hait celle que vous aimez; pourquoi la ménager? seroit-ce parcequ'elle a de l'amour pour vous?

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Mademoiselle, dites-moi un peu comment elle a

pu trouver ici, à la campagne, tout le crêpe dont elle s'est chargée.

LA SUIVANTE.

J'ai su ce matin de Frosine qu'elle gardoit dans sa cassette un habit de deuil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme réguliere doit en user ainsi, pour pouvoir célébrer sa douleur dès le premier moment du veuvage.

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision? Ça, Dorante, allez prendre le deuil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre oncle.

THÉRESE.

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCENE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opéra que Gusmand me prépare. Il est juste que mon domestique contribue aujourd'hui à me réjouir.

LA SUIVANTE.

Je voudrois que votre Suisse fût ici, car il chante plaisamment : sa femme est d'assez bonne humeur, et danse assez bien pour une Suissesse.

LA COMTESSE.

La voici : que vient-elle m'annoncer ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, LA SUISSESSE, LA SUIVANTE.

LA SUISSESSE.

Réjouissez-vous, madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie ; il va nous apprendre si mon intendant est mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déja dit ?

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais ses secrets : il a raison, car je suis trop babillarde ; et je n'aime point non plus qu'il me conte rien ; car il est si landore, il a la parole si longue, si longue, que j'aurois plutôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paroît-il donc?

LA SUISSESSE.

Madame, pour paroître devant vous en courier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE.

Il se fardera aussi; car il étoit allé aux eaux pour s'éclaircir le teint.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui, madame, il étoit allé aux eaux pour se bien porter, et pour me plaire; car, comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE.

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y suis, parceque mon mari est revenu, et aussi parceque vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à discrétion; les femmes de mon pays sont nées pour le vin, comme les Françoises pour l'amour : chacune a son usage; et souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici votre Suisse, madame. Il vous va faire un beau discours; car il a de l'érudition votre Suisse.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE SUISSE, LA SUIVANTE.

LE SUISSE, *frisé, poudré, paré, fait plusieurs révérences.*

Mondeme, mondeme.

LA COMTESSE.

Ne perdons point de tems en révérence; dites-moi si mon intendant est mort.

LE SUISSE.

Je savoir tous ces chouses-là dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choses-là consistent en un mot: Est-il mort ou ne l'est-il pas?

LE SUISSE.

Fau que moi conte ça par ordonnance; car quand je vous quitta... vous m'ordonîtes... que je vous apporta... toutes les circonvenances de notre voyage en arrangement par écriture.

LA COMTESSE, *riant.*

Fort bien! ce que je veux savoir est écrit sur votre journal.

LE SUISSE.

Ma jornale, c'est de la parole sans papier, car

je l'écriva dans mon jugement par trois petites chapitres; ce que nous partâmes, ce que nous séjournîmes, et ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre.

LE SUISSE.

A l'égard de premièrement, monsieur notre intendant l'être fort ridicule, fort ridicule: il dit qu'il y a dix ans que sa femme a du mariage, et qu'elle n'a point de génération, et que c'est pour cela qu'il alloit querir des enfans aux eaux; v'là de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE.

Si ce récit ne me réjouissoit pas, il m'impatienteroit beaucoup.

LE SUISSE.

A l'égard de secondement, monsieur l'intendant est encor pu ridicule; car j'aime le bon vin moi, et lui fut aux eaux pour boire de l'eau; et dans cette eau-là, au lieu d'enfans, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, et n'en est pas mort. Ecoutez, Suisse, il faut dire à la veuve que quand son mari fut mort, il en mourut tout-à-fait.

LE SUISSE.

Ha, ha, ha, quand a ne se trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laissé?

LE SUISSE.

Je passimes hier par trente lieues d'ici, et tout contre là son petit caleche romput : va-t'en donc devant, me dit-il; car j'ai envie d'être malade ici tant qui sera dimanche, pour qu'on refasse mon caleche lundi, et je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce compte-là il n'arrivera que demain, et ne viendra point troubler aujourd'hui notre projet. Ça, mademoiselle, que celles de mes femmes qui savent danser se préparent pour la noce que je prétends faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; et moi qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelques airs sur le veuvage.

LA COMTESSE.

C'est mon maître-d'hôtel qui les a faits: il se pique d'être maître de musique, mon maître-d'hôtel!

LA SUIVANTE.

C'est encore un autre original. Le voici; je crois

qu'il compose, car il marche de mesure. Tenez, tenez, madame, de la force dont il se tourmente il est possédé du démon de la musique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas, je veux m'en donner le plaisir.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, GUSMAND, LA SUIVANTE.

GUSMAND, *composant et ne voyant pas la Comtesse, entre en marchant de mesure, et la bat avec ses mains.*

La, la, la, la; cela ne vaut rien, morbleu: ne trouverai-je point quelque idée toute neuve... (*lentement.*) La, la, la, la; non ce début-là est dans Lulli... La, la, la, la, la, la: Lulli encore... La, la, la, la... encore Lulli. Quoi? Lulli partout, de quelque côté que je me tourne!... Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après lui, car parceque j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la, la: fort bien cela. La, la, la, la, la, la: admirable! La, la, la: merveilleux! (*il chante ces derniers mots.*) Et le second dessus; la, la: et la base.. ton, ton.. Quelle fécondité! (*l'octave de haut en bas très vîte.*) La, la, la, la, la, la, la, la. Quel reflux de génie! (*l'octave de bas en haut.*) La, la, la, la,

la, la, la, la. (*sur le même ton.*) Les notes me gagnent, notons vîte.

(*Il tire des lignes, et ne dit plus rien, mais note sur son genou un genou en terre; il jette les yeux du côté de la Comtesse, et l'appercevant met son chapeau par terre, et continue toujours.*)

(*Il chante.*) Pardon, madame, pardon... hon, hon, hon. (*il note toujours*) Je crains de perdre une idée; hon, hon, hon... dont vous serez enchantée; hon, hon, hon.. Je note le dernier ton. (*il se releve et salue la Comtesse.*) C'est un duo, pour un air de veuvage, que vous m'avez commandé. (*il donne à la Suivante le papier sur lequel il a écrit*) Tenez, mademoiselle, vous savez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE.

J'apperçois la veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAN.

Chantons toujours, cela nous servira de répétition.

SCENE IX.

GUSMAND, LA SUIVANTE.

GUSMAND.

C'est vous qui représentez la veuve ; imitez bien l'affliction des veuves ; pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la Veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.
Sur un lugubre habit un crêpe à triple étage
Effarouchera les amans :
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage !
Ni pretentailles, ni rubans,
Pendant deux ans !
Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAND *chante.*

Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le courroux
D'une mere un peu trop sage ;
Une femme craint son époux ;
Mais la veuve, hors d'esclavage,
Ne craint ni mere ni jaloux :
Chantons, chantons les douceurs du veuvage.

LA SUIVANTE.

Je perds un cher époux qui m'aima constamment.

GUSMAND.

Jusques au jour charmant
De votre mariage.

LA SUIVANTE.

Il me tenoit sans cesse un si tendre langage!
Sa complaisance, sa douceur...

GUSMAND.

Cachoit toujours quelque infidele ardeur
A votre jalouse fureur.

LA SUIVANTE.

Ah! qu'il étoit d'une agréable humeur!

GUSMAND.

Quand il soupoit chez sa voisine.

LA SUIVANTE.

Quelle union fut pareille à la nôtre!
Nous n'avions entre nous que le oui et le non.

GUSMAND.

Mais quand vous disiez l'un il disoit toujours l'autre.

LA SUIVANTE.

Il étoit bienfaisant.

GUSMAND.

En ville libéral.

LA SUIVANTE.

Et de tous les maris enfin...

GUSMAND.

Le plus brutal.

LA SUIVANTE.

Que de vertus il avoit en partage!

GUSMAND.

Que de défauts il avoit en partage!

ENSEMBLE.

Pleurons, pleurons les malheurs } du veuvage.
Chantons, chantons les douceurs }

SCENE X.

FROSINE, GUSMAND, LA SUIVANTE.

FROSINE, *à la Suivante.*

Retirez-vous, ma maîtresse s'approche; (*à Gusmand*) elle vient pleurer ici chemin faisant.

GUSMAND.

On en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisante point; je crains bien que tout ne soit périlleux pour elle.

GUSMAND.

Comment donc?

FROSINE.

Elle m'a fait pitié quand madame la Comtesse lui a certifié son veuvage; c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAND.

Quoi! elle a senti le coup?

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup : car le moment qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAND.

Venons au fait. Dis-moi, est-il bien vrai qu'elle soit amoureuse de Dorante, et qu'elle pense à l'épouser aussitôt qu'elle croit son mari mort ?

FROSINE.

Elle y pensoit bien dès son vivant, et je me suis toujours doutée qu'elle destinoit au neveu la survivance de son oncle.

GUSMAND.

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il destinoit aussi à la niece le poste de la tante ; il me dit souvent que Thérese n'est niece de sa femme qu'au troisieme degré.

FROSINE.

Ma maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas neveu de son oncle.

GUSMAND.

Ces sentimens m'étonnent dans une femme qui se pique d'une régularité de mœurs...

FROSINE.

Elle est réguliere dans ses mœurs de parade; mais chez certaines femmes les mœurs de parade

et les mœurs négligées sont aussi différentes que coëffure de jour et coëffure de nuit.

GUSMAND.

Tout bien considéré, je conclus que le mari et la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils esperent l'un de l'autre.

GUSMAND.

Oui, l'intérêt lui seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses, que l'amour et l'amitié n'en produisent de sinceres dans tout Paris.

FROSINE.

La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit; car en certains momens tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, caresse la succession qu'il en espere.

GUSMAND.

J'admire la sagesse des lois de notre province qui permet aux époux de s'entredonner leurs biens; car l'espérance d'hériter l'un de l'autre est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE.

Retire-toi, voici ma maîtresse. Pour gagner sa confiance je vais lui aider à contrefaire l'affligée.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

Ménagez votre poitrine, madame, ménagez votre poitrine : gémir, soupirer, sangloter, toutes ces démonstrations de douleur vous feroient plus de mal que la douleur même.

LA VEUVE.

Hélas !

LA COMTESSE.

Çà, madame, n'éludez point la proposition que je vous fais ; répondez-moi précisément : vous n'aimez point à voir votre niece ; je veux l'éloigner de vous, et la marier en province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque présent ?

LA VEUVE.

Voici le quatrieme jour de mon veuvage : le quatrieme, n'est-ce pas, Frosine ?

FROSINE, *sur le même ton.*

Le quatrieme, oui.

LA VEUVE, *à la Comtesse.*

Eh bien ! madame, depuis ce tems-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nous nourrissons que d'affliction et d'orge mondée.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange me reste sur l'estomac comme un plomb.

FROSINE.

Nous ne mangeons point, et ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moi donc, madame, consentez-vous...

LA VEUVE, *pleurant.*

Non, je ne serai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE.

Vivez, et ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bientôt, et pleurer long-tems, c'est notre derniere résolution.

LA VEUVE.

Je ne sais ce que je dis, Frosine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ai l'esprit troublé, madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires; je suis si foible.

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Thérese.

LA COMTESSE.

Tant que votre mari a vécu, vous m'alléguiez pour excuse que vous espériez avoir des enfans; mais vos espérances et vos excuses sont mortes avec votre époux: vous êtes maîtresse de vos volontés; il faut, ou marier Thérese, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE.

Je ne puis me résoudre à marier ma niece. Hélas! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre parler ainsi du mariage, on croiroit que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire, c'est parceque mon bonheur étoit parfait que je ne veux pas marier ma niece.

LA COMTESSE.

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ai eu un mari trop aimable; je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle seroit trop affligée de le perdre: la marier,

ce seroit l'exposer à être veuve et malheureuse comme moi. Ah ! madame, dans l'abyme d'affliction où je me vois, la retraite et la solitude... C'est le parti que ma niece doit prendre.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à votre niece que la retraite convient.

LA VEUVE.

Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE.

En un mot, votre niece...

LA VEUVE.

Non, non, je suis trop affligée ; je veux qu'elle passe sa vie dans un couvent.

LA COMTESSE.

Par les mauvaises raisons que vous me dites je comprends les bonnes que vous ne me dites pas. Vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE.

Moi ! me remarier ?

LA COMTESSE.

Ecoutez ; pour parvenir à un second mariage vous avez besoin des grands biens que votre époux vous laisse, et ces grands biens ayant été gagnés d'une certaine façon dans mes affaires... je pourrois... (car je n'avois pas encore signé les comptes de votre mari...) c'est pourquoi je vous prie de

ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans votre cassette; je vous en prie, je vous en prie.

SCENE XII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE, *d'un air acariâtre.*

Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE.

Elle vous prie d'un air...

LA VEUVE.

Ces gens de qualité...

FROSINE.

Le prennent sur un ton...

LA VEUVE.

Croient que leurs prieres...

FROSINE.

Sont des commandemens. Un grand seigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grace, c'est comme un sergent qui prie de payer une lettre-de-change.

LA VEUVE.

Elle parle comme si on la craignoit beaucoup.

FROSINE.

Vous la craindriez moins si votre mari vivoit; car il étoit aussi habile à défendre sa proie qu'il étoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Hélas ! j'ai bien perdu.

FROSINE.

Madame la Comtesse pourroit bien vous chicaner, oui. Vous me direz qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honnête intendant qui s'est enrichi, comme les autres, à embrouiller des affaires ; mais enfin si elle alloit vous faire rendre par injustice ce que votre mari a gagné équitablement ?

LA VEUVE.

C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves parcequ'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE.

Leur appui, c'est bien dit. Hélas ! je suis sans appui.

FROSINE.

Sans appui ! c'est pourquoi vous devez contenter madame la Comtesse, afin que possédant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit votre appui.

LA VEUVE.

Ah ! Frosine, si je pense à m'accommoder avec madame la Comtesse, ce n'est que pour avoir du repos : mais avant que de lui rien donner je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE, *bas.*

Comme Dorante. (*haut.*) Quelque homme d'esprit : oui......

LA VEUVE.

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de tête.

FROSINE.

A propos, madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante est arrivé ?

FROSINE.

Oui, madame ; il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE.

Assurément.

FROSINE.

Homme de bon conseil.

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de tête ; si vous lui communiquiez vos petites inquiétudes.

LA VEUVE.

Il savoit les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vôtres seront bien entre ses mains.

LA VEUVE.

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE.

Tout-à-l'heure, madame.

LA VEUVE.

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE.

Vous suivrez celui de Dorante. Quelle sagesse! quelle sagesse!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, THERESE.

THÉRESE.

Dites-moi donc vîte ce qu'a produit votre conversation avec ma tante.

DORANTE.

J'ai tourné son esprit de façon qu'elle me laisse arbitre entre elle et madame la Comtesse.

THÉRESE.

La plaisante chose!

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos; en un mot elle facilitera notre union sans le savoir.

THÉRESE.

Sans le savoir! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE.

Comprenez-vous quel est notre bonheur?

THÉRESE.

Vous prendre pour juge contre elle-même! rien n'est plus plaisant; cela me charme.

DORANTE.

Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord. Eh! votre premier mouvement ne devroit-il pas être un sentiment vif et passionné du bonheur?...

THÉRESE.

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE.

Aussi, aussi! non, elle a des expressions...

THÉRESE.

Oh! ne me chicanez point. Je vais bien faire rire madame la Comtesse.

DORANTE.

Quoi! me quitter sans me témoigner...

THÉRESE.

Je vous témoignerai des merveilles.

SCENE II.

DORANTE, THERESE, FROSINE.

THÉRESE.

Ah! Frosine, tout va le mieux du monde; tu me vois dans une joie... Mais en récompense, Dorante est bien chagrin; je crois qu'il souhaite-

roit quasi que notre mariage ne se fît point, et qu'il survînt quelque obstacle.

FROSINE.

Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu : votre oncle est arrivé, monsieur.

DORANTE.

Mon oncle ! Ah ciel ! je suis au désespoir.

THÉRESE.

Voilà tous nos projets renversés. Ah ! Dorante, pourquoi m'aimez-vous tant ? que vous allez être malheureux ! Hélas ! j'aurai autant de chagrin que vous. Plus d'espérance ; je suis désolée.

DORANTE.

Désolée, dites-vous ?

THÉRESE.

Désolée, désespérée.

DORANTE.

Quoi ! vous ressentez ?

THÉRESE.

Que je suis malheureuse !

DORANTE.

Ah ! quelle joie pour moi ! vous êtes sensible, je suis aimé ; je ne souhaite plus rien au monde : je ne voulois que votre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon oncle

soit ici ? Quoi ! dans le moment que je suis convaincu que je serois heureux ! Ah ciel ! est-il un malheur égal au mien ?

SCENE III.

DORANTE, THERESE, GUSMAND, FROSINE.

GUSMAND.

L'intendant de retour ! quel contre-tems ! prendre la poste pour venir nous désoler ! La rage de sa femme va retomber sur nous. Fût-elle déja où elle croit son mari !

FROSINE.

Pour moi, je leur souhaite à tous deux ce qu'ils desirent ; à la femme la mort du mari, et au mari la mort de la femme. A moins que leurs desirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais mariés.

DORANTE.

Voici mon oncle.

THÉRESE.

Que lui dirons-nous ?

GUSMAND.

Je n'en sais rien.

SCENE IV.

L'INTENDANT, DORANTE, THERESE, GUSMAND, FROSINE.

L'INTENDANT.

Ouais ! que signifie donc tout ceci ? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre... Que vois-je ! tous trois en deuil ! Mon neveu, de qui portez-vous ce deuil-là ?

DORANTE.

Monsieur... (*il fait une révérence et s'en va.*)

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit. Et vous, Thérese, me direz-vous ?...

THÉRESE, *saluant et sortant.*

Je n'en sais rien, monsieur.

L'INTENDANT.

Encore. Eh ! je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude ; pourquoi ce grand deuil ?

FROSINE, *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.

SCENE V.

L'INTENDANT, GUSMAND.

L'INTENDANT.

Et vous, Gusmand, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner? car enfin ce n'est pas madame la Comtesse qui est morte, tous ses gens seroient aussi en deuil. Mon cher Gusmand, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAND.

Eh mais !... (*à part.*) que diantre lui dirai-je?

L'INTENDANT.

Que dois-je penser en voyant cela?

GUSMAND.

En voyant... leurs habits... noirs... vous devez penser... qu'ils sont en deuil.

L'INTENDANT.

Hon ! je me doute...

GUSMAND.

Dites-moi de quoi vous vous doutez, je verrai bien si c'est la vérité.

L'INTENDANT.

C'est assurément... mais je n'ose le croire.

GUSMAND.

Ni moi le dire.

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit assez... (*il mét ses mains sur ses yeux.*) Ma femme est morte.

GUSMAND, *à part.*

Il me vient une idée ; faisons-lui croire...Il est amoureux de Thérese, et cela fera que... Cela est bon, oui, ma foi ! (*haut.*) Monsieur, on devine toujours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus ; vous l'avez deviné, votre femme est morte.

L'INTENDANT.

J'ai bien vu que personne n'osoit m'apprendre la nouvelle...

GUSMAND.

Cela saute aux yeux : je n'osois vous le dire non plus, moi ; mais je me suis ressouvenu que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND.

Vous soutenez tout cela comme un César.

L'INTENDANT.

Je gagerois qu'elle est morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAND.

Justement.

L'INTENDANT.

Car je me réveillai en sursaut.

GUSMAND.

Voyez la sympathie quand on s'aime.

L'INTENDANT.

Je sentis une main froide.

GUSMAND.

Elle vous disoit adieu.

L'INTENDANT.

Je vis un fantôme invisible... là... qui disparoissoit. Mais comment cette mort est-elle arrivée?

GUSMAND.

Je vais vous le dire, monsieur. Vous saurez que... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT.

Oui.

GUSMAND.

Dans le moment qu'elle vous apparut... il lui prit... Mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore?

GUSMAND.

Il lui prit... Je n'aime point à faire des récits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moi quelque circonstance.

GUSMAND.

Si vous voulez absolument savoir les circonstances de sa maladie, je vous dirai que d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie?

GUSMAND.

Non, monsieur, de chagrin. On vient lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux; tout d'un coup un saisissement la saisit... elle tombe évanouie, l'évanouissement prit racine; et vous voilà veuf.

L'INTENDANT, *tirant son mouchoir.*

S'il est vrai qu'elle soit morte de douleur, je suis bien obligé de la pleurer... hon...

GUSMAND.

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Hélas! j'ai fait une perte irréparable... hon.

GUSMAND.

Cela se réparera, monsieur, car...

L'INTENDANT.

C'étoit la meilleure femme... hon, hon.

GUSMAND.

Ecoutez-moi, de grace.

L'INTENDANT.

Une complaisance, une douceur... hon.

GUSMAND.

Ecoutez-moi donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse... hon... sincere... désintéres-

sée... hon... c'étoit le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon, hon, hon...

GUSMAND, *à part.*

Il va pleurer ici une heure; cela romproit mes mesures. (*haut; il le tire par le bras.*) Monsieur, vous me faites compassion, et je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler; mais la vérité c'est que tous les médecins convinrent que... On a vu des femmes mourir de joie.

L'INTENDANT.

Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort.

GUSMAND.

Pour souhaiter votre mort, non; mais elle craignoit que vous ne vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

Oh! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAND.

Elle vouloit hériter de vous.

L'INTENDANT.

Oui... l'intérêt...

GUSMAND.

L'intérêt la rendoit caressante; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous..

L'INTENDANT.

Ah! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAND.

Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle se contraignit tant pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé; mais elle s'avisa de dire à son petit laquais toutes les injures qu'elle n'osoit vous dire, et pensa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT.

C'étoit une méchante femme.

GUSMAND.

Une malice...

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAND.

Noire.

L'INTENDANT.

J'en étois si indigné...

GUSMAND.

Une malignité...

L'INTENDANT.

Si outré...

GUSMAND.

De démon.

L'INTENDANT.

Si excédé...

GUSMAND.

C'étoit un diable.

L'INTENDANT.

Que si elle n'étoit morte, j'en serois mort.

GUSMAND.

A présent que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Thérese, lorsque vous me fîtes confidence que vous vivriez plus long-tems que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thérese, je vous plains, car madame la Comtesse la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Aujourd'hui!

GUSMAND.

C'est de quoi j'ai voulu vous avertir en ami : mais avant que d'entrer en matiere là-dessus, il est essentiel que vous évitiez madame la Comtesse jusqu'à ce que nous ayions pris certaines mesures avec Thérese : mais cachez-vous vîte au fond de cet appartement pendant que j'irai avertir Thérese.

L'INTENDANT.

Tu m'inquietes, et...

GUSMAND.

Entrez vîte, et pour cause; je vous amenerai Thérese à l'instant : entrez vîte.

SCENE VI.

GUSMAND.

Mon idée est bonne ; il donnera dans le panneau : c'est un petit génie foible, habile dans les affaires, et sot partout ailleurs. On en voit tant comme cela ! Courons avertir... Mais si quelqu'un venoit le détromper. (*il va.*) Il faut pourtant que j'aille. (*il revient.*) Il faut que je reste aussi. Par où commencer ? appelons quelqu'un de nos gens.

SCENE VII.

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE.

Ah ! monsieur le maître, notre intendant est revenu ; quel malheur !

LE SUISSE.

Y revenir en poste, et v'là le malheur.

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS.

V'là le malheur.

LE SUISSE.

Drès que son femme l'aura vu, à se doutera bien qu'il n'est pu mort.

LA SUISSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSE.

On ne boira point; pu de noce. Nous ne boirons pu.

LA SUISSESSE ET LE LAQUAIS.

Plus.

GUSMAND.

Ecoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE.

Oh! oh! les v'là donc morts tous deux!

LA SUISSESSE.

Et les voilà tous deux veufs!

GUSMAND.

S'il vous questionne, ne répondez autre chose que, Elle est morte. Mais quand cela? mais comment? mais pourquoi?

LE SUISSE.

Elle est morte.

GUSMAND.

Fort bien! Mais ce n'est pas le tout: il faut l'empêcher de sortir de ces deux salles-ci; et pour cela il faut contrefaire les ivrognes.

LA SUISSESSE.

Je conduirai tout cela; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAND.

Oui, gardez-le-moi jusqu'à ce que je revienne.

SCENE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

Faut li dire pour toute guialogue, vote fame est morte, et buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de sa femme morte, il nous écoute: Chante-lui cette chanson que tu sais.

LE SUISSE.

Ah! ah! ce chanson de consolation à boire: la v'là... Hem...

CHANSON.

Chagrin, chagrin, contre ta noir fisage
Moi savoir prendre un joyeux trinquement;
Poire un pti coup pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais quand ché nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout. (*il boit.*)
Moi craindre point sti rage.

Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moi consolir par un pti trinquement:
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goutte,
 Par tremblement avalir tout,
 Sans li perdre un pti goutte.

SCENE IX.

L'INTENDANT, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce à dire donc? se réjouir ainsi de mon affliction?

LE SUISSE, *faisant l'ivrogne.*

Vote fame et morte, et buvons.

LA SUISSESSE ET LE LAQUAIS.

Et buvons.

L'INTENDANT.

Ces marauds-là sont ivres.

LE SUISSE, *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT, *veut passer.*

Qu'est-ce à dire donc?

UN LAQUAIS, *apporte un banc.*

Consolez-vous dans ce fauteuil.

L'INTENDANT.

Morbleu!

LA SUISSESSE, *l'arrêtant.*

Votre femme est partie; il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.

Quand ma femme sera morte je m'enivrerai sur l'éphitalaphe.

L'INTENDANT.

Je ne gagnerai rien avec ces ivrognes-ci; rentrons pour attendre Gusmand.

LA SUISSESSE.

En attendant que Gusmand vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma voisine est très jolie;
Mais ce qui me déplaît fort,
Elle est toujours endormie;
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse
Qu'il me veut fournir de vin;
Je connois bien sa finesse;
Mais moi l'être encor pu fin.

Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien;
Pendant qu'il fera le gile
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari, je suis trop sage,
Et mon cœur simple et benin
N'auroit jamais le courage
De tromper un bon voisin;
Car s'il faisoit la dépense
D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCENE X.

L'INTENDANT, THERESE, GUSMAND.

GUSMAND, *faisant retirer les ivrognes.*

Chut, retirez-vous tous. Çà, mademoiselle, entrez là-dedans.

THÉRESE.

Le voici. Je vais jouer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT.

Ah! les voilà partis; allons joindre Gusmand.

THÉRESE.

Je viens implorer votre bonté, monsieur; je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez-vous, ma chere enfant; j'empêcherai bien que madame la Comtesse ne vous marie.

THÉRESE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un sou ; c'est ce qui me désole.

GUSMAND.

Pas un sou ! Monsieur, vous savez qu'elle n'a rien ; et quand rien se marie avec rien, cela fait des enfans si tristes... Madame la Comtesse dit que cet homme-là fera fortune.

THÉRESE.

Je ne me connois en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAND.

Elle dit qu'il est jeune.

THÉRESE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAND.

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THÉRESE.

J'ai toujours souhaité un mari dont l'humeur fût éprouvée.

GUSMAND.

Qui eût déja été marié.

THÉRESE.

Qui ait toujours eu pour sa femme mille complaisances.

GUSMAND.

Comme vous, par exemple.

THÉRESE.

Hélas! je ne serai jamais si heureuse que ma tante l'étoit.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence, la sagesse, et le bon goût de cette personne-là.

THÉRESE.

C'est mon goût naturel: vous savez, monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse; mais en récompense je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux sentimens! les beaux sentimens!... J'en suis si charmé, si transporté, que je vais de ce pas trouver madame la Comtesse. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne sorte.

SCENE XI.

THERESE, GUSMAND.

THÉRESE.

Cela ne va pas mal; mais si ma tante alloit rentrer?

GUSMAND.

Ne craignez rien, nos deux défunts ne sauroient se rencontrer sitôt; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, et nous tenons ici le mari: madame la Comtesse a le mot, et elle va le ramener dans son appartement.

THÉRESE.

Tâchons donc de faire aussi bien de notre côté que Dorante a fait du sien.

GUSMAND.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fait consigner sa vieille veuve.

SCENE XII.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, THERESE, GUSMAND, FROSINE.

LA COMTESSE.

L'amour ne se cache point, monsieur, et vous m'avez abordé d'une maniere à me persuader que vous en avez beaucoup pour Thérese.

L'INTENDANT.

Point du tout, madame; mais enfin...

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus: si vous voulez que je ne marie point Thérese, et que je vous la garde pour vous consoler de votre veuvage dans quelque tems d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu : vous savez que je l'estime; je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui : je me sers de l'occasion; le notaire est là-dedans; je vais marier Thérese à vos yeux si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT.

Je suis raisonnable, madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir; mais pour convenir de nos faits entrons dans mon appartement: suivez-

nous, Thérese; votre présence facilitera cet accommodement-ci.

SCENE XIII.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE.

Eh bien, Frosine?

FROSINE.

Ils sont après à taxer votre oncle. Qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la veuve?

DORANTE.

Je la presse vivement; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE.

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnés; mais moins je lui parois intelligent, plus elle se rend intelligible: je n'y pouvois plus tenir; je l'ai laissée seule dans le jardin où elle est restée pour cacher son trouble; elle soupire, elle s'agite.

FROSINE.

C'est la déclaration qui opere; cela veut sortir, elle en aura le cœur net... La voici: voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident.

Elle médite quelque déclaration qui soit obscure et intelligible.

SCENE XIV.

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE, *un peu éloigné.*

LA VEUVE.

Ah ! Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoué là-bas les vues éloignées que j'ai pour Dorante!

FROSINE.

Pourvu que ces vues éloignées ne s'approchent point trop, je les approuve.

LA VEUVE.

Serai-je donc moins vertueuse que ces femmes anciennes qui n'envisageoient d'autre consolation que d'avaler les cendres de leurs époux?

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de son oncle; une prise de ces cendres-là vous guérira de vos scrupules.

LA VEUVE.

Frosine, dis-moi, Dorante ne se douteroit-il point de mes sentimens?

FROSINE.

Non vraiment; mais soyez discrete, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE.

Je viens de l'entretenir avec une indifférence, une froideur...

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE.

J'ai éloigné toutes les idées de tendresse avec une circonspection, mais finement, délicatement. Hélas! avec toutes ces précautions, je ne laisse pas d'avoir des remords continuels; je m'imagine sans cesse que l'ame du défunt me reproche... oui, dans ce moment même j'entends ses plaintes; le son de sa voix est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Frosine a fait signe de s'approcher.*

Madame.

LA VEUVE, *ayant peur.*

Ah ciel! ah! c'est vous, Dorante? vous m'avez fait une peur... j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE.

J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avoit mon oncle; tout le monde s'y méprenoit.

LA VEUVE.

Il avoit le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manieres de votre oncle ; et ses manieres me charmoient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ai donnés...

LA VEUVE.

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage ; j'aimois tant votre air de visage.

DORANTE.

Pensons à terminer.

LA VEUVE.

Ce qui me charmoit encore dans mon époux c'est votre douceur, votre esprit, toute votre personne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ai dit de quelle conséquence il est pour vous de contenter au plus vîte madame la Comtesse : vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE.

De l'attention ? c'est vous qui n'en avez guere. Vous me pressez de donner tout mon bien ; vous ne savez pas que plus j'en aurai... mieux ce sera

pour vous... N'est-ce pas, Frosine?... car dans la suite... vous entendez bien, monsieur... je pourrois bien vous... N'est-ce pas, Frosine ?... Je ne m'explique point... vous entendez bien, monsieur... car la bienséance me défend de vous dire...

FROSINE.

Tout ce que vous lui avez déja dit.

LA VEUVE.

Je vous dirai seulement qu'ayant fait réflexion sur ce que madame la Comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma niece, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moi, madame!

FROSINE.

Monsieur est trop sage pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois; mais, de peur que madame la Comtesse ne vous donne malgré vous à ma niece, j'ai résolu de ne donner mon argent qu'en signant le contrat de ma niece avec un autre mari que vous, avec un autre... et j'ai mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE.

Frosine!

FROSINE.

Monsieur.

SCENE XV.

DORANTE, GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

Ah ! Gusmand, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAND.

Ah ! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner, à la vérité.

GUSMAND.

A la vérité, il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais, Gusmand.

GUSMAND.

Mais, Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAND.

Il veut être nanti de Thérese : il donnera en signant le contrat, dit-il.

FROSINE.

En signant le contrat, dit-elle.

DORANTE.

C'est-à-dire que mon malheur est sans ressource.

GUSMAND.

Je n'y en vois nulle.

FROSINE.

Mon génie est épuisé.

GUSMAND.

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste ciel ! que deviendrai-je !

SCENE XVI.

GUSMAND, FROSINE.

GUSMAND.

Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE.

Que veux-tu que je voie ? nous n'en pouvons tirer nulle utilité, et je n'ai pas le courage d'en rire.

SCENE XVII.

GUSMAND.

Moi, j'ai toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout ceci ; le mari est resté seul dans cet appartement-là, sa femme est seule dans celui-ci ; ils ont tous deux la bride sur

le cou. Voyons qui sortira le premier. Bon! voici le mari ; j'apperçois aussi la femme : éteignons les lumieres pour faire durer plus long-tems le double veuvage.

SCENE XVIII.

L'INTENDANT, GUSMAND.

L'INTENDANT, *se croyant seul.*

Madame la Comtesse croyoit avoir trouvé sa dupe, et tirer de l'argent de moi sans me donner Thérese : elle veut la marier de force à un autre ; mais Thérese seroit au désespoir de ne me pas épouser : elle m'a promis qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à moi ; je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures ; elle y viendra : attendons-la ici.

SCENE XIX.

GUSMAND, *caché*, L'INTENDANT, LA VEUVE.

LA VEUVE, *bas*, *à part.*

Dorante ne m'a point suivie, il est resté ici, et on a éteint les lumieres : ne seroit-ce point un rendez-vous qu'il auroit donné à Thérese ?

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Si Thérese y consent, je l'épouserai malgré la Comtesse... Je n'ai qu'à l'emmener secrètement, qu'en arrivera-t-il?

LA VEUVE, *bas, à part.*

J'entends quelqu'un; c'est Dorante qui attend Thérese.

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Oui, Thérese me suivra; car elle m'a promis de m'épouser: que je serai aise! Ah! (*il éleve sa voix.*)

LA VEUVE, *bas.*

Comme il soupire... (*élevant aussi sa voix.*) le petit traître!

L'INTENDANT, *bas, à part.*

C'est Thérese qui me cherche. (*haut.*) Me voici.

LA VEUVE, *bas, à part.*

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT.

Est-ce moi que vous venez chercher ici?

LA VEUVE, *bas.*

Ce son de voix me fait frémir... Mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là. Pour découvrir ses sentimens contrefaisons la voix de Thérese... (*haut.*) Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT, *bas.*

Dorante... (*haut.*) Quoi ! c'est Dorante que vous cherchez après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi ?

LA VEUVE, *bas, à part.*

Ah ! c'est la vraie voix de feu mon mari.

L'INTENDANT.

Ingrate, perfide.

LA VEUVE, *bas, à part.*

Son ame... me reproche...

L'INTENDANT.

Me trahir ainsi !

LA VEUVE, *bas, à part.*

C'est son ame qui revient; fuyons... (*elle tombe dans un fauteuil.*) Les jambes me manquent; crions... ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouser Dorante !

LA VEUVE.

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoi ! j'ai mal entendu, ce n'est pas Dorante ?

LA VEUVE.

Eh non !... je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moi !

LA VEUVE.

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appelant son mari; elle craint madame la Comtesse. Il n'y a que moi ici; ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE.

Ah !... a, a, a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc ? (*il rencontre sa main qu'il prend.*)

LA VEUVE.

Ah !... (*elle s'évanouit.*)

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens. Oui, puisque vous m'appelez votre mari, vous serez ma femme. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ? Eh ! plaît-il? la pudeur vous rend muette... Hon... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme ; la sienne étoit rude, celle-ci est douce... Mais ne perdons point de tems, venez avec moi. (*il tire.*) Qu'est-ce donc, vous trouvez-vous mal ? Eh ! (*il la tire.*)

LA VEUVE.

Ah ! Dorante.

L'INTENDANT.

Qu'entends-je ?

GUSMAND, *accourt avec une bougie.*

Que faites-vous donc là tête-à-tête ?

LE DOUBLE VEUVAGE.



Que faites vous donc là tête-à-tête ?

Acte II. Sc. XIX.

Masson f.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appelant son mari ; elle craint madame la Comtesse. Il n'y a que moi ici ; ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE.

Ah !... a, a, a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc ? (*il rencontre sa main qu'il prend.*)

LA VEUVE.

Ah !... (*elle s'évanouit.*)

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens. Oui, puisque vous m'appelez votre mari, vous serez ma femme. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas ? Eh ! plaît-il? la pudeur vous rend muette... Hon... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme ; la sienne étoit rude, celle-ci est douce... Mais ne perdons point de tems, venez avec moi. (*il tire.*) Qu'est-ce donc, vous trouvez-vous mal ? Eh ! (*il la tire.*)

LA VEUVE.

Ah ! Dorante.

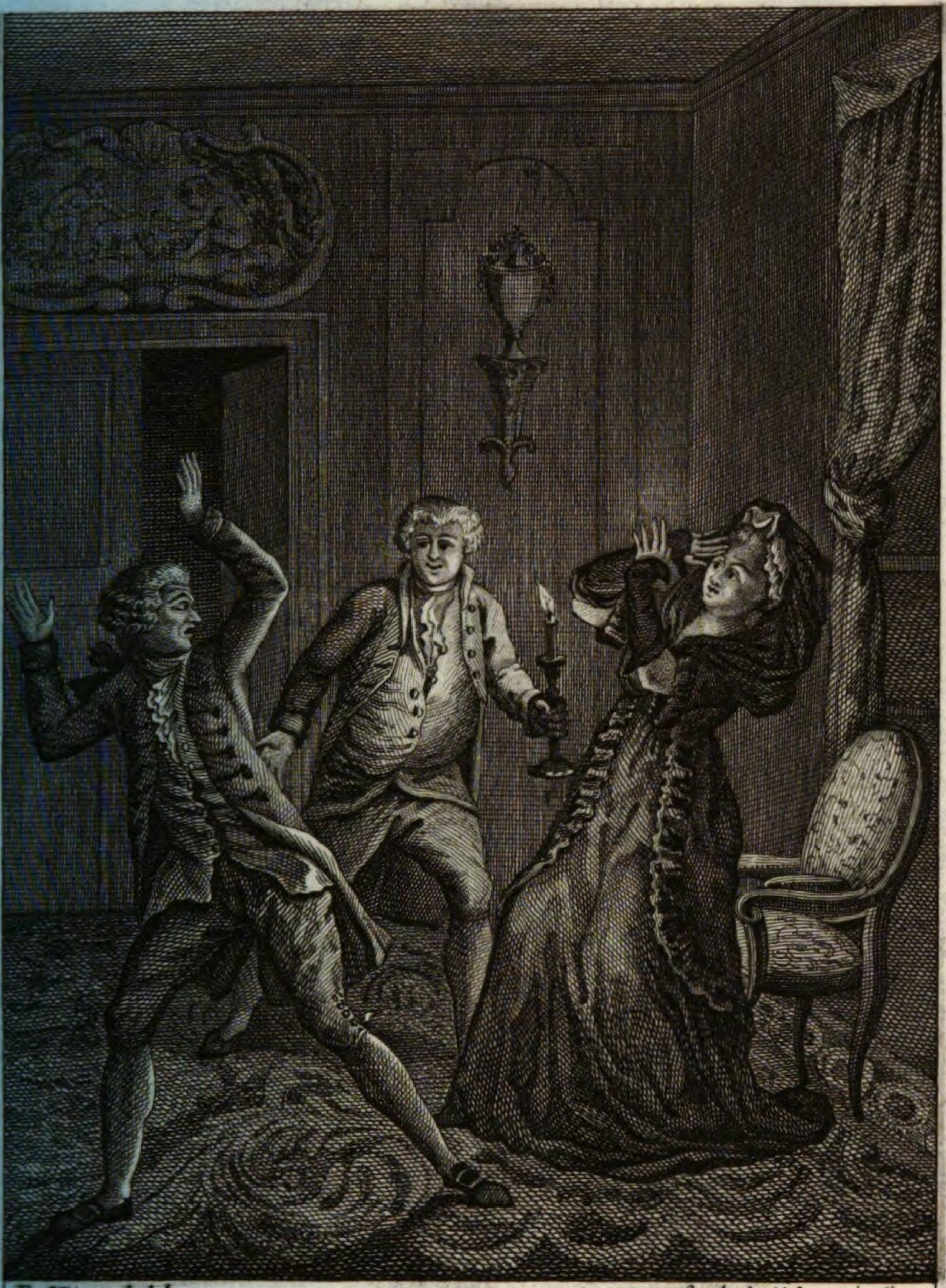
L'INTENDANT.

Qu'entends-je ?

GUSMAND, *accourt avec une bougie.*

Que faites-vous donc là tête-à-tête ?

LE DOUBLE VEUVAGE.



F. Massard del. Gault de S.t Germain direx.

Que faites vous donc là tête-à-tête ?

Acte II. Sc. XIX.

Masson f.

L'INTENDANT, *fuyant.*

Ah !

LA VEUVE, *fuyant.*

Ah !

GUSMAND.

Je tourne la chose en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frosine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FROSINE, THÉRESE.

FROSINE.

Notre intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre madame la Comtesse qui lui a donné cette fausse joie ; mais il n'ose rompre avec Gusmand, il craint qu'il n'apprenne à sa chere épouse son infidélité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin Gusmand fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

THÉRESE.

Hélas ! que pourra produire tout ceci ?

FROSINE.

Cela pourroit peut-être... par hasard... supposé que... mais, franchement je crois que cela ne produira pas grand'chose. Ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état est ma maîtresse.

SCENE II.

GUSMAND, L'INTENDANT.

GUSMAND.

Oui, monsieur, c'est la dissimulation qui maintient parmi les hommes la société civile et matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAND.

A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, et les auteurs se saluent de loin ; la dissimulation farde les amitiés nouvelles, et récrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAND.

Sans la dissimulation, que de séparations secretes s'érigeroient en divorces publics! mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris : c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à présent.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusmand!

GUSMAND.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à votre femme... Ne craignez rien, je suis discret, et elle ne peut pas s'être apperçue que vous la preniez pour Thérese; car vous parliez bas, et elle étoit évanouie.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense...

GUSMAND.

Qu'elle n'étoit qu'évanouie.

L'INTENDANT.

La perfide!

GUSMAND.

C'est avec cette perfide que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT.

Quoi! toutes les caresses qu'elles m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien?

GUSMAND.

C'est ce qui nous autorisoit à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT.

Une femme espérer vivre plus long-tems que son mari, cela est bien dénaturé.

GUSMAND.

Qu'un mari souhaite vivre plus que sa femme, cela est dans la nature, cela.

L'INTENDANT.

Avoir pour mon neveu un amour criminel !

GUSMAND.

Vous n'avez pour sa niece qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT.

Le ciel la punira ; et ceux qui souhaitent la mort des autres meurent toujours les premiers.

GUSMAND.

Sur ce pied-là vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fourré.

L'INTENDANT.

Enfin je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi, et mon honneur dans le monde.

GUSMAND.

Fort bien ; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT.

Aux Indes ; oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAND.

Çà, commencez votre dissimulation par madame la Comtesse : allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, et plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.

SCENE III.

GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

Eh bien ! Gusmand ?

GUSMAND.

Je l'ai amené à notre but... il dissimulera... J'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma maîtresse sont encore plus violens : pour les adoucir elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAND.

C'est la force du sexe que d'avoir ces foiblesses à commandement ; car dans les grands accidens, quand l'attaque est trop forte, une femme se sauve dans l'évanouissement.

FROSINE.

Elle se retranche là contre les réflexions ; et quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari ; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND.

Finissons. Est-il tems de ménager l'entrevue ?

FROSINE.

Oui. Voici la femme ; fais venir le mari.

GUSMAND.

Je vais te l'amener.

SCENE IV.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE.

Où es-tu donc, Frosine? Tu m'abandonnes dans ma colere ; je suis outrée... contre madame la Comtesse.

FROSINE.

C'est-à-dire votre mari?

LA VEUVE.

Me tromper, me trahir ! Il souhaite ma mort, le cruel ! le traître !

FROSINE.

Oui, c'est une traître que cette madame la Comtesse ; mais votre mari mérite aussi votre colere, premièrement parcequ'il est en vie, et de plus parcequ'il est infidele : mais, de peur qu'il ne s'apperçoive que vous l'êtes aussi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE.

Je tremble de peur qu'il ne me soupçonne : j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment, d'accord ; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin-d'œil votre amour en estime ; et dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin-d'œil votre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages... je suivrai celui que tu m'as donné d'envoyer ma niece à cent lieues d'ici.

FROSINE.

Çà, allons embrasser votre époux comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE.

J'aurai bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCENE V.

L'INTENDANT, LA VEUVE, GUSMAND, FROSINE.

FROSINE.

Le voici ; rappelez-vous toute la tendresse que vous aviez le jour de vos noces.

LA VEUVE.

Je frissonne... mon sang se glace.

FROSINE.

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT, *à Gusmand.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND, *à l'Intendant.*

Contraignez-vous; point de rancune sur votre visage.

FROSINE, *à la Veuve.*

Courage, madame.

GUSMAND, *à l'Intendant.*

Faites un effort, monsieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAND.

Allons donc. (*ils s'appercoivent l'un l'autre, et courent s'embrasser avec une grimace de joie outrée.*)

L'INTENDANT.

Je revois ma chere femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mari. (*ils s'embrassent plusieurs fois, et se retournent tous deux de l'autre côté pour reprendre haleine.*)

L'INTENDANT.

Aïe!

LA VEUVE.

Ouf!

L'INTENDANT, *se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joie.*

Ma joie est si grande que... aïe!

LA VEUVE.

Je suis si ravie que... ouf!

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc, votre joie paroît troublée?

LA VEUVE.

Cela est vrai, il me vient des mouvemens de colere... contre madame la Comtesse... car enfin en vous faisant croire que j'étois morte elle vous exposoit à quelque saisissement...

L'INTENDANT.

Elle se jouoit à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu merci, vous avez bon visage, vous paroissez avoir une santé... Je suis outrée... contre madame la Comtesse.

L'INTENDANT.

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE.

Je sens aussi que mon amour... Hon! que je hais madame la Comtesse!

L'INTENDANT.

Enfin ceci est un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oui, une espece de second mariage.

GUSMAND.

Un mariage posthume.

L'INTENDANT.

En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE.

Je souhaite que vous me surviviez pour jouir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moi personne qui puisse espérer ma succession à votre préjudice, j'ai résolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, *avec surprise et aigreur.*

Et moi je marie ma niece à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT.

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur! c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE.

Moi je n'entends point finesse en éloignant Thérese.

SCENE VI.

L'INTENDANT, LA VEUVE, GUSMAND, FROSINE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Voici madame la Comtesse qui vient se réjouir: nous allons chanter et danser toute la nuit; et ce n'est pas trop pour trois mariages que je vois sur le tapis. Provisions de noces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE.

Le vôtre premièrement; car madame la Comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE.

Elle a raison.

L'INTENDANT.

Et les deux autres?

LA SUIVANTE.

Ne les savez-vous pas? La plaisanterie qu'on vous a faite n'étoit-ce pas pour tirer de votre bourse de quoi marier votre neveu en Gascogne? Et vous, madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandoit c'étoit pour marier votre niece en basse Normandie: comme

vous n'avez rien voulu donner, madame la Comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE, *bas, à Frosine.*

Dorante en Gascogne !

FROSINE.

Faites bonne contenance... La vertu.

L'INTENDANT, *à Gusmand.*

Thérese en basse Normandie !

GUSMAND.

Taisez-vous, monsieur... La dissimulation.

SCENE VII.

LA COMTESSE, L'INTENDANT, LA VEUVE, DORANTE, THERESE, LA SUISSESSE, FROSINE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Je viens prendre part à la joie que vous avez de vous revoir; prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

(*On danse.*)

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille ou d'une niece
Qui, pour suivre un mari, va quitter ses parens;

Son cœur, sensible à la tendresse,
La fait pleurer et rire en même tems.

LA SUIVANTE, *à Thérese.*

C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage;
Car fille sage apparemment
Sera fidele en mariage;
Et femme si fidele avec mari normand
C'est grand dommage.

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'appercevoir qu'au lieu de vous réjouir, ceci vous attriste. Il y a quelque chose là que je ne comprends point; quand je marie à mes dépens un neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous...

L'INTENDANT.

Eloignez-le, madame, c'est ce que je souhaite.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débarrasse d'une niece...

LA VEUVE.

Vous me faites plaisir, madame.

LA COMTESSE.

Votre niece partira demain pour la basse Normandie.

LA VEUVE.

J'y consens, mais...

LA COMTESSE.

Et votre neveu pour la Gascogne...

L'INTENDANT.

C'est ce que je souhaite, mais...

LA COMTESSE.

Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux?

FROSINE.

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point... sa niece unique.

GUSMAND.

Monsieur voudroit bien voir toujours auprès de lui... son cher neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant: votre tendresse pour eux me feroit venir une idée; ce seroit de les garder dans ma maison, et de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAND, *bas, à l'Intendant.*

Ce mariage fera enrager votre femme, et Thérese restera auprès de vous.

FROSINE, *bas, à la Veuve.*

Ce mariage punira votre mari, et vous verrez toujours Dorante.

LA COMTESSE.

Vous hésitez encore à cette seconde proposition; cela me feroit soupçonner que...

LA VEUVE.

Point du tout, madame.

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter?

LA VEUVE.

Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un époux que j'aime...

L'INTENDANT.

Oui, madame, et je veux garder aussi tout le mien à mon épouse.

LA COMTESSE.

Ah! je suis ravie de m'être trompée dans mes soupçons: puisque je vois le seul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux; vous hériterez l'un de l'autre; mais ils hériteront du dernier vivant, et vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE.

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THÉRESE.

Monsieur, souffrirez-vous qu'on me marie en province?

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine c'est la peur... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ai de... de fâcher mon mari...

LA COMTESSE.

C'est donc un mariage fait ; donnez-vous la main.

GUSMAND.

Un si joli mariage mériteroit un divertissement complet ; mais nous n'avons dans ce château ni musiciens ni danseurs, et il nous est défendu d'en prendre en ville : contentez-vous donc d'une petite danse que je vous donnerai tantôt : nous allons la répéter en votre présence.

(*On danse.*)

LA SUIVANTE, *à Thérese.*

L'excès de votre enjouement
Chagrine votre amant ;
L'excès de sa tendresse
Vous blesse :
L'hymen va vous guérir ; l'hymen, en moins d'un jour,
Sait corriger l'excès d'enjouement et d'amour.

LA SUISSESSE.

Quand un galant bien fait, de bonne mine,
Me conte fleurette, croit-on
Que j'en sois chagrine ?
Non, non, non ; ma foi, non :

Je voudrois même en quelque sorte
Récompenser son joli jargon ;
Mais ma vertu n'entend non plus raison
Qu'un suisse qui garde sa porte.

GUSMAND.

Puisque nous manquons de musiciens, je vais chanter moi seul une espece d'opéra en raccourci.

La la la la : je vais chanter, La la la la,
Mon opéra, La la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y suis pas.
Trop haut, trop bas.
Ha ! ha !
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La la la, d'une beauté,
D'une gravité.
Chant naturel d'après nature.
La reprise est d'un goût
Fantasque et bizarre, Ta ri ta ri ta tou :
Voici la piece, écoutez jusqu'au bout.
Une ritournelle tendre
Vous prépare au récit que vous allez entendre.
La lire
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra,
Et cætera.
J'admire

La science
De mes chœurs,
Et la magnificence
De mes clameurs.
Quelles horreurs!
Des fureurs.
Ce qui m'étonne,
C'est ma chaconne:
Où puis-je prendre un feu si beau?
Ma passacaille est encore un morceau!
Hon! je m'égare
En bécare;
Rentrons vîte en bémol pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, sourdine, écho,
Echo, écho, écho.
Pour ma gigue, elle n'est pas si belle,
Mais elle est nouvelle.
Voici le beau;
Mais il n'est pas nouveau:
C'est un tombeau.
Je descends aux enfers,
De là je monte aux cieux, et parcourant les airs,
Je dors; et mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant;
Mais la saillie
Et l'effort d'un grand génie,
C'est mon petit menuet et ma loure,
Et mon rigaudon,
Diguedon.

Dans mes chansonnettes,
De tendres sornettes
Charment les grands cœurs :
On y voit des chaînes si belles !
De nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ai mis partout des coulez, murmurez,
Des régnez,
Courez, volez,
Des triomphes, victoire, et gloires immortelles :
Que vous dirai-je enfin ? tous les traits les plus beaux
Des opéra nouveaux.

FIN DU DOUBLE VEUVAGE.

EXAMEN
DU DOUBLE VEUVAGE.

Cette piece, dans laquelle Dufresny a prodigué les saillies et les traits piquans, peche un peu par le fonds. Il n'est pas dans les convenances qu'une dame de château se prête à l'artifice qui a pour objet de tromper deux de ses gens, et de leur faire payer malgré eux la dot de leur neveu et de leur niece: d'ailleurs tout est prévu dès le commencement; les intentions comiques sont annoncées sans aucun détour, et il ne peut y avoir d'incertitude sur la maniere dont la piece finira. L'auteur ne cache point assez l'engagement qu'il a pris d'amuser le public; ses ressorts sont trop en évidence; et l'on s'apperçoit trop facilement que son intrigue est un jeu d'imagination plutôt qu'une combinaison naturelle. Un défaut essentiel doit nécessairement résulter de cette premiere faute, c'est une certaine symétrie entre les deux personnages qui se croient veufs, symétrie qui ne peut jamais exister, et que l'auteur a employée par le trop grand desir de ne perdre aucun des avantages de son sujet. L'Intendant et sa femme desirent également d'être débarrassés l'un de l'autre; ils aiment chacun de leur côté; ils ont absolument les mêmes projets; et leur humeur se montre de la même maniere lorsqu'ils apprennent qu'il n'ont pas le bonheur d'être veufs.

On voit qu'il y a dans cette combinaison quelque chose de gêné et d'extraordinaire. Ce n'étoit pas ainsi que Moliere concevoit ses caracteres et ses plans. Tout contraste forcé, tout rapprochement où l'art se fait trop remarquer, toute conception symétrique, doivent être également bannis de la bonne comédie.

Si l'on veut passer sur ce défaut qui ne frappe que les connoisseurs exercés, on conviendra facilement qu'aucune piece du second ordre ne présente plus d'esprit et de comique. La gaieté de Thérese est pleine de naïveté et de candeur; il est naturel qu'une jeune fille ne voie dans le mariage que l'apparence d'être libre, et de pouvoir se livrer à tous ses goûts. Les grands sentimens de Dorante font un excellent contraste avec la folie de Thérese. On remarque que Dufresny savoit très bien se moquer des idées romanesques qui depuis ont été si applaudies au théâtre. Le rôle de Gusmand est original et piquant: l'auteur avoit eu le projet de tourner en ridicule les compositeurs d'opéra: la manie de ce personnage pour la musique, la tirade qu'il chante à la fin, ne laissent aucun doute à cet égard. Il paroît qu'à cette époque l'opéra étoit en guerre avec la comédie françoise, et qu'un des grands motifs de leur division rouloit sur ce que les ballets venoient d'être interdits aux comédiens: c'est ce que prouve Gusmand lorsqu'il dit: « Nous n'avons dans ce château ni musiciens ni danseurs, et il nous est défendu d'en prendre en ville ». Il étoit naturel que dans cette querelle Dufresny prît le parti de la comédie.

C'est moins dans le développement des caracteres que dans quelques scenes que se montre tout le talent de Dufresny. Il est impossible de mettre plus d'esprit et de vivacité dans le dialogue. Parmi ces scenes, on doit remarquer celle de Gusmand avec l'Intendant. Ce dernier est consterné après avoir revu sa femme; Gusmand lui conseille de dissimuler, et lui prouve malignement qu'il n'a pas moins de torts que celle dont il se plaint : le mari poussé à bout s'emporte sur ce que sa femme a souhaité sa mort, et il ajoute que ceux qui ont de semblables desirs meurent toujours les premiers. « Sur ce pied-là, lui répond aussi-« tôt Gusmand, vous mourrez tous deux ensemble « d'un coup fourré. »

On trouve dans le Double Veuvage une multitude de traits de ce genre. C'est à cet avantage particulier à Dufresny que l'on doit attribuer le succès dont cette piece a toujours joui lorsqu'elle a été remise au théâtre.

FIN DE L'EXAMEN DU DOUBLE VEUVAGE.

LA COQUETTE
DE VILLAGE,
OU
LE LOT SUPPOSÉ,
COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE DUFRESNY,

Représentée pour la premiere fois
le 27 mai 1715.

PRÉFACE.

DEPUIS que l'on joue le Lot[1] Supposé, je me suis attaché à savoir au vrai les discours qu'on en tient dans le monde : en voici quelques uns des plus marqués.

Le premier, qui par bonheur est assez général, c'est celui-ci, *cette comédie m'a plu, m'a réjoui :* c'est ce témoignage qui prouve la réussite de ma piece ; il met la critique en défaut, il abrege la dissertation.

Par les autres discours, qui sont plus variés, j'ai connu le fort et le foible de mon ouvrage, et le caractere de mes juges. Une décision trop favorable me fera reconnoître un ami zélé, s'il dit, *la piece est bonne, mais il y a des défauts.* Au contraire *la piece ne vaut rien,* dit un autre, *mais il y a d'assez jolies choses.*

Je vous entends ; vous faites ensuite l'éloge de *quelque saillie brillante :* je vous reconnois, vous êtes auteur, monsieur *Vadius.*

J'apperçois dans les Tuileries un docte censeur ; il est de la clique d'*Aristophane ;* il a l'air ennuyé et dégoûté, car il sort de la comédie : il me voit ; il prend un autre visage, et me dit gra-

cieusement : *Je vous félicite ; il y a de l'esprit dans tout ce que vous faites.* Je vous connois, masque, vous me vendez cher cet esprit-là quand vous faites mon éloge à d'autres qu'à moi.

Il y en a qui n'ont ni entêtement ni fiel ; mais avant que de se déclarer ils veulent savoir à qui ils ont à faire : parmi ceux-là voici la décision régnante : *J'ai vu la piece ; il y a du bon et du mauvais.* Quelqu'un se déchaîne-t-il contre tout l'ouvrage ? celui-ci devient son écho, il blâme tout aussi ; le mauvais anéantit le bon, elle est toute détestable. Vient-il un homme qui en est charmé ? le même écho se tourne à bien ; c'est ce que je vous disois, conclut-il ; la piece est excellente !

Ces caméléons de critique ne hasardent pas beaucoup : mais voici un juge important qui risque encore moins ; c'est un censeur muet ; le somme-t-on de détailler son jugement sur le fonds du poëme, sur l'action, les situations, les caracteres ? un sourire dédaigneux condamne tout cela, mais à jêu sûr ; car dès qu'il a haussé les épaules et qu'il vous a tourné le dos sa censure est sans réplique.

Je vous garde pour une autre occasion la critique des *critiqueurs :* cela nous meneroit trop loin dans la petite préface d'une petite piece ; *car au fond une piece en trois actes n'est qu'une petite*

piece, disent avec mépris quelques autres, qui pour tout éloge d'une piece en cinq actes m'en demanderoient une en huit.

On m'accusera peut-être d'avoir fait passer en revue ces critiques suspects pour insinuer que les autres approuvent ma comédie. Je me défendrois mal de cette accusation; c'est plutôt fait d'avouer que je serois homme à dire moi-même de ma piece une partie du bien que mes amis en disent. C'est trop de vanité! s'écriera quelqu'un. J'en conviens; la vanité sied mal à un auteur, mais elle ne laisse pas de m'être utile dans un siecle où la malignité des censeurs iroit jusqu'à convenir avec moi que mon poëme ne vaut rien, si j'étois assez modeste pour le dire : à Dieu ne plaise! je n'outrerai point la modestie; mais aussi je borne ma vanité à l'unique espece de louange qu'un auteur peut et doit même se donner, qui est de savoir les regles de son art. Il seroit ridicule, par exemple, à un architecte de dire par modestie qu'il ne sait pas les regles de l'architecture; ce seroit dire qu'il est un sot, car il doit savoir son métier.

Plus sot encore seroit celui qui diroit : j'ai du génie, j'ai du goût, j'ai le don des graces; ainsi mon architecture doit vous plaire. On ne sauroit prouver qu'on doit plaire, et se vanter de ce qu'on ne peut prouver c'est sotise; mais à

l'égard des regles, la dispute étant fondée entre l'architecte et le critique, le sot seroit celui des deux qui prouveroit mal la régularité ou l'irrégularité de l'édifice.

Ce que je dis là de l'architecture se peut appliquer aux ouvrages de théâtre : ils ont cela de commun avec les grands édifices que les plus parfaits ne laissent pas d'avoir quantité de défauts; ainsi la critique a toujours beau jeu contre un poëme comique qui a des difficultés infinies, et dont la plupart sont insurmontables; c'est ce que je ferai voir dans un traité de la Comédie, que j'espere donner bientôt au public.

ACTEURS.

LE BARON, seigneur du château.
LA VEUVE, voisine du Baron.
ARGAN, voisin du Baron.
GIRARD, receveur du village.
LUCAS, fermier du Baron.
LISETTE, fille du fermier.



LA COQUETTE DE VILLAGE.

En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser ;
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

Acte II, scene V. Tome XVIII.

LA COQUETTE
DE VILLAGE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD *tient deux lettres, et lit le dessus d'une des deux.*

De Paris. A monsieur le Baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre; il n'est pas au château.
(*il met dans sa poche la lettre du Baron, et ouvre l'autre.*)
Et l'autre; à moi Girard. J'ose bien me promettre
Que la liste des lots me vient dans cette lettre.
Justement; mon cousin, imprimeur à Paris,
Favorise par-là le parti que j'ai pris.

L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie
Fera qu'à la faveur de cette loterie,
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE.

J'attends monsieur Argan; pourquoi ne vient-il pas?

GIRARD, *lit la lettre.*

De Paris. « Mon cher cousin, avant que d'avoir « distribué les listes que j'imprime pour la grande « loterie, je vous envoie deux listes fausses et « faites exprès, où j'ai mis en gros caracteres, *le* « *gros lot pour Lucas, cent mille francs*, avec la « devise et le numéro : c'est ce que vous m'avez « demandé pour plaisanter dans votre village, en « faisant croire à votre émule le fermier Lucas « qu'il a le gros lot de cent mille francs.»

Avec ceci j'espere obtenir ma Lisette.
Lucas, par ce gros lot croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cédera les baux :
Il est homme à donner dans de pareils panneaux.
Au fond c'est pour son bien; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire son gendre,
Il y gagnera. Mais qui vous fait tant rêver?

LA VEUVE.

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD.

Bientôt dans ce château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh! devez-vous en prendre?
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement;
C'est un vieux épouseur qu'on attend froidement.

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais-toi; tu sais que je l'estime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime;
Je l'honore de plus étant son receveur:
La recette est petite, et pour vous de bon cœur
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce seroit trop pour moi, demoiselle suivante;
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris:
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari, doyen de ce bailliage.
C'est ainsi que je vins m'ennoblir au village;
Bonne noblesse au fond, et qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD.

Reparlons de Lisette, et reprenons querelle:
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle
Par droit de voisinage et droit de parenté,
Au lieu de l'*assagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

LA VEUVE.

Langage de Paris ; c'est la rendre parfaite.

GIRARD.

Belle perfection ! hélas ! bien mal lui prit
Quand vous vîntes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux et plus superbe.

LA VEUVE.

A neuf ans elle étoit déja coquette en herbe;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage :
Elle a pour la fortune un naturel exquis;
J'ai joint à ses talens tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD.

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE.

Eh ! c'est tant mieux, te dis-je ;
C'est ce qui fait valoir l'esprit et la beauté;
Nous avons là-dessus tant de fois disputé.
Par coquette j'entends une fille très sage,
Qui du foible d'autrui sait tirer avantage,
Qui toujours de sang-froid au milieu du danger
Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison où nous perdons la nôtre :
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.

On ne le peut nier; la plus forte vertu
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude:
Le beau droit que celui de faire des heureux!
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux;
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour et ses desirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD.

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine;
J'ai beau m'en plaindre au pere, hélas! ma plainte est vaine:
Il me méprise.

LA VEUVE.

Oui, car tu sors de ton état;
Tu brigues ma parente, et tu n'es qu'un pied-plat.

GIRARD.

Et très plat, d'accord; mais c'est sans me méconnoître.
Dois-je à Lucas respect? il m'en devroit peut-être;
Mais non, chacun de nous prime sur son pallier,
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE.

Bon! c'est le vieux jeu sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute:
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards;
Enfin le pere fier, et la fille cruelle,

Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle:
Maltotier de village, encor dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats;
Mais pendant quelque tems, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille et repille;
A force d'encaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD.

Mon amour aujourd'hui vous paroît téméraire;
Vous blâmez mon projet; ouais! quel est ce mystere?
J'ai depuis près d'un mois rodé, tourné, couru;
En mon absence, hélas! qu'est-il donc survenu?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui presse.

SCENE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS.

O forteune! ô forteune! est-c' baintôt que j't'aurai?
Tu t'enfuis toujours d'moi; quant est-c'que j't'attraprai

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête?

LUCAS.

Oui, c'est qu'a m'fait envie.

Je sis si las, si las de labourer ma vie!
Labourer pour stici, labourer pour stilà!
J'ai labouré trente ans; après trente ans me v'là.
Labourer pour autrui c'est un ptit labourage:
Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn'courage.
Pour égaliser tout, faudroit-il pas, morgoi,
Qu'les autres à leur tour labourissent pour moi?

LA VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout v'nu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, pisque j'sis hasardeux;
C'est pu d'a moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.
A quitte ou double aussi j'ai joué, car ça m'ennuie;
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'est placer de l'argent très prudemment.

LUCAS.

Oui, da;
Car j'aime les gros lots; j'frai ma forteun'par-là.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille;
Et l'amour du Baron augmente.

LUCAS.

Il en petille;
Mais ma fill'n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne et fine.

LUCAS.

A c'mence à s'aiguiser.

LA VEUVE.

Et le Baron, qui n'est qu'un Baron de village,
N'a pas, comme tu sais, grand esprit en partage.

SCENE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'faut pas dir' c'est un sot, car tout l'monde l'sait bien:
Mais Lisett' nous écoute. Eh! vien, ma fille, eh! vien :
Madame m'disoit là q'ton esprit la contente ;
A dit q't'es si subtile, a dit q't'es si savante...

LISETTE.

Mon pere, je ne sais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis, ma fill', tant pis; car quand la terr' ne rend
Pas pu que c'que j'y s'mons, ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

LISETTE.

C'est pour plaire au Baron, comme vous m'avez dit.
Je m'en suis fait aimer; je suis obéissante ;
Et je voudrois, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vîte. Ainsi c'est pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE.

Vous l'avez fait aimer; c'est déja quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la dose
De regards, de soupirs, de petites façons;
Mettez en œuvre enfin mes dernieres leçons.
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire ;
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire,
Paroître embarrassée ; un homme de sang-froid
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit;
Il soupçonne, examine, et reconnoît la feinte :
Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte;
Les traits les plus grossiers de l'affectation,
Loin de le rebuter, charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS.

Je n'comprends qu'à moiquié vot'bell' prédicature;
Faut que c' qu'ou dit' soit bau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

LISETTE.

Pas tant que vous pensez.
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font sont des femmes bien fines ;
Mais moi, qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ! vous savez plaire et feindre.

LISETTE.

Vous vous trompez; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au Baron, sans feindre je lui plais :
S'il falloit le tromper, je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le Baron pouvoit, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour:
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse;
On pensa profiter de son jour de foiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis?

LISETTE.

Hélas! non.

LA VEUVE.

Il aura réfléchi ; c'est son jour de raison,
Son bon jour; mais l'accès pourra bien lui reprendre.
Pour le faire signer c'est ce qu'il faut attendre.
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour
C'est la feinte; feignez un violent amour.

LISETTE.

Hélas ! je feindrois mal.

LA VEUVE.

Çà, je suis inquiete.
Je veux me marier aussi bien que Lisette.
Monsieur Argan m'occupe, et je vais voir chez lui
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCENE IV.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Faut feindre, a dit la Veuve, et toi t'as la sottise
De n'savoir pas encor ben feindre d'la feintise;
Tu dis trop c'que tu pense, et c'est un défaut qu'ça;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci, par-là.
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE.

Oh ! consolez-vous, mon pere.
Si je suis sotte encor, je ne le suis plus guere.
Je sais feindre bien mieux que la Veuve ne croit,
J'ai de la ruse encor bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je suis innocente,
Que malgré ses leçons je suis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS.

Oh ! tu fais ben c'qu'a t'dit, et je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE.

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS.

La forteun' c'est not'maître.

LISETTE.

Il est vrai, c'en est une;

Mais s'il m'alloit manquer?

LUCAS.

Ah! ah! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu'pas, en avoir plutôt deux.

LISETTE.

Oui, tout au moins, mon pere, et c'est à quoi je tâche:
Mais l'autre a moins de bien, c'est là ce qui me fâche.
Pour monsieur le Baron voici ce que je crains.
Quoique la Veuve dise, ah! j'ai bien des chagrins!
Des discours qu'il me tient je ne suis pas contente;
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente...
Non, pour le mariage il n'entend point raison;
Il dit qu'il veut rester encor dix ans garçon.

LUCAS.

Rester garçon encor, garçon! oh, oh! qu'eu drille!
Il voudroit t'épouser qu'tu restisse aussi fille?

LISETTE.

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur
Aux filles comme moi font encor trop d'honneur.

LUCAS.

Non, non, d'ces seigneurs-là l'amour sans épousaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épousera.

LUCAS.

L'autre amoreux c'est donc monsieur Girard peut-être?

LISETTE.

Fi!

LUCAS.

J'ly dirai donc si drès qu'jl'verrai paroître?
Je l'chass'rai.

LISETTE.

Le chasser? ah! gardez-vous-en bien:
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien.
Si les autres manquoient, et lui qu'il fît fortune,
Que sait-on?

LUCAS.

C'est ben dit: en v'là donc tras pour une?
Mais qu'est donc c'nouveau-là q'tu dis qu'est l'pu certain?

LISETTE.

S'il m'épouse la Veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre!

LISETTE.

J'empêcherai par-là son avantage.

LUCAS.

Morgué!

LISETTE.

Car je romprai par-là son mariage.

LUCAS.

Tatigué!

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner,

Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner:
J'épouse son amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah! jarni! ventre bille!
Tu la ruine ell'qui t'aim' comm' si t'étois sa fille.

LISETTE.

Puis-je faire autrement? J'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse; et d'une:
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit,
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la Veuve, mais...

LUCAS.

Mais t'aim'pu c'qui profite.
Ces l'çons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE.

J'en suis au désespoir; au fond j'ai le cœur bon:
J'aimerois mieux pour elle épouser le Baron.

LUCAS.

Oui, car il est pu riche, et tu gagn'rois au change:
En cas des tras amans vlà c'ment l'trio s'arange;
L'Baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois plus d'ben;
Argan vaut mieux qu'Girard; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE.

C'est comme rien, oui; mais à l'égard des deux autres
Il faut tenir secrets mes desseins et les vôtres.

LUCAS.

Faut ben du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouseux
Gni'en auroit pu pas un s'ils savient qu'ils sont deux.

LISETTE.

Monsieur le Baron rentre.

LUCAS.

Oui. Çà j'm'en vas donc faire
C'que tu m'as dit?

LISETTE.

Feignez d'être bien en colere.
Il faut voir s'il m'épouse.

SCENE V.

LE BARON, LUCAS, LISETTE.

LUCAS, *à Lisette.*

Oh! c'est l'définitif;
Il t'épous'ra, morgué! car le v'là tout pensif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter; ouf! cela m'inquiete:
Pourrois-je me résoudre à ne plus voir Lisette?

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Criez bien fort, et puis sortez sans lui parler.

LUCAS.

Oui, j'veux quitter not' maître, et j'm'en vas m'en aller.

LISETTE.

Eh! ne le quittez pas.

LUCAS.

J'lyai dit; je n'sis point traître :
J'lyai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE.

Quitter un si bon maître!

LUCAS.

Aussi ben te v'là grande, et c'est eun' cruauté :
Dans un villag' tu pars ton tems et ta biauté;
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse:
Oui, j't'emmene à Paris et drès d'main, car ça presse.
Tanquia qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait,
Et j'n'entends pu raison drès qu'j'ai là mon toupet.

(*enfonçant son chapeau dans sa tête et passant devant le Baron.*)

J'sis fâché de l'quitter; mais, morgué, j'm'en console.

SCENE VI.

LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole :
Est-il devenu fou; que peut-il donc vouloir?

LISETTE, *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE.

Il a tort... car, monsieur, je vois ce qu'il espere.

LE BARON.

Il voudroit tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE, *regardant tendrement le Baron.*

Oui, me voir grande dame; et c'est là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être:
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON.

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh! que ce n'est pas là, monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme, je pense?

LISETTE.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oui, quelque récompense?

LISETTE, *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est pas cela que vous disiez un jour,
Là, ce jour que pour moi vous aviez tant d'amour:
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse;
Vous ne m'aimez plus tant.

(*elle pleure.*)

LE BARON.

Ce jour-là ma tendresse

Etoit, comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards.
Je vous aime, Lisette.

LISETTE.

Et si pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage;
Un contrat...

LISETTE, *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui?

LE BARON.

Contrat de mariage.
Il est écrit déja; j'ai fait le premier pas,
Signer c'est le second.

LISETTE.

Vous ne signerez pas?

LE BARON.

Je signerai.

LISETTE.

Mais quand? car mon pere m'emmene:
Il est si méfiant!

LE BARON.

Ma parole est certaine.

LISETTE.

Je vous crois; mais mon pere...

LE BARON.

Oui, je vous fais serment...

LISETTE, *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous crois bonnement;

Mais mon pere...

LE BARON.

Je vais l'appaiser, je vous jure.

LISETTE, *pleurant et l'arrêtant par le bras.*

Non; il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON.

Non, non; je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE.

C'est moi qui veux partir, car vous ne m'aimez pas.

SCENE VII.

LISETTE.

Non, ce n'est qu'un trompeur qui me croit innocente.
Il faut prendre au plutôt l'amant de ma parente;
Il n'a guere de bien, c'étoit mon pis-aller.
Mais il vient du jardin encor me reparler:
Continuons; j'ai fait la naïve et la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCENE VIII.

ARGAN, LISETTE.

ARGAN.

Oui, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant! que de charmes je voi!

Elle soupire... Bon ! je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous ?

LISETTE.

Ah ! vous m'avez bien surprise.
Je rêvois... que je viens d'avoir trop de franchise
Tout-à-l'heure au jardin...

ARGAN.

C'est ce qui m'a charmé :
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE.

Je suis confuse
De ce que vous pensez ; je vous demande excuse :
Vous aimer ce seroit vous manquer de respect.

ARGAN.

Manquez-en, je le veux ; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE.

Mais je n'ose en dire davantage :
Encouragez-moi donc.

ARGAN.

Pour vous donner courage
Je fais un contrat ; mais comblez donc mes desirs.

SCENE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE, *qui écoute.*

ARGAN.

Accompagnez d'un mot vos regards, vos soupirs :
Ce mot c'est le grand mot ; dites-moi, Je vous aime.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN.

En vous-même ?

LISETTE.

Hélas ! oui.

ARGAN.

Quelle naïveté !

LISETTE.

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité ?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure ;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.
Çà, Lisette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en secret à Paris ;
Car d'abord en secret ici je vous épouse.
Cachons tout à la Veuve, elle en seroit jalouse.
Je vous épouserai sans qu'elle en sache rien ;

Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE.

Ah! je ne veux que vous, rien que votre personne;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN.

Mais si je le lui donne,
Nous deux et nos enfans de quoi donc vivrons-nous?

LISETTE.

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, *lui prenant la main.*

Çà séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE.

Je demeure.

ARGAN.

Allez, et trouvez-vous vers le bois dans une heure:
(il lui baise la main.)
Allez vîte. Attendez; le mariage est fait.

LISETTE, *appercevant la Veuve.*

Ah! tout est découvert.

(elle sort.)

ARGAN.

Je suis un indiscret.

SCENE X.

LA VEUVE, ARGAN.

LA VEUVE.

Qu'ai-je entendu? j'en suis muette de surprise.

ARGAN.

Et moi je suis muet de honte... Par franchise
Je vais vous avouer... ce que vous avez vu.
J'ai tort... mon mariage avec vous résolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre;
Mais comme l'amitié seule faisoit le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci.
Au fond j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi;
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même:
Epousez-la, monsieur, de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante et quatre ans,
D'être aimé pour moi-même, oui, là, pour ma personne!
Car elle refusoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi... Mais j'ai tort doublement;
Vous trahir, vous fâcher! je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette: oui, madame,
J'ai tort, cent fois tort; mais elle sera ma femme.

(*il sort.*)

SCENE XI.

LA VEUVE.

Je n'en puis revenir, ce coup est assommant.
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément.
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe :
Mais pour son mariage il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié tâchons de le désabuser.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *tenant à sa main le paquet de lettres pour le Baron.*

Sans lever le cachet et sans me compromettre
De monsieur le Baron j'entr'ouvre ainsi la lettre;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai :
La main me tremble, car c'est là mon coup d'essai
En faussetés.

LA VEUVE.

Argan épouseroit Lisette!

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette;
Ceci lui fera voir... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien! mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousoit épouse la coquette :
Etoit-ce donc pour lui que j'élevois Lisette?

Lisette impunément m'aura joué ce tour !
Lorsque je l'instruisois à feindre de l'amour,
J'étois donc le jouet de son apprentissage?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage
Que ce que j'en semois dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection:
Je devois par moi-même être bien informée
Qu'en un cœur féminin la malice semée
Profite, multiplie, et croît comme chiendent.

GIRARD.

En malice Lisette est fertile, et pourtant
Je l'aime, je l'adore, et j'en ferai ma femme:
Mais que dis-je? je dois me souvenir, madame,
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards;*
Je dois, ayant pour vous, pour elle *des égards*,
Moi n'étant qu'un *plat-pied, maltotier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE.

A son âge
Ménager sous mes yeux à la fois trois amans !
Coquettes de Paris, et coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi ! tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD.

Vous vouliez la donner à quelque grand seigneur?

LA VEUVE.

Ah ! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit; mais acheve-moi du moins la confidence.

GIRARD.

Vous savez tout: il faut leurer par ce faux lot
Notre Baron crédule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage,
Qu'elle accepte, et qu'Argan sache qu'elle s'engage.

LA VEUVE.

Lisette doit quitter Argan pour le Baron;
Le Baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD.

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE.

Qu'Argan soit détrompé, je serai satisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voie à demi mariée au Baron.

LA VEUVE.

Tout-à-fait, s'il le faut.

GIRARD.

Tout-à-fait! diable, non.

LA VEUVE.

Il vient.

GIRARD.

Ma sûreté, je saurai bien la prendre.

SCENE II.

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *présentant le paquet de lettres au Baron.*
Je reviens de la poste, et j'ai l'honneur de rendre
A monsieur ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCENE III.

LE BARON, LA VEUVE.

LE BARON, *ouvrant la lettre.*
Voisine, mon amour va me désespérer;
Lisette veut partir.

LA VEUVE.
Je lui tiens lieu de mere,
Je vous la garantis tendre, sage, et sincere,
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut.
Elle veut un contrat, c'est là son seul défaut;
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON.
Je veux bien l'épouser; qui vous dit le contraire?
Mais pour faire un tel pas le plus tard c'est le mieux;
Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE.
Eh! vous l'êtes assez, monsieur, pour une femme.

LE BARON.

Je suis irrésolu ; moi-même je m'en blâme.
Ha, ha ! bon, cette lettre est d'un de mes amis;
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle est donc tirée?

LE BARON.

Oui ; justement, c'est la liste.

LA VEUVE.

Je suis sûre d'un lot; un physionomiste
A vu, là, sur mon front, grosse somme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant:
C'est un lot à coup sûr que cet instant présage;
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON.

Hon, hon... Je sais par cœur les rébus de chacun,
Les numéro, les noms; et je n'en vois pas un.
Lisons... Ah !

LA VEUVE.

Qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'est-ce donc? d'où vous vient cette douleur subite?

LE BARON.

Lucas cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot!

Mais voyons, relisons; est-ce bien là son mot?
Lucas...

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas!... tu nous ruines, traître!

LE BARON.

A Lucas le gros lot!

LA VEUVE.

Ne te lasses-tu pas,
O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas?

LE BARON.

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole!

LA VEUVE.

Mais... réjouissons-nous, rions.

LE BARON.

Êtes-vous folle?

LA VEUVE.

Non; nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché;
C'est la surprise.

LE BARON.

Eh bien?

LA VEUVE.

Quoi! vous êtes fâché
De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette?
La fortune au contraire en favori vous traite;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ha, ha!

LA VEUVE.

Pour de l'argent, et sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord; cent mille francs acquitteroient mes dettes:
Ce motif et l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Oui: mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on sût ce lot; c'est la délicatesse
Qu'elle pense devoir tout à votre tendresse.
De plus Lucas voudra partager le gros lot;
Mais pendant qu'il l'ignore il faut brider le sot;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présens, à venir.

LE BARON.

Oui; mais soyez discrete.
Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci c'est qu'on vous croira fou.

SCENE IV.

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

Ici, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite.
C'est moi qui la procure; embrassez-moi, Lisette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette; je me rends:
Le parti du contrat est celui que je prends:
Au plus vîte il faudroit avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE, *à part.*

Voudroient-ils me tromper? car je n'y comprends rien.

SCENE V.

LA VEUVE, LE BARON, ARGAN, LISETTE.

ARGAN, *à part.*

Un éclaircissement ici fera fort bien.

LISETTE, *à part.*

Ah! les voilà tous deux. Tout est perdu... que faire?

ARGAN, *au Baron.*

Que m'apprend donc Girard ? mais c'est votre ordinaire,
Et souvent sur l'amour je vous ai vu Gascon :
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on ?

LE BARON.

La preuve de cela c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN.

Girard en le disant ne m'a point troublé l'ame.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir ;
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON.

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN.

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN.

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.
(*à Lisette.*)
Décidez entre nous pour finir la dispute.

LE BARON.

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute ;
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement ?

LISETTE.

Moi, vous dire cela ? je n'ai garde, vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire:
Mais sans vous offenser, monsieur, je vous dirai

Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON.

Quoi? comment?

LA VEUVE, *à part.*

Que dit-elle? Ah, quelle est ma surprise!

LE BARON.

Que dites-vous?

ARGAN.

Faut-il qu'elle vous le redise?

LE BARON.

Quoi! vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez?

LISETTE.

Moi? non.

ARGAN.

Quelle naïveté!

LA VEUVE.

Qu'entends-je?

LE BARON.

Quoi! vos pleurs, vos soupirs...

LISETTE.

Quel mensonge!

ARGAN.

Je connois mon voisin, sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vue en pleurs et pousser des soupirs;
A son âge en dormant on se fait des plaisirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE.

C'est mon pere, et madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

ARGAN.

Je connois Lucas ambitieux;
Il préfere vos biens; pour lui vous valez mieux:
Mais d'ailleurs je la crois. Au fond quelle apparence
Que Lisette, qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime, moi?

LISETTE.

Que dites-vous, monsieur? j'ai cru de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime; mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

ARGAN.

Eh! comment?

LA VEUVE, *à part.*

Quel est donc son dessein?
Rêve-t'elle? est-ce moi qui rêve?

ARGAN.

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.
(*au Baron.*)
C'est que de notre amour nous faisions un mystere.
(*à Lisette.*)
Parlez; je vous permets de parler librement.

LISETTE.

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE.

Là-dessus elle est franche.

ARGAN.

Que je suis indigné!

LE BARON.

Parbleu! j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien. Parlez net, je le veux:
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure,
Et vous le voyez bien.

LA VEUVE.

C'est parler sans figure.

LISETTE.

Car, tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs et votre qualité;
D'un mari grand seigneur je serois la servante.
De vos bontés pourtant je suis reconnoissante:
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser;
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

LA COQUETTE DE VILLAGE.



F. Massard del. *Gault de S.t Germain direx.*

En un mot vous voulez tous les deux m'épouſer;
Moi, je n'épouſerai jamais ni l'un ni l'autre.

Acte II. Sc. V.

ARGAN.

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON.

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN.

La laisser, l'oublier, c'est assez la punir.

LE BARON.

C'est bien dit, plus d'amour.

ARGAN.

Oui, méprisons Lisette.

LE BARON, *à la Veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE, *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN, *bas.*

Madame...

LA VEUVE, *bas.*

Eh bien! monsieur?

ARGAN.

Voudriez-vous aller
Faire venir chez vous tout-à-l'heure un notaire?
Nous allons à l'instant terminer votre affaire.

LA VEUVE, *bas, au Baron.*

Je l'abandonne, et c'est pour vous le principal:
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi ; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCENE VI.

LISETTE, ARGAN, *qui revient par l'autre côté, regardant si la Veuve ne le voit plus.*

LISETTE.

Je pense...
Oui, sur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi :
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi,
Pour les ravoir tous deux, je sais ce qu'il faut faire.

ARGAN, *à part.*

La Veuve est déja loin ; pénétrons ce mystere.
(*à Lisette.*)
Par mépris... j'ai banni toute animosité ;
Je reviens seulement par curiosité...
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE.

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi ! n'avez-vous pas vu quel étoit mon dessein ?

ARGAN.

Je ne l'ai pas vu, non, et tout détour est vain.

LISETTE.

A monsieur le Baron, sans détour et sans ruse,

J'ai dit la vérité de peur qu'il ne s'abuse:
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entends bien; mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord. Vous me voyez ravie!
J'ai puni ce menteur; j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais, moi, moi?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouser, et mon pere est contre vous pour lui.
Et puis vous voudriez que la Veuve jalouse
Eût vu que je vous aime, et que je vous épouse?
S'ils savoient tous les deux que je vous pusse aimer,
Ils diroient au Baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ah! ah!

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le mystere.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait: oui, vous avez raison;
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le Baron,
Oui, je vois que la feinte est utile et prudente.

LISETTE.

J'ai cru bien faire au moins.

ARGAN.

Que Lisette est charmante
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lisette me préfere à plus riche que moi.
Que d'amour! que d'esprit!

LISETTE.

D'esprit? je n'en ai guere.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN.

Il faut secrètement...

LISETTE.

Oui: mais séparons-nous;
J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN.

Sans votre pere...

LISETTE.

Il vient; laissez-moi, car je tremble
Que le Baron et lui ne nous voyent ensemble.

SCENE VII.

LE BARON, LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

Me voilà sûre d'un, mais c'est mon pis-aller:
Rattrapons l'autre encor: il revient me parler.

LUCAS.

Fau qu'a sai devenu folle, et c'qu'ou dit' là m'étonne.

Vous dir' qu'a n'vous aim' pas, r'fuser d'être baronne!

LE BARON, *à Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah! que je devrois bien vaincre ma passion!
Comment donc à votre âge avoir déja l'audace
De me démentir... moi! Me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point?

LISETTE.

Oui, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble et bon sens et mémoire;
Car enfin sans cela comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE.

Je ne vous aime point.

LE BARON.

Encor? Je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois, et devant votre pere...

LISETTE.

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON.

Elle me désespere!

LISETTE.

Non, jamais... ou du moins...

LE BARON.

Du moins?

LISETTE.

Si je l'ai dit,
Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours, à tout le monde, à vous-même, à mon pere
Quoi! le monde sauroit que je vous aimerois,
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage?
Non, non, et contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois? j'aurois bien peu de cœur:
Mon amour seroit franc, et le vôtre trompeur.

LUCAS, *tristement.*

J'ai vu qu'al' a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colere,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincere,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas?

LISETTE.

Oui, vraiment; ai-je tort?

LE BARON.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Hélas!

LE BARON.

Oublions tout, Lisette; allons, vîte un notaire;
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincere:
Hâtons-nous.

SCENE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vîte, vîte.

LISETTE.

Allons tout doucement.

LUCAS.

Me v'là per' d'une baronne!

LISETTE.

Oh! j'en doute.

LUCAS.

Comment?

Il t'fait sa femme, et l'dit.

LISETTE.

Non, j'ai vu du mystere.

LUCAS.

Il t'épous', v'là qu'est fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon pere.

LUCAS.

A n'croira point la noc' tant que l'lend'main sai v'nu.

LISETTE.

On me trompe, je crois. Premièrement j'ai vu
La Veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais dans une colere...

Au désespoir. Et puis elle vient m'embrasser,
Sait que je la trompois, et vient me caresser !

LUCAS.

Oui, c'est la trahison.

LISETTE.

Le Baron me refuse,
Puis tout d'un coup il change et me veut.

LUCAS.

C'est la ruse.

LISETTE.

Si la Veuve et Girard, qui savent bien ruser,
Avoient dit au Baron : Feignez de l'épouser,
Afin qu'elle y consente et qu'Argan s'en dégoûte ?

LUCAS.

Oh ! v'là l'hic, j'y vois clair.

LISETTE.

Pour moi, je n'y vois goutte;
Car, d'un autre côté, peut-être le Baron
Voudroit-il par amour m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarrasse ; oui, car plus j'examine...
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine !

LUCAS.

Ecout' mes bons conseils ; j'ai l'promptu merveilleux
Pour dans les embarras où l'y a du périlleux.
T'as d'l'esprit ; mais en cas d'affaire de famille,
Un pere a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.
V'là donc mes tras conseils. Allons trouver l'Baron :
C'est l'premier.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Non?

LISETTE.

Non.

LUCAS.

C'est donc l'second qu'est l'bon?
Allons trouver Argan.

LISETTE.

Non.

LUCAS.

Je n'sis donc qu'un' bête?
Oh! mon trasiem conseil, c'est qu't'en fasse à ta tête.

LISETTE.

Allez trouver tout seul le Baron.

LUCAS.

Oui, j'enten.

LISETTE.

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS.

Tatigué! ç'a fra ben. J'épous'rons chacun l'nôtre.

LISETTE.

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai:
Sur le premier signé d'abord je signerai.

LUCAS.

Tu prendras l'pu hâtif; c'est hasard à la blanque.

Signons les deux contrats putôt, peur qu'un n'nous manq

LISETTE.

Monsieur Argan m'attend; j'y cours.

SCENE IX.

LUCAS.

Va vîte, va.

Mais qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tout ça?
Je crois, moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,
Ça m'ébahit toujours: oui, quoiqu'a n'soit qu'ma fille,
Mornongoi, son esprit s'roit déja l'per' du mien.

SCENE X.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD, *à part.*

Emparons-nous du pere, et je ne risque rien;
Car sans lui le Baron ne sauroit rien conclure.
De cette fausse liste en faisant la lecture,
Troublons lui la cervelle, et jouons notre jeu.

(*contrefaisant les gazetiers.*)

Liste, liste des lots.

LUCAS.

Des lots? voyons un peu.

Qu'êqu'tu dis là?

GIRARD.

Voyons si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc! n'vois-j' pas là d'l'imprim'rie?

GIRARD.

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux?
(*mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*)
Lisez ceci.

LUCAS.

Fort ben! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD.

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une sottise heureuse avec un lot placée!

LUCAS.

Ah! ah! c'est donc...

GIRARD.

Oui, c'est... hon, hon.

LUCAS.

Voyons cela.

GIRARD, *tourne la liste de l'autre côté.*

Très volontiers, voyons.

LUCAS.

Eh! j'n'y vois rien par là.

GIRARD, *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Lisons, lisons... Je vois...
(*il s'écrie en baissant le papier en sorte que Lucas ne voit plus rien.*)

LUCAS, *avec un peu de joie.*

Qu'est-c'? montrez donc, compere?

GIRARD.

Non, je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espere...
(*il lui fait voir le lot.*)
Morbleu! je ne vois rien.

LUCAS.

Ah! morgué, j'apperçoi;
Lisons vit' ça, Girard; j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD, *cachant la liste.*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS.

Et moi j'ai vu paroître.
Mon nom y est.

GIRARD.

Composons: vous n'avez rien peut-être;
Je vous donne cent francs à tout hasard.

LUCAS.

Non, non.
J'ai vu qu'ous avez vu Lucas; c'est mon dicton.

GIRARD.

Si vous avez, du moins je veux qu'on me rembourse;
Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

LUCAS.

Top à ça; montrez vîte.

GIRARD.

Ah! c'est un des bons lots;
C'est au moins mille francs; j'ai vu plusieurs zéros.

LUCAS.

Des zéros! j'en voudrois voir là tant que d'grains d'sable.

GIRARD.

Vous êtes de zéros un homme insatiable.

LUCAS.

Ah! c'est dix mille francs.

GIRARD.

Malepeste, oui! je voi...

Mais si ce n'étoit pas le numéro?

LUCAS.

Morgoi!

(*tirant le numéro.*)

J'ai ben peur.

GIRARD.

Confrontons.

LUCAS, *transporté.*

Oui, le v'là, c'est l'quantieme.

GIRARD, *lui donnant la liste.*

Relisez donc l'article, et calculez vous-même.

LUCAS, *prenant la liste.*

Le cœur me bat... me bat... je sis tout transporté;
J'ai peur d'avoir vu trouble, et d'avoir trop compté.
Un... deux... trois... quatre et cinq...

GIRARD.

Disons, nombre, dixaine.

LUCAS.

Un, deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD.

Oui, dixaine, centaine.

LUCAS.

Ah ! j'vois l'mot qu'est moulé.

GIRARD.

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS.

J'n'en peux pu d'joie.

GIRARD.

En marge : à Lucas le gros lot.

LUCAS.

Ouf !

GIRARD, *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS.

Le gros lot !

GIRARD.

A la marge.

Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS.

Cent mille francs !

GIRARD.

Comptans : je ne vous les plains pas.

LUCAS.

Cent mille francs !

GIRARD.

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS.

Allons vîte à Paris.

GIRARD.

Je vous donne une chaise
Et des chevaux.

LUCAS.

Girard, ah! j'crois qu'j'en mourrai d'aise!
Voyons vît' la lot'rie: qu'on m'voy' là tout l'preumier.

GIRARD.

A propos, voulez-vous être encore fermier?

LUCAS, *d'un ton fâché.*

Moi, farmier!

GIRARD.

Pardonnez si j'ai dit la parole:
Je vois bien qu'en effet la question est folle.
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur;
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur.
Je suis un pauvre diable, et votre ami fidele;
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS.

Oui-da. Fait'-moi trouvé su l'champ des chais', des ch'vaux,
Qu'aillent bian vît', bian vîte.

GIRARD.

Oui, comme des oiseaux.
Mais d'abord en passant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail: entendez-vous, compere?

LUCAS.

Oui, j'n'en veux pu pour moi; j'vous lai'rai tous mes baux;
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Je vous prouverai tout ; pouvez-vous en douter ?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le tems presse ; j'ai là Lisette et le notaire.
Si Lucas paroissoit je conclurois l'affaire.
En amour les momens sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marierez un quart-d'heure plus tard,
Vous aurez tout le tems d'être las de Lisette,
Et de vous repentir d'une sottise faite :
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous ;
Mon zele n'est mêlé d'aucun transport jaloux :
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette,
Soyez désabusé, je serai satisfaite !
Eh ! pouvez-vous rester dans votre aveuglement ?

Je vous prouve qu'ici, tantôt, en un moment,
Au Baron comme à vous elle a tendu le piege,
En se racommodant par le même manege.
Simplicité traîtresse, et mensonges naïfs;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,
Elle a su lui donner de l'amour sans en prendre:
Elle fait de sang-froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras;
Pleurs qui vont droit au cœur, et qui n'en partent pas.
Elle abuse en un mot de son foible et du vôtre;
Vous offrant une main elle lui donne l'autre;
Ainsi coquette franche et marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide au besoin
En trouveroit encore une pour un troisieme.

ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centieme
Il vous faudroit encor les preuves...

LA VEUVE.

Parlez bas;
J'apperçois justement le Baron et Lucas:
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-être,
Non seulement Lucas vous préférer son maître,
Mais Lisette...

ARGAN.

Voyons; je serois détrompé.

SCENE II.

LA VEUVE, GIRARD

LA VEUVE.

Eh bien?

GIRARD.

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE.

Mais le Baron veut-il épouser?

GIRARD.

Patience.
Je me suis fait céder tous les baux par avance;
Car c'est pour moi, *primo*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vu le lot, sa subite richesse
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'espece.
Il n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler, ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence;
Saluant de la tête; enfin bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE.

Çà, Girard, il faut... mais Lisette court là bas;

Monsieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD.

Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vîte.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

SCENE III.

GIRARD, LUCAS, *marchant à pas graves,* LE BARON, *le chapeau à la main, suit Lucas qui remet son chapeau le premier.*

LE BARON.

Oui, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton desir.

LUCAS.

Quoiqu'ma forteune asteur soit bian pu haut qu'la vôtre,
J's'rons pair à compagnon toujours l'un avec l'autre;
(*il lui frappe sur l'épaule.*)
Car je n'suis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que monsieur ne se méconnoît pas;
Il mérite par-là d'occuper un grand poste.

LUCAS.

N'ma-t'on pas fait r'tenir eun' bonn' place à la poste?
Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déja dit,
On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien' don, ste chais', j'n'aim' point qu'on m'fass
attendre.

GIRARD.

A vos ordres bientôt les chevaux vont se rendre:
Attendons-les ici. Holà, laquais! holà!
Des sieges.

LUCAS *fait des façons avec le Baron, et se met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc sans façon puisqu'mi v'là.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel' chose en tête.

LE BARON.

Raisonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'faire fête:
V'là stilà qu'a l'gros lot!

LE BARON.

Avant que de partir...

LUCAS.

Tout l'mond' s'ra pu gueux qu'moi, ça m'va bain divartir:
Pendant que j's'rai dans l'grain j'verrai crier famine;
Queu plaisir!

LE BARON.

Ça, Lucas, voulez-vous qu'on termine?
Car mon ardent amour...

LUCAS.

On m'va v'nir proposer
D'bel' charges, d'bel maisons, d'bel fam' pour épouser,
D'affaire à bain gagner: j'ach'trai tout c'qu'est à vendre.

GIRARD.

Mais pour vous ennoblir, il faut monsieur pour gendre.

LE BARON.

Lisette nous attend.

LUCAS.

J'aurai d'tou ça très bain;
Car quand on est bain riche, on attrap'tou pour rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis?

LUCAS, *d'un air important.*

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi?

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire?

LE BARON.

La nôtre, et j'ai là le notaire.
Pour régler un article il n'attendoit que vous,
Nous en sommes déja convenus entre nous.

LUCAS.

Ah! j'crois que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment, c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame, on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure:
Oui, nous parlions d'mariag', mais c'est que c'n'est pu ça.
Ça n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment!

GIRARD.

Qu'entends-je là!
Quoi donc! vous voudriez déja vous méconnoître?

LE BARON.

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur:
Belle alliance! avoir pour gendre son seigneur!

LUCAS.

Oh! c'est l'argent qui fait les pu biaux alliages.

LE BARON.

Quoi! vousne voulez pas?

LUCAS.

J'veux rian qu'vos héritages.

LE BARON.

Quoi!...

LUCAS.

Mais faut m'écouter; j'sis natif du hamiau:
Ça fait qu'j'aim' d'amiquié... vot'terre et vot'chatiau;
Ça n's'roit pas tout à moi si vous étiais mon gendre;
Métavis qu'vaudroit mieux qu'ou voulissiais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez, je crois! vous vendre mon château?

LUCAS.

Il est tout délabré, j'en f'rai faire un pu biau.

LA BARON.

Il est devenu fou!

GIRARD, *bas au Baron.*

Ce maraud vous méprise.

LUCAS.

La terr' m'ennoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vous... tandis qu'à Paris j'f'rai grossir mon argent,
Vous f'rais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD.

Vous serez son fermier.

LE BARON, *se leve.*

Ah! c'est trop d'insolence.

GIRARD.

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS, *à part, s'étant levé aussi.*

Ce ptit gentilhomiau, comm'ça fait l'entendu;
Ça doit d' l'argent partout, et ça croit qu'tout l'yest dû;
Mais j'aurai son châtiau, faudra qu'il déguarpisse:
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au Baron.*

Nous avons fait le tout, monsieur, pour votre bien;
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCENE IV.

LE BARON, LUCAS, GIRARD, LISETTE.

LISETTE.

Je vous cherche partout. Ouf! je suis hors d'haleine;
A vous trouver, mon pere, on a bien de la peine:
J'ai couru... car on dit... mais je ne le crois pas;
J'entends crier partout le gros lot à Lucas;
Ce sont des complimens que chacun me vient faire.
On dit cent mille francs; seroit-il vrai, mon pere?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

Cent mille francs!

LUCAS.

Comptans; ils sont moulés.

LISETTE.

Cent mille francs !

SCENE V.

LE BARON, ARGAN, GIRARD, LUCAS, LISETTE, LA VEUVE.

ARGAN.

Eh bien ! me fuyez-vous ? parlez :
Sitôt que du gros lot vous savez la nouvelle
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oui.

ARGAN.

Cette fortune est belle,
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits,
Voulez-vous m'épouser ?

LISETTE.

J'obéis à mon pere :
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.
(*bas, à Lucas.*)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS.

Bon, bon.

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS.

Non.

LISETTE, *bas, à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS.

Eh ! tu t'souci bain d'eux, laiss'-là ton clignotage ;
N'faut pu tant finasser, t'as d'quoi t'marier tout franc.

LA VEUVE.

Son pere la démasque, et le sot opulent
Aux sottises qu'il fait ne cherche point d'excuse.

ARGAN.

Par sa faute elle-même elle me désabuse ;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour,
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage :
L'amour est inquiet et s'ennuie en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Laiss'-les dir', t'en auras tras fois pus, quat' fois pus.

LISETTE.

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tiens v'là la différence ;
Leux terre et leux chatiaux, ça n' fait qu'un p'ti p'loton,
Ça n'grandira jamais n'on pu qu'un avorton ;

Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ça renflera d'abord, et pi comme un' enflure
Ça va gagner.

LISETTE.

Gagner !

LUCAS.

Gagner... ça gagnera.

LISETTE.

Ah! que j'aurai d'amans! qu'on me respectera!
Quel plaisir ! Je verrai des fortunes brillantes ;
Quel train je vais avoir ! des laquais, des suivantes!

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page, et c'est Girard.

LUCAS.

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE.

On vous attele un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe;
De votre train ceci va reformer la pompe.
(*donnant la liste à Lisette.*)
C'est la véritable.

LA VEUVE.

Oui. Retour très affligeant:
Mais vous avez assez brillé pour votre argent.
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils? comment?

LUCAS, *cherchant l'endroit où le lot étoit dans l'autre liste.*

Eh! va, va, laiss'-les dire.
Tien, tien, lis... c'est ici... Pour Lucas le gros lot.

LE BARON.

Vous n'acheterez pas mon château, maître sot.

LUCAS.

C'étoit là.

GIRARD.

Les zéros sont restés.

LISETTE.

Ah! mon pere,
On s'est moqué de vous.

ARGAN.

Oui, voilà le mystere.

LA VEUVE.

Vous n'avez rien.

GIRARD.

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fausse liste, et je m'en trouve bien;
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,
Mon amour vous en fait les offres héroïques:
Je vous rends tout, Lisette.

ARGAN.

Allons souper chez moi.

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi.
Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, et moi fortune à faire:
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pu sans doute acquérir la jeunesse;
Mais noblesse s'acquiert aussi bien que richesse.

LISETTE, *à la Veuve.*

Que je vous veux de mal, madame! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sens dessus dessous
En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE.

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie;
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE, *à Girard.*

J'écoutois ses discours:
Il vous faut un Baron, disoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans elle;
Et, si j'avois suivi ma pente naturelle,
Par tendresse d'abord je vous aurois choisi.

GIRARD.

Eh! choisissez-moi donc. Lucas, consentez-y.

LUCAS, *s'en allant.*

Ouf!

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf!

GIRARD.

Deux fois... ouf, en langue muette,
Valent un oui.

LA VEUVE.

Voilà le sort d'une coquette.
Après de hauts projets, on la voit tôt ou tard,
Confuse, confondue, et réduite à Girard.

FIN DE LA COQUETTE DE VILLAGE.

EXAMEN

DE LA COQUETTE DE VILLAGE.

Nous ne nous arrêterons point sur le fonds de cette piece; l'intrigue en est vicieuse sous plusieurs rapports; les caracteres ont quelque chose de forcé; et le principal moyen, qui consiste dans la supposition d'un billet de loterie, manque de vraisemblance.

Le rôle de la jeune Coquette demande et obtient grace pour tous ces défauts. Elevée par une femme qui a vécu à Paris, elle la surpasse bientôt dans l'art de la coquetterie, et profite pour lui enlever un amant des leçons qu'elle a reçues d'elle. Son air d'innocence, lorsqu'elle s'entretient avec la Veuve, laisse entrevoir beaucoup de malice; elle repousse adroitement tous les soupçons que sa rivale pourroit concevoir; et, sous l'apparence de la modestie et de la naïveté, elle la trompe complètement. Bientôt son caractere se développe : dans son explication avec son pere, Lisette se montre telle qu'elle est; et l'on sait à quoi s'en tenir sur son ignorance et sur la candeur qu'elle affecte. Lorsque la jeune paysanne se trouve avec le Baron, qui a de l'amour pour elle, mais qui n'a pas l'intention de l'épouser, c'est par la sensibilité qu'elle essaie de le décider à lui faire une promesse de mariage : elle ne néglige aucun moyen pour arriver à ce but; c'est

son pere qui veut la voir grande dame ; contente de son sort, elle ne porte pas son ambition si loin. Ensuite elle rappelle très adroitement au Baron qu'il lui a donné autrefois cette espérance ; mais alors il l'aimoit, aujourd'hui elle ne peut voir en lui que de l'indifférence. La coquette la plus exercée n'emploieroit pas des moyens plus sûrs pour obtenir ce qu'elle desire.

A peine le Baron est-il sorti qu'un autre amant se présente ; c'est celui qu'elle veut enlever à la Veuve. Comme elle a lu des romans, elle emploie une tendre rêverie pour le séduire. Ce moyen lui réussit parfaitement ; comment résister à une jeune fille aussi jolie qui avoue naïvement qu'elle aime, et que l'amour cause sa mélancolie ?

Ces deux scenes sont charmantes ; mais on peut avec raison reprocher à Dufresny de leur avoir donné à-peu-près le même ton et la même couleur : l'art théâtral exigeoit que les deux amans eussent un différent caractere, et que par conséquent les moyens de les séduire ne fussent pas les mêmes. Alors Lisette, après avoir employé avec le Baron toutes les ressources de la sensibilité, se seroit servie pour enchaîner Argan de tous les charmes que donnent à une jeune fille la gaieté et la vivacité. Dancourt, qui connoissoit beaucoup mieux le théâtre que Dufresny, n'auroit pas manqué de faire cette distinction.

Cependant la Veuve a découvert les ruses d'une éleve devenue plus habile qu'elle : elle en a instruit les deux prétendans ; et Lisette se trouve, en leur présence,

obligée de décider entre eux. C'est la même situation où l'on voit la Célimene du Misanthrope lorsqu'Alceste et Oronte la pressent de s'expliquer. La Coquette de village ne s'en tire pas moins adroitement : elle rejette les vœux de ses deux amans, bien convaincue que lorsqu'elle pourra les voir en particulier, elle les ramenera facilement.

Pendant tout ce manege, elle a eu soin de ménager un certain Girard qui sera son pis aller si elle ne réussit pas dans ses projets: on voit qu'elle a eu raison d'être aussi prudente, et de suivre ce précepte de La Fontaine :

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.

Girard se contente facilement des excuses de Lisette; il est trop heureux d'épouser une fille qui a tant d'esprit.

Cette piece est très propre à faire valoir le talent d'une actrice ; tous les caracteres sont sacrifiés à celui de Lisette, qui peut être considéré comme un des plus agréables et des plus piquans que Dufresny ait tracés.

FIN DE L'EXAMEN DE LA COQUETTE DE VILLAGE.

LE DÉDIT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE DUFRESNY,

Représentée pour la premiere fois
le 12 mai 1719.

ACTEURS.

GÉRONTE, pere d'Isabelle.

ISABELLE, amante de Valere.

BÉLISE, } sœurs.
ARAMINTE, }

VALERE, neveu de Bélise et d'Araminte, amoureux d'Isabelle.

FRONTIN, valet de Valere.

UN LAQUAIS.

La scene est dans la maison de Bélise et d'Araminte.

LE DÉDIT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ISABELLE, *chacun de son côté sans se voir.*

VALERE.

Quoi ! ne pouvoir tirer raison de mes deux tantes !

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes !

VALERE.

Oui, plus j'y pense et moins je vois d'expédiens.

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procédés crians !

VALERE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O dieux !

VALERE.

Tantes cruelles !

Depuis dix ans toujours injustices nouvelles ;
Juste ciel !

ISABELLE, *appercevant Valere.*

Quel travers ! Mais...

VALERE, *à Isabelle.*

Quelle cruauté !
Se désoler ainsi chacun de son côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles !

ISABELLE.

Mon pere leur a dit de piquantes paroles,
Et va les menacer encor séparément ;
Car chacune se tient dans son appartement.

VALERE.

Oui, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se disent quelques mots en passant, et se quittent.
Pour moi, quand je leur parle elles tournent le dos ;
Leur dureté pour moi paroît à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah ! Valere,
Elles poussent trop loin leur mauvais caractere ;
Ne vous pas aimer !

VALERE.

Moi, j'espérois que par vous
Mes deux tantes feroient quelque chose pour nous,
Et que vous ayant vue, adorable Isabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie est telle

Qu'elles parlent de vous avec aversion.

VALERE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion,
Ah ! quel travers d'esprit !

ISABELLE.

Pouvoir haïr Valere !
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en désespère.

VALERE.

Votre pere pourtant va les presser ; ainsi
Nous espérons encore : il va nous joindre ici.

ISABELLE.

Oui, donnons-nous au moins ce moment d'espérance.
Mais je suis indignée encore quand je pense
A leurs derniers discours.

VALERE.

Sur elles vous comptiez ;
Car elles vous ont fait hier cent amitiés.

ISABELLE.

C'est par-là que je vois qu'elles m'ont méprisée,
Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée;
La prude méprisante avec ses airs hautains
Prend un ton doucereux, et mêle à ses dédains
Et caresse affectée, et fade raillerie ;
Vous mord en vous flattant, talent de pruderie.
Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut,
Fait que je ne veux pas vous marier sitôt ;
C'est-à-dire donner au neveu qui me presse
Du bien pour satisfaire une folle tendresse ;

Moi, me rendre complice en vous autorisant !
Et cent discours pareils d'un ton demi-plaisant.
Faites, faites plutôt contre le mariage,
Comme nous, un dédit qui vous maintienne sage.
Pour vous faire imiter notre force d'esprit,
Nos refus vous tiendront du moins lieu de dédit.

VALERE.

Voilà ses sots discours, toujours même rubrique;
Mais rien de si borné que son esprit gothique;
Sans monde, sans bon sens, ne hantant que sa sœur
Moins dure qu'elle, mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je suis contre Araminte un peu moins indignée,
Même dans des momens j'ai cru l'avoir gagnée;
Mais son esprit, sujet aux révolutions,
S'agite en même tems de plusieurs passions.
Dans sa vivacité brouillonne et turbulente,
Voici ce que m'a dit à-peu-près cette tante.
J'extravague par fois, mais j'ai des sentimens:
J'aimerois l'amour, mais j'abhorre les amans:
Abhorrez-les aussi, je le veux, je l'ordonne.
Sans cesse je promets, mais jamais je ne donne.
Je hais bien mon neveu, mais je vous aime tant...
De ses galimatias je conclurois pourtant
Qu'elle feroit pour vous plus que sa sœur aînée.
Mon pere vient.

VALERE.

Je vais savoir ma destinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin.

VALERE.

Son abord me saisit; mon malheur est certain.

SCENE II.

GERONTE, VALERE, ISABELLE.

GÉRONTE.

Vous devinez assez, en voyant ma tristesse,
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté, ma tendresse
En cette occasion m'ont trop parlé pour vous.
Prenez votre parti, ma fille.

ISABELLE.

Partons-nous ?

GÉRONTE.

Oui, ma fille.

VALERE.

Qu'entends-je !

ISABELLE.

Ah ! quel coup pour Valere !

GÉRONTE.

Vos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALERE.

Quoi ! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir ?
Quoi ! monsieur, vous voulez me mettre au désespoir ?
Vous allez m'arracher Isabelle ?

GÉRONTE.

Oui, Valere.

VALERE.

Ah! vous allez du moins conjurer votre pere
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valere.

VALERE.

Eh! monsieur...

GÉRONTE.

Inutiles discours.

VALERE.

Ah! si vous le vouliez, adorable Isabelle...

GÉRONTE.

Je ne le voudrois pas; mais, par bonheur pour elle,
Elle veut là-dessus ce qu'elle doit vouloir,
Retourner en province, enfin ne plus vous voir.

VALERE.

Eh! vous y consentez?

ISABELLE.

Il le faut bien, Valere.
Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon pere;
J'obéissois alors: il veut présentement
Que je vous l'ôte; il faut l'avouer franchement,
Je n'ai pas sur ce point pareille obéissance:
Mais je pars.

VALERE.

Quoi! monsieur, m'ôter toute espérance?

GÉRONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.
Vous espériez tirer quarante mille écus
Des restitutions que vous feroient vos tantes.
Je vous le dis encor, ces deux extravagantes
S'en tiennent au dédit qu'elles ont fait pour vous,
Disant: Vous ne pouvez rien exiger de nous,
Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.
Elles ont cinquante ans: c'est une raillerie
De croire rien tirer d'un semblable dédit.
Il me faut de l'argent, à moi; mon bien périt,
On me ruine; enfin je dois en homme sage
Faire dans ma province un autre mariage,
Qui me tire d'affaire.

VALERE.

Il est vrai. Mais enfin...

GÉRONTE.

Brisons là-dessus. C'est avec bien du chagrin:
Mais nous partons demain, il le faut.

ISABELLE.

Ah! Valere,
Si je suis par raison les ordres de mon pere,
Soyez sûr qu'en partant...

GÉRONTE *prend Isabelle par le bras.*

Abrégeons les adieux:
Quand il faut se quitter, le plutôt c'est le mieux.

VALERE.

Je suis au désespoir. Ah! ce départ me tue.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN, *en habit de cavalier passe devant Valere qui se désespere.*

FRONTIN.

Monsieur.

VALERE.

Qu'est-ce donc?

FRONTIN.

C'est Frontin qui vous salue.

VALERE.

Que vois-je?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALERE.

Que veut dire cela? Pourquoi cet équipage?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALERE.

Quel habit as-tu donc? C'est un des miens, je croi.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien, car il n'est point à moi.

VALERE.

Et ma perruque?

FRONTIN.

Bon! est-ce que j'en achete?
J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite,
Et votre plus beau linge, et votre gros brillant.

VALERE.

Je t'ai vu quelquefois faire l'extravagant,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

FRONTIN.

Cela vient tout-à-coup, monsieur, par l'opulence.

VALERE.

Tu prends fort mal ton tems, maraud, pour plaisanter.

FRONTIN.

Je prends mon tems fort bien, et j'ose me vanter
De savoir ménager les bons momens d'un maître.

VALERE.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître!

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé, monsieur, jusqu'à présent;
Et vous m'eussiez traité de maraud, d'insolent.
Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires,
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires;
Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.
Tromper finement, c'est vertu dans un valet:
Vous auriez cru que c'est un vice dans un maître.
C'est à l'extrémité que je vous fais connoître...
Vous êtes scrupuleux, enfin il a fallu,
Ce que j'ai fait pour vous, le faire à votre insu.

VALERE.

Qu'as-tu donc fait pour moi?

FRONTIN.

C'est une bagatelle:
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALERE.

Frontin, mon cher Frontin, tu travailles pour moi!
Par quel moyen? comment? et vîte explique-toi.

FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense;
C'est par-là que toujours mon zele ardent commence.
Si je vous fais avoir votre Isabelle...

VALERE.

Eh bien?

FRONTIN.

Linge, habit, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'est trop long, trop court, vaille que vaille:
Mais, pour le diamant, il est fait pour ma taille.

VALERE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.

Ecoutez mon récit.
Avec quelque pistole et ce brillant habit,
Trouvant au lansquenet quelques cartes heureuses,
Et me faisant lorgner par de vieilles joueuses,
Avec une sur-tout j'ai fait un petit fond.
Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond;
Le ton railleur; elle est plus folle que plaisante.

La reconnoissez-vous, monsieur ? c'est votre tante.

VALERE.

C'est elle-même. Eh bien ! tu me dis donc qu'au jeu
Tu gagnes de l'argent à cette tante ?

FRONTIN.

Un peu.
Mais j'ai de plus gagné son cœur : elle m'adore.

VALERE.

Elle t'aime !

FRONTIN.

Oui, monsieur, et fait bien pis encore ;
Elle m'épouse.

VALERE.

Bon !

FRONTIN.

Votre valet Frontin
Pourroit être votre oncle, ou bel-oncle demain.

VALERE.

Quoi ! sérieusement ?

FRONTIN.

La chose est sérieuse :
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuse.

VALERE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser, d'abord
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.
Un mois de lansquenet fait bien connoître un homme.

Me disant d'un pays d'entre Paris et Rome,
J'ai pris d'abord un nom... nom à demi connu,
Là... comme en prennent ceux qui n'en ont jamais eu.

VALERE.

Comment te nomme-t-on?

FRONTIN.

C'est le chevalier Clique.
Nom noble; elle me croit d'une famille antique.

VALERE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon! ce n'est encor rien: j'ai fait bien plus.

VALERE.

Comment?

FRONTIN.

Voyant que le hasard me donnoit une tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore...

VALERE.

Eh bien?

FRONTIN.

Je tente
Un projet difficile, étonnant, hasardeux;
Dans la même maison je les vois toutes deux.
Je savois, il est vrai, qu'Araminte honteuse
Fuyoit sa sœur depuis qu'elle étoit amoureuse.
Pour plus de sûreté près de l'autre je prends
Autre nom, autre esprit, airs, habits différens.
D'un grave sénéchal faisant le personnage,

Je prends l'air composé, ton grave, froid visage;
Disant comme elle un rien d'un ton sentencieux;
Comme elle, de l'hymen censeur fastidieux.
Mon nom de sénéchal, c'est Groux. Je me présente:
Conformité d'esprit charme la prude tante.
Auprès d'elle en un mot, monsieur, j'ai réussi.

VALERE.

Quoi donc! mon autre tante?

FRONTIN.

Elle m'épouse aussi.

VALERE.

Le fait est singulier! Mais de leur bienveillance
Que prétends-tu tirer?

FRONTIN.

De leur extravagance
Nous tirerons, je crois, quelque argent du dédit.
Mais dites-moi comment fut fait leur double écrit?

VALERE.

Voici le fait. Tu sais leurs chicanes cruelles:
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,
Sermens de bien tenir leur résolution
Contre le mariage entr'elles si constante:
Ce fut ce vœu fameux de l'une et l'autre tante
Qui se renouvela pour lors à mon profit:
J'eus d'elles deux billets en forme de dédit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage
De sa succession elle me dédommage.

Chacun de leurs billets est de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tirerai parti des billets. Mais j'entends...
Ah ! bon ; c'est un laquais de moi, chevalier Clique.

SCENE IV.

VALERE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le tems presse, monsieur ; au notaire on s'explique,
Et tout seroit perdu ; vîte déguisez-vous.

FRONTIN, *mettant un surtout brun et une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord sénéchal Groux.
Attendez-moi là-haut chez la tante Araminte ;
Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte
Vous instruire de tout.

VALERE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.

SCENE V.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

FRONTIN.

Je croyois bien avoir deux jours de tems au moins ;
Mais toutes deux prenant l'argent chez le notaire
Vont découvrir la mèche. Il faut brusquer l'affaire.

SCENE VI.

FRONTIN, BELISE.

FRONTIN.

Ah ! bon, la prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,
Je lui plus : il ne faut, pour plaire à cette sotte,
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.
Madame...

BÉLISE.

Ah ! Sénéchal ; quoi ! vous êtes ici ?
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez ? moi, je rêvois aussi.

BÉLISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible...

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BÉLISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BÉLISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime,
Je m'étonnois de voir ce changement extrême
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espece d'effroi
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

BÉLISE.

Tous deux en même tems pensions donc même chose?

FRONTIN.

Même chose, et toujours sympathie entre nous.

BÉLISE.

Quelle démarche! ô ciel! vous prendre pour époux!
Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne, madame,
Du pas que je vais faire en vous prenant pour femme.

BÉLISE.

Moi, qui par mon exemple ai maintenu ma sœur
Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son cœur.
Elle me respectoit comme la plus parfaite :
Me faudra-t-il rougir devant une cadette?

FRONTIN.

Moi, qui de mon aîné réprimant les ardeurs,
Forçant au célibat même jusqu'à mes sœurs,
Dans l'histoire voulois, pour distinguer ma place,
Y mériter le nom d'extincteur de ma race!

BÉLISE.

Moi, qui du mariage abhorrois jusqu'au nom,
Et qui me suis acquis par-là tant de renom!

FRONTIN.

Moi, le sénéchal Groux, caustique philosophe,
Qui raille l'épouseur, l'insulte, l'apostrophe!

BÉLISE.

J'appelle un mariage un dédale, un écueil.

FRONTIN.

La prison des desirs, des vivans le cercueil.

BÉLISE, *tendrement.*

Un abyme ; et voilà qu'un penchant insensible...

FRONTIN.

Vers l'abyme une pente...

BÉLISE.

Oui, douce...

FRONTIN.

Imperceptible...

BÉLISE.

Me mene au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse, et m'y voilà.

BÉLISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Notre mariage est de la plus sage espece.

BÉLISE.

Mais tout mon embarras, monsieur le Sénéchal,
C'est qu'en me mariant, il faut (voilà le mal),
Il me faudra payer ce dédit; comment faire?
Ce billet de dédit que j'ai fait à Valere:
Cette folle de sœur inventa ce dédit:
Nous fîmes deux billets à ce neveu maudit.
Tout retombe sur moi, seule je me marie.
Il faudra payer seule, et de sa raillerie
Je vais en rougissant essuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets
Composez, retirez vos billets de Valere.

BÉLISE.

C'est mon intention. Je vais de mon notaire
Prendre pour ce neveu quelque somme d'argent.
Sans doute il me rendra mon billet à l'instant.
Mais si ma sœur découvre... Ah! le cœur me palpite!
Par raison et par honte avec soin je l'évite;
Depuis que je vous vois je n'ose plus la voir.
(*elle sort.*)

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.

SCENE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, changez d'habit, ou cachez-vous bien vîte;
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non; ôtons cela: je vais l'attendre ici.
Le tems presse; tiens, prends cette perruque-ci:
En nouant celle-là, j'aurai l'air plus comique,
Folâtre, négligé; c'est le chevalier Clique.
Pour charmer une folle il faut extravaguer.

SCENE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE.

Je cours en étourdie. On vient de m'intriguer.
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire,
Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.
Mais non: le sérieux est ici plus pressé.
Ma sœur me voyant-là, fièrement a passé;
J'en ai frémi... C'est dont nous parlerons ensuite.

Commençons par vous faire admirer ma conduite.
Douceur et complaisance ont caché mes chagrins;
Cependant en secret j'espérois; mais je crains...
Au reste je ressens une joie infinie;
Vous m'allez délivrer de cette tyrannie,
De ma sœur... Et de plus je hais ce neveu-là.
Je vais vous arranger par ordre tout cela.
Mais parlez le premier; quel parti dois-je prendre?
Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.
En reprenant haleine on vous écoutera:
Parlez de votre amour, et l'on y répondra.
Parlez...

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parceque la foule
Des mêmes passions dont le tourbillon roule
En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler;
Car en vivacité j'ose vous égaler.
Tristesse, joie, amour, haine, crainte, espérance...
Mais mon amour sur-tout m'a réduit au silence.
Je n'ai pu dire un mot, parceque vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout esprit, quoique vous vous taisiez;
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'explique:
Tout en vous parle au cœur, mon cher chevalier Clique.

FRONTIN.

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi, tout en vous par un rapport charmant,
Tout en vous, tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. Mais je crains ce dédit qui m'engage;
Et je crains encor plus cette sévere sœur
Qui croit que c'est un crime, hélas! d'avoir un cœur,
Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifférence
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance;
C'est-à-dire, dès l'âge où mon discernement
Eût pu vous distinguer, vous choisir pour amant.
Oui, mon cher Chevalier, oui, je vous le répete,
Je vous aime trop tard, sans cesse je regrette
Trente ans que j'ai passés sans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq, mais je serois venu
En ce monde vingt ans plutôt pour vous connoître.
Çà, le tems étant cher pour nous, comme il doit l'être,
Voyons, vîte, réglons, qu'avez-vous résolu?

ARAMINTE.

J'ai vu, revu, réglé, déterminé, conclu:
Dussé-je être en horreur à cette sœur sauvage
Qui pour elle et pour moi hait tant le mariage,
Vous serez mon époux dès demain, dès ce soir.

FRONTIN.

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir:
Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les billets de Valere.
Composez avec lui; votre argent est-il prêt?

ARAMINTE.

Oui, j'ai tout retiré, car c'est mon intérêt

Qu'avant que ma sœur sache, hélas! mon mariage,
Ce dédit soit rompu. Je suis prudente et sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parens,
Pour leur communiquer le parti que je prends.

SCENE IX.

ARAMINTE.

Envoyons au plus vîte un laquais à Valere.
Mais que vois-je? ma sœur rentre avec le notaire!
Sur l'argent que j'ai pris elle va s'irriter:
Il vient l'avertir.

SCENE X.

ARAMINTE, BELISE, *l'une et l'autre à part quelque tems.*

BÉLISE.

Oui, ma sœur a vu monter
Le notaire. Elle va deviner le mystere.

ARAMINTE.

Je la vois agitée. Ah! je crains sa colere.
Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent?

BÉLISE.

Ah! je vois qu'elle sait la chose: il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard, au fond quoiqu'il m'en coûte,
Dire que cet argent est pour me marier.

BÉLISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entiere confidence?
Hasardons.

BÉLISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE, *haut.*

Ma sœur...

BÉLISE, *haut.*

Ma sœur, je pense

(*à part.*)

Que... La peur me saisit.

ARAMINTE, *à part.*

La honte éteint ma voix.

BÉLISE, *haut.*

Pour placer un argent quand on s'est fait des lois...

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dispose...

BÉLISE.

On devroit avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur...

BÉLISE.

Oui, d'abord...

ARAMINTE.

On doit...

BÉLISE.

On craint...

ARAMINTE.

C'est moi...

BÉLISE.

Je l'avouerai...

ARAMINTE.

J'ai tort.

BÉLISE.

On doit demander grace...

ARAMINTE.

Une faute si grande...

BÉLISE.

Oui, quand on s'est promis...

ARAMINTE.

Ma sœur, je vous demande
Pardon...

BÉLISE.

Pardon, ma sœur...

ARAMINTE.

Pardon...

BÉLISE.

Pardon...

ARAMINTE.

Comment?

Nous demandons pardon toutes deux!

BÉLISE.

Mais, vraiment,

Vous me le demandez. Quelle est donc votre offense!

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez, je pense.

Que m'avez-vous donc fait?

BÉLISE.

Mais vous-même, ma sœur?

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BÉLISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh! mais... vous aurez su sans doute du notaire

Que j'ai pris cet argent?

BÉLISE.

Vous en avez affaire.

Vous avez eu raison de prendre votre bien;

Car chacune à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai cru pouvoir le prendre.

BÉLISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.

J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma sœur, tant mieux.
Je calme là-dessus mes desirs curieux.

BÉLISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante.

ARAMINTE.

On est libre avec vous ; que vous êtes charmante !

BÉLISE.

Hélas ! je ne vous ai jamais gênée en rien,
Hors sur le mariage, et c'est pour votre bien.
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible...

ARAMINTE.

Ah ! vous n'aurez jamais ce foible-là !
S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,
Loin de vous condamner, j'aurois la complaisance...

BÉLISE.

Ah ! soyez sûre aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Parfois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BÉLISE.

Hélas ! je serois fille à vous autoriser,
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez-vous vîte, oui, j'en serois ravie ;
Car enfin je pourrois...

BÉLISE.

Quoi! comment?

ARAMINTE.

Mais, ma sœur...

BÉLISE.

Auriez-vous pu laisser surprendre votre cœur?

ARAMINTE.

Et vous?

BÉLISE.

Mais vous?

ARAMINTE.

Mais vous?

BÉLISE.

Eh!

ARAMINTE.

Mais, oui.

BÉLISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, que je vous aime!
Oui, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sait que les bons cœurs sont tous faits pour l'amour.
Vous vouliez rester fille, ah! quelle extravagance!

BÉLISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence

Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.
Sans doute, chere sœur, sage comme vous êtes,
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BÉLISE.

Vous dont le goût est fin, exquis, apparemment
Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin; c'est un jeune homme aimable.

BÉLISE.

Celui que j'aime est jeune et pourtant respectable,
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air...

BÉLISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BÉLISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, et parle à l'aventure,
Mais toujours bien pourtant.

BÉLISE.

Comme vous. Et je voi
Qu'à notre caractere avec goût, vous et moi,
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BÉLISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé; c'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... J'ai trouvé, comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué; c'est le chevalier Clique.

BÉLISE.

On en dit du bien, et... vos suffrages, ma sœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eu des travers étranges;
Ce dédit, par exemple.

BÉLISE.

Oui, ce dédit, d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BÉLISE.

Nos billets!

ARAMINTE.

Nous avons eu grand tort:
Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BÉLISE.

Je viens de refuser sa demande importune,
Et je crois qu'il ignore encore nos projets;

Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous prendre?

SCENE XI.

ARAMINTE, BELISE, GERONTE, ISABELLE, VALERE.

VALERE, *bas, à Géronte.*

Profitons du moment. Il ne faut pas attendre
Qu'elles poussent plus loin leur éclaircissement.
(*haut.*)
Isabelle n'est point partie heureusement,
Mes tantes, et j'apprends une bonne nouvelle.

GÉRONTE.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter;
Et je vois que tantôt c'étoit pour plaisanter
Que vous déclamiez tant contre le mariage:
Car vous-même...

ARAMINTE.

Nous-même!

BÉLISE.

Ah! ma sœur, quel langage!

VALERE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE, *bas.*

Pour ne guere donner, ma sœur, il faut nier.

BÉLISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très faux.

VALERE.

Je le crois vrai, mes tantes.

BÉLISE.

Comment! nous prenez-vous pour des extravagantes?
Nous marier! nous!

ARAMINTE.

Nous? non, non, il n'est plus tems.

BÉLISE.

Non: vous n'y pensez pas, j'ai plus de quarante ans.

VALERE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante.

VALERE.

Non.

BÉLISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante!
Je crois que nous savons notre âge mieux que vous.

Il raille; et les billets, ma sœur, qu'il a de nous
Ne valent rien, mais rien; c'est en vain qu'il espere.

BÉLISE.

Ils ne valent rien. Mais Isabelle et Valere,
Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié:
Leurs légitimes feux enfin me font pitié.
Peuvent-ils, comme nous, haïr le mariage?
Non: il faudroit leur faire un petit avantage;
Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oui, nous nous attendrissons.

VALERE.

Vous vous attendrissez? vos billets seront bons.

BÉLISE.

Ne raillons donc plus: ça, nous donnons à Valere
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oui, c'est ce qu'on peut faire.

VALERE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BÉLISE.

Comment?

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALERE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis libérale,
Cinquante mille francs.

BÉLISE.

C'est trop, mais je l'égale
En générosité.

VALERE.

Cinquante mille écus,
Ou nous attendrons.

BÉLISE.

Oh! je ne vous retiens plus.

ARAMINTE.

Mon neveu! mon neveu!

ISABELLE.

Ménagez-les, Valere,
Puisque cent mille francs suffisent à mon pere.

GÉRONTE.

Oui, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer
Donnons-les.

BÉLISE.

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai sur moi ce que j'ai retiré du notaire.

BÉLISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALERE.

Voyons si par hasard je n'aurai point aussi
Vos billets: oui vraiment, je crois que les voici.

GÉRONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALERE.

Voyez.

BÉLISE.

C'est mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BÉLISE.

Quarante mille francs sur mon banquier, et dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres-de-change, et quatorze, et puis six.

GÉRONTE.

Je vous unis tous deux.

VALERE.

Quel bonheur!

ISABELLE.

Je respire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir, dédit, je te déchire!

SCENE XII.

ARAMINTE, BELISE, GERONTE, VALERE, ISABELLE, FRONTIN.

FRONTIN, *avec un manteau, une petite perruque, et un chapeau de Pasquin.*

Nos amans sont contens; il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah! c'est vous, Chevalier; pourquoi vous travestir?

BÉLISE.

Ah! c'est le Sénéchal; quel est donc ce mystere?
Pourquoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire?

FRONTIN.

Le voici; je ne suis que Chevalier servant.

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BÉLISE.

Mais, Sénéchal...

FRONTIN.

Bien souvent,
Quoique Sénéchal, moi, je porte la livrée.

BÉLISE.

Est-il devenu fou?

ARAMINTE.

De plaisir enivrée,
Ma sœur croit voir en vous son amant Sénéchal,

Cher Chevalier.

BÉLISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal;
C'est le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez, je pense,
C'est mon Chevalier Clique.

FRONTIN.

Oui; j'ai, par complaisance,
Pour plaire à la cadette été folâtre et vif,
Et pour plaire à l'aînée été rébarbatif;
Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,
Ne pouvant être qu'un, je dois en conscience
Avouer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BÉLISE.

Quoi?

ARAMINTE.

Comment?

VALERE.

C'est Frontin lui-même.

BÉLISE.

Où sommes-nous?

VALERE.

Un maraud de valet faire un tel personnage!

ARAMINTE.

Un valet!

BÉLISE.

Un valet!

GÉRONTE.

Le parti le plus sage
C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au neveu la ruse du valet.

BÉLISE.

Ah! ma sœur.

ARAMINTE.

Ah! ma sœur, cachons-leur notre honte.
(*elles sortent.*)

VALERE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon conte
Peut-être les rendra moins injustes pour moi.

FRONTIN.

En morale comique il est permis, je croi,
Aux Frontins de punir l'avarice des tantes,
Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN DU DÉDIT.

EXAMEN

DU DÉDIT.

Le fonds de cette petite piece est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un lieu commun en comédie. Deux tantes d'un caractere entièrement opposé, qui mettent obstacle au mariage de leur neveu ; le valet de ce jeune homme qui, sous deux déguisemens différens, parvient à les tromper; leur facilité à se laisser séduire par cet homme, dont elles se croient aimées : toutes ces combinaisons, rebattues depuis long-tems au théâtre, rappellent les canevas italiens d'où Moliere tiroit les parades qu'il représentoit en province. On ne voit dans cette piece aucun caractere tracé avec vérité; aucune connoissance du cœur humain ne s'y fait remarquer; et le comique de style remplace les ressorts que l'on doit employer dans la comédie.

L'esprit enjoué et piquant de Dufresny pouvoit seul faire réussir un sujet si peu théâtral. Son comique, dans cet ouvrage, présente à-peu-près les mêmes agrémens et les mêmes défauts que nous avons déja remarqués : rarement vrai, souvent plein de malice et de vivacité, il égaie l'esprit sans satisfaire entièrement la raison et le goût. Il amuse dans des scenes peu étendues ; il fatigue lorsque l'auteur veut lui donner de longs développemens. Les scenes les plus gaies sont

celles où Frontin, déguisé alternativement en chevalier et en sénéchal, trompe Bélise et Araminte. Comme sénéchal, il a l'air grave et le ton décisif d'un homme de robe; pour plaire à Bélise, il lui assure qu'avant de l'avoir vue il n'a jamais songé au mariage; sa manie du célibat qui, à ce qu'il prétend, s'est étendue sur son frere aîné et sur ses sœurs, donne lieu à des traits comiques. Avec Araminte, Frontin joue un tout autre rôle; il affecte l'étourderie et la vivacité d'un jeune seigneur; mais il s'embrouille dans les grands sentimens qu'il veut peindre; et son embarras fournit à l'auteur une scene d'autant plus plaisante qu'elle est très courte.

Les rôles de Géronte, d'Isabelle, et de Valere, sont à-peu-près nuls. Une scene assez neuve et assez comique est celle où Frontin, n'ayant pas encore confié son stratagême à son maître, paroît devant lui en habit de cavalier. Valere se fâche et veut le battre; Frontin en s'excusant lui raconte ses projets: ce récit est adroitement amené.

On voit qu'il se trouve dans cette piece une espece de symmétrie de situations et de caracteres; défaut essentiel au théâtre, et que nous avons déja reproché au Double Veuvage. Le Dédit est resté au Répertoire parceque la marche en est vive et rapide, qu'il est dialogué d'une maniere piquante, et que le rôle de Frontin produit de l'effet. Il n'en faut pas plus pour le succès d'une piece en un acte.

FIN DE L'EXAMEN DU DÉDIT.

LE MARIAGE

FAIT ET ROMPU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE DUFRESNY,

Représentée pour la premiere fois
le 14 février 1721.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.
LA TANTE, sœur du Président.
LA VEUVE, niece de la Tante.
VALERE, amant de la Veuve.
LIGOURNOIS, frere de la Présidente.
L'HOTESSE.
LE FAUX DAMIS.
GLACIGNAC.
UN NOTAIRE.

La scene est dans une hôtellerie de Marseille.



J. Massard, del. C. Jorlier, sculp.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU.

En cette occasion
Je ne serai mari qu'avec discrétion.

Acte II, scene V. Tome XVIII.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE.

Quelle nouvelle, ô ciel ! quel affreux contretems !
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprends
Que l'adorable Veuve ici se remarie,
Que ses noces se font dans cette hôtellerie !
Que deviendrai-je ?... où vais-je ? ah ! j'ai l'esprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,
Se rompt ; j'accours ; je crois qu'il sera tems encore ;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'eusse fait consentir sa tante et son tuteur ;
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.

SCENE II.

VALERE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE, *à la cantonnade.*

Attendez-moi tous là; je vous donne audience
Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(*à Valere.*)
Ah! c'est vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'est vous que je veux servir tout le premier.
Venez, monsieur, venez, je vous traite à merveille:
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille,
Hôtesse jeune et sage, oiseau rare, ma foi!
Oui, par mer et par terre on vient loger chez moi;
J'y régale par tête et l'Asie et l'Afrique;
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs,
D'accorder les esprits, de rapprocher les mœurs;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monsieur, et d'où l'on voit les rochers et la mer,
Très bonne pour rêver; et vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce et tendre rêverie;
C'est la plus belle enfin de mon hôtellerie:
La voulez-vous?

VALERE, *en rêvant.*

Est-il rien plus cruel? non...

L'HÔTESSE.

Non?
Il faut vous en donner une dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne...

VALERE.

Non, jamais...

L'HÔTESSE.

Non encor? Que faut-il qu'on vous donne?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger
Viendroit sur son balcon se plaindre, s'affliger;
Vous la consoleriez: c'est une jeune veuve.

VALERE.

Veuve?

L'HÔTESSE.

Oui, mais veuve jeune, et comme toute neuve;
Veuve qui va mourir aujourd'hui de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALERE.

L'hôtesse,
A quoi tend ce discours?

L'HÔTESSE.

Mais s'il vous intéresse
Je le continuerai. De loin je vous ai vu
Vous désoler avec la tante, et j'ai connu
Par l'air dont vous fuyoit la niece effarouchée,
Qu'en vous fuyant de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous, qui l'autre jour vîntes loger ici,

De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.
Troubles, soupirs, mettons ces indices ensemble:
Aimeriez-vous un peu cette veuve? j'en tremble.
Elle est remariée à si peu que rien près.
Si l'on pouvoit, monsieur, adoucir vos regrets;
Car enfin que sait-on? du moins je suis discrete.
Puisque j'ai deviné, la confidence est faite:
N'hésitez plus, monsieur, car, pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié son secret.

VALERE.

Elle t'a confié...

L'HÔTESSE.

Non pas qu'elle vous aime;
Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême:
Mais, par l'excès d'horreur qu'elle a pour son époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant: est-ce vous?

VALERE.

Cette veuve, dis-tu, t'a confié sa haine?

L'HÔTESSE.

Pour ce sot époux, oui, je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, frémir en signant le contrat;
Je la surpris après dans un cruel état,
Maudissant son mari tout haut; cela soulage:
De lui plus qu'elle encor aussitôt je dis rage;
C'étoit le seul moyen d'adoucir ses douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par intérêt (car elle est libérale)

Je fis d'abord une offre étonnante et brutale:
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je ?

VALERE.

Quoi ! tu peux ? Je suis dans un état
Où l'indiscrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon désespoir
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE.

J'espere que ce soir...

VALERE.

Ce soir qu'esperes-tu ?

L'HÔTESSE.

Du secours que j'espere,
Et que je leur promets, je leur ai fait mystere.

VALERE.

Que leur as-tu promis ?

L'HÔTESSE.

Point d'explication.
Elles ont cependant de la discrétion
Beaucoup toutes deux ; mais à deux femmes discretes
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALERE.

Tu me vas dire à moi ?...

L'HÔTESSE.

Non. Vif, impétueux,

Vous seriez indiscret vous seul plus qu'elles deux.

VALERE.

Mais, l'hôtesse?...

L'HÔTESSE.

Non.

VALERE.

Mais...

L'HÔTESSE.

Curiosité vaine ;
De me questionner ne prenez pas la peine.
Quand ce secret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié :
Un homme comme vous en s'intriguant déroge ;
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALERE.

Tu me fermes la bouche : apprends-moi seulement
Qui peut avoir conclu ceci si promptement;
Car je n'en sais encor aucune circonstance.

L'HÔTESSE.

Celui qui regle tout est homme d'importance,
Homme d'un grand crédit; c'est un président d'Aix,
Mais un président fait comme ils ne sont plus faits,
Morgue de magistrat, rébarbatif, sévere,
Qui ne dément jamais son grave caractere,
Et régulier... Je fus bien étonnée un soir
De le voir arriver en poste en manteau noir.
Le fat! pardon du mot, mais je suis en colere
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,

Comme en tout autre ; un air, un ton d'autorité,
Avec une foiblesse, une timidité :
Lorsque voulant sur tout présider, il décide,
Sa prude Présidente en secret le préside ;
C'est par elle qu'il fait ce mariage-ci :
Il domine partout, hors chez lui. C'est ainsi
Que tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un sot monsieur gouverné par madame.

VALERE.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'hui ;
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

L'HÔTESSE.

Justement. Pour finir hier ce mariage,
Ce Président tenoit à sa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment absolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu :
Elle, de son côté, veut avec politesse ;
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse,
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'est lui qui croit vouloir.

VALERE.

Ah ! je vois à présent le nœud de cette affaire ;
La Présidente aura ménagé pour son frere
La pupille et les biens.

L'HÔTESSE.

D'accord ; c'est là-dessus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus ;
Sur un seul point fondant le projet que je tente,

Je ferai déguerpir, morbleu, la Présidente.
Le Président révere en elle la vertu ;
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eu !
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle.

SCENE III.

LA TANTE, VALERE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Vous causez à ma niece une peine cruelle,
Valere, éloignez-vous. Je vous l'ai déja dit,
Ni la discrétion, ni la force d'esprit
Ne pourroient empêcher votre amour de paroître.

VALERE.

D'accord : de ma douleur je ne suis pas le maître,
Et dans mon désespoir je les brusquerois tous.
Que je vous veux de mal à vous, madame, à vous
D'avoir consenti...

LA TANTE.

Mais vous savez bien, Valere,
L'ascendant qu'a sur moi le Président mon frere.

L'HÔTESSE.

Inutiles regrets ! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oui ; mais explique-toi, mets-nous la chose au net.

L'HÔTESSE.

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte.

Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Çà, jusqu'à nouvel ordre il faut premièrement
(*à Valere.*)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALERE.

Je vais m'y désoler.

SCENE IV.

LA TANTE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente
Si tu peux me venger de notre Présidente!
Qu'elle seroit confuse en cette occasion!
Sans blâme on peut jouir de sa confusion.
Elle est vindicative, injuste, méprisante,
Hypocrite, sans foi.

L'HÔTESSE.

Fiere, prude, et pédante:
J'acheve le portrait, joignons-y la fadeur;
C'est elle-même.
(*elle s'en va.*)

LA TANTE.

Et c'est ma bête, mon horreur.
Voir ma niece à son frere et par force liée,
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée.
Que je la plains!

SCENE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE, *accourant.*

Qu'entends-je? ah! je suis hors de moi!
Quel bonheur!

LA TANTE.

Qu'est-ce donc?

LA VEUVE.

Ma tante...

LA TANTE.

Explique-toi.

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flattes trop tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage;
Car l'Hôtesse elle-même...

LA VEUVE.

Eh! ce n'est pas cela;
C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE.

Tu rêves! ton amour et ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non, ma joie est fondée, et mes transports redoublent;
Car c'est un homme sage et sensé qui le dit,
Monsieur de Glacignac.

LA TANTE.

Oui, c'est un bon esprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma présence,
Mais d'un sang-froid qui marque une pleine assurance,
Le notaire lui-même a paru confondu;
Oui, disoit Glacignac, mariage rompu.

LA TANTE.

Tu te flattes, ma niece, et Glacignac se trompe:
Non, il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.
Mon frere et le notaire habiles gens tous deux...

LA VEUVE.

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimere.

LA VEUVE.

Non, je n'ai plus d'époux; je puis revoir Valere.

LA TANTE.

Mais si ce qu'on te dit enfin se trouve faux?

LA VEUVE.

J'en frémis! ce sera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne:
Mon amour pour Valere augmente cette haine;

Et cette haine, hélas! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valere augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrémité l'effort que je puis faire
C'est de te retenir ici malgré mon frere.

LA VEUVE.

Je ne m'embarque point, ma tante, assurément.

LA TANTE.

Ils viennent tous; je vais leur parler fortement.
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête, je n'ose;
C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.

SCENE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRÉSIDENTE, *à la cantonnade.*

Monsieur le Président me cherche, attendez tous.
(*au Président.*)
Ici, Président.

LE PRÉSIDENT.

Ah! Présidente, c'est vous?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dînât chez sa tante;
Ai-je tort, Président?

LE PRÉSIDENT.

Non, jamais, Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous:
On doit étudier les desirs d'un époux.
Jeune épouse, apprenez que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée:
Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRÉSIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Pour monsieur j'eus toujours
Déférence, respect, soumission entiere.

LE PRÉSIDENT.

La femme à son mari doit respect la premiere
Comme au chef; mais respect qui doit être rendu.
Oui, je respecte en vous et prudence et vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Respecter, c'est trop dire. Aimez-la.

LE PRÉSIDENT.

Je l'honore;
C'est le mot.

LA PRÉSIDENTE.

C'est le mot. Je le répete encore,
Jeune épouse, il faut vivre avecque votre époux
Comme monsieur et moi nous vivons entre nous;
Ne le jamais quitter. Il vous mene à Ligourne.

LA VEUVE.

Non, je reste à Marseille où ma tante séjourne;
C'est une complaisance au moins que je lui doi

Pour toutes les bontés qu'elle eut toujours pour moi;
J'y reste quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours: rien ne presse;
Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse;
A peine est-elle encor mariée.

LA PRÉSIDENTE, *au Président.*

Est-il vrai?
Croirai-je qu'on propose un blâmable délai
Quand le devoir... Au fond je ne suis point gênante;
Mais pour suivre un mari l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point... et monsieur sait fort bien
Que je n'ai ni desir ni volonté sur rien.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai; mais c'est moi, moi, qui veux qu'elle suive...

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur veut.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je veux.

LA PRÉSIDENTE.

Volonté décisive.

LA TANTE.

Mais il faut voir...

LE PRÉSIDENT.

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Au fond j'ai toujours bien pensé
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse
Pour mon frere. Il n'est pas d'une extrême jeunesse;
Mais c'est ce qui convient: il est d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer;
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge,
Homme qui justifie un second mariage;
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif
D'un second mariage ait été le motif.

SCENE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

Oh! je viens d'inventer un souper de génie,
Un repas pour la noce où la cérémonie
Soit joyeuse malgré le cérémonial:
Ma sœur la Présidente en veut: cela fait mal
Dans un bon repas; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout ensemble au festin qu'on apprête
Et du grave et du gai.

LA TANTE, *bas.*

Le sot!

LA PRÉSIDENTE.

C'est un repas
Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS.

Oh ! ne voilà-t-il pas ?
Vous allez tout gâter par votre modestie.
J'y voulois du galant ; c'est votre antipathie,
Ma sœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRÉSIDENTE.

Mon frere, vous avez moins d'esprit aujourd'hui
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS.

Oh ! point, c'est toujours tout de même ;
Mais c'est que le transport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRÉSIDENTE.

Paix donc, ou parlez bas ;
Car de si vifs transports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS.

Quand on est possesseur...

LA PRÉSIDENTE.

Mais soyez donc plus sage ;
Ces folâtres discours ne sont plus de votre âge.
Mélez à votre joie un peu plus de raison ;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arriere-saison,
Il faut masquer l'amour, en jouir, et se taire.

LIGOURNOIS.

Je fais l'amour tout haut.

LE PRÉSIDENT.

Que nous veut le notaire ?

SCENE VIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *en colere.*

On vient de m'excéder, je n'y puis plus tenir ;
Ces manques de respect se devroient bien punir:
On en manque pour vous, pour votre caractere,
Monsieur, et pour le mien ; corriger un notaire !
Et vouloir réformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sais régler, fixer la loi !
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRÉSIDENT.

Qui dit cela ?

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE.

Un homme qui décide,
Qui croit qu'un oui, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, suffit pour être bien sensé ;
Qui croit, en dédaignant ma féconde science,
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence !

C'est un Gascon nommé Glacignac.

LA VEUVE, *à part.*

Ecoutons.

LA TANTE, *à la Veuve.*

C'est donc là la rupture?

LA VEUVE, *à la Tante.*

Oui, sur quoi nous comptons.

LE PRÉSIDENT.

Ce Glacignac, toujours zélé pour sa parente,
Disputoit l'autre jour pour la clause importante,
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes sur lui.
(*il tire un porte-feuille.*)
Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès à présent; la voilà toute prête.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! ce n'est pas cela, monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc; il marche à pas comptés.

SCENE IX.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE; GLACIGNAC *vient les saluer tous froidement sans rien dire.*

LE NOTAIRE.

Ah! nous allons donc voir ici ces nullités;

S'il en connoît quelqu'une, au moins qu'il la désigne.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il signe;
Mais l'on n'a pas besoin ici de ses avis.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas suivis.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire, monsieur, j'apprends par le notaire
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire?

GLACIGNAC, *froidement.*

Peu dé chose.

LE PRÉSIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très peu dé chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué?
Montrez-le-nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est uné minutie
Sur les qualités.

LIGOURNOIS.

Oh! chacun se qualifie
Comme il veut.

LE PRÉSIDENT.

Si ce n'est que cela...

GLACIGNAC.

Cette erreur
Du contrat cépendant altere la valeur.
Vous qualifiez là cette épouse dé veuve,
Dé veuve ! et vous n'avez nullé certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh ! donc ! c'est sans raison,
Faussement qué dé veuve on lui donne lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vetille ;
On pourroit, corrigeant ce mot par apostille,
Mettre ici, veuvé dont lé mari n'est pas mort.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire ?

GLACIGNAC.

Qu'il vit : eh donc ! l'épouse a tort...

LIGOURNOIS.

Est-il ivre ?

LE PRÉSIDENT.

Est-il fou ?

LA VEUVE.

Que dit-il donc, ma tante ?

LA TANTE.

Je n'y comprends rien.

LA PRÉSIDENTE.

Mais je croirois qu'il plaisante,
Si je ne connoissois qu'il est très sérieux.

GLACIGNAC.

Véridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS.

(*il rit.*)

De rire son sang froid, ah, ah ! me donne envie :
Croire vivant un mort au récit d'un Gascon !

LA VEUVE.

Ma tante, parle-t-il sérieusement?

LA TANTE.

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC.

Jé parle vrai.

LA VEUVE.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Damis est débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas seroit étrange.

LA TANTE.

C'est donc là la rupture? ah! quel évènement!

LE PRÉSIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne?
Sais-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,
Mauvaise, indifférente, et s'ils s'aiment, ou non?
Et donc ! température est ici dé saison.
Or je débarquois, moi, j'étois sur lé rivage,
Jé venois pour signer à votré mariage;

A l'oreille jé sens murmurer un bruit sourd,
Bruit qui dévient bruyant à mésure qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on dé bouche en bouche,
Damis réjoindra donc sa compagne dé couche?
Dans Marseille Damis étoit connu très fort;
Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! Damis est ici?

GLACIGNAC.

Révivant en personne.
En lé voyant révivre on s'émeut, on s'étonne:
Moi, qui crois tout possible, et né m'émeus de rien,
J'ai dit: C'est lé cousis, il vit, jé lé veux bien.

LE PRÉSIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRÉSIDENT.

Allez; mais, en tout cas, donnez-moi le contrat:
Nous pourrons s'il le faut l'annuller sans éclat;
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connoître.

SCENE X.

LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LA VEUVE.

Je ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

Coup malheureux !
Deux maris! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCENE XI.

LA PRÉSIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

Ce maudit revenant! ainsi revivre en traître!
Ainsi venir m'ôter une veuve, et son bien!

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder le pas, c'est votre ancien.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, comme Damis saura ce qui se passe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-le, de grace:
Vous étiez, m'a-t-on dit, de ses meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis;
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC.

Oui dà, madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épousois sa femme.

GLACIGNAC.

Il né lé saura point, lé public est discret.

SCENE XII.

LA PRÉSIDENTE.

Pour ne rien laisser voir de mon trouble secret,
Que je me suis contrainte! Etrange conjoncture!
Mon scélérat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'est pas mort! Fuyons-le promptement,
Je serois exposée à son ressentiment;
Il sauroit que c'est moi qui livrois à mon frere
Et sa femme, et ses biens. O ciel! dans sa colere
Ce brutal me perdroit d'honneur: du moins je puis
En ne le voyant pas lui cacher qui je suis.
Il ne peut pas savoir que je suis Présidente.
Hélas! quand je l'aimai j'étois bien différente

De ce que je suis ; mais au plus vîte partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris par fois de faux noms !
Mon histoire ne peut avoir été suivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie
Pour se faire par l'autre un renom de vertu !
C'est dans tout âge avoir très sensément vécu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, L'HOTESSE.

VALERE.

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari cru mort revient. Quelle aventure!

L'HÔTESSE.

Oui, la rupture c'est l'autre mari cru mort,
Qui revient.

VALERE.

Ah! quel coup!

L'HÔTESSE.

Je viens rire d'abord;
Car j'ai le tems de rire un peu de votre trouble;
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,
J'entends qui vient doubler ce Ligournois fâcheux.
Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux:
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALERE.

Toi, dans mes intérêts, plaisanter !

L'HÔTESSE.

Je plaisante.

VALERE.

Vient-il ?

L'HÔTESSE.

Non pas encor, monsieur. Sans plaisanter
A ce mari d'abord je vais vous présenter ;
Je lui dirai : voilà l'amant de votre femme ;
De votre main, monsieur, présentez-le à madame :
C'est la regle à présent.

VALERE.

La tête t'a tourné !

L'HÔTESSE.

C'est le meilleur mari, docile et façonné
Au manege qui rend nos maris adorables.

VALERE.

Rêves-tu ? quels discours !

L'HÔTESSE.

Discours très raisonnables.
Je vous explique ici très sérieusement
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde ;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde
Pour ôter à sa femme un sot mari qu'elle a ;
Et pour vous la donner ensuite il remourra.
N'est-il pas bien honnête ?

VALERE.

A cette énigme obscure
Je ne comprends rien; mais par ta gaieté j'augure...
J'augure bien, je crois; mais que croire? On me dit
Qu'en public ce Damis...

L'HÔTESSE.

C'est par moi qu'il revit.

VALERE.

Quoi? comment...

L'HÔTESSE.

Ce mari n'est qu'un mari postiche,
L'image du défunt qu'en public moi j'affiche,
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret.
La Veuve est scrupuleuse, et vous vif, indiscret:
Je vous avois caché l'époux que je suppose.

VALERE.

Ce n'est qu'un faux mari?

L'HÔTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppose.
L'énigme est éclaircie; ce n'est qu'un frere à moi.
Voyons; j'entends qu'il fait merveille: je le voi.

VALERE.

Je ne sais où j'en suis: en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE.

Damis étoit bouffon, et mon frere bouffonne,
Fait le mauvais plaisant pour lui mieux ressembler.

VALERE.

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.

SCENE II.

VALERE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS.

DAMIS, *une bourse à la main, donnant de l'argent.*
Vous m'étouffez, messieurs, et votre accueil affable,
Votre zele, morbleu ! me ruine et m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis !
Mon nom me coûte cher ! Tenez, mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer et boire.
Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité :
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté !
Mais pour le bien goûter il faut, ma foi, revivre :
M'imite qui pourra, l'exemple est bon à suivre.

VALERE.
Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE.
Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant ;
C'est un amant secret de la charmante Veuve.
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS.
J'en accepte la preuve.

VALERE.
Prends ces cent louis, mais vîte rassure-moi :
Comment te prennent-ils pour Damis? et pourquoi...

DAMIS.

Je suspends les transports de ma reconnoissance.
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance
Telle qu'entre Damis et moi ;Caille jamais,
Ni Martin Guerre n'ont vu leurs vivans portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'aventure ;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet.
Par sa lettre de tout elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis; sous son nom avec eux je m'embarque:
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces fainéans,
De ces marins oisifs que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.
La pitié se saisit de leurs affections;
Et par le merveilleux de mes narrations
Leur faisant admirer mes fausses aventures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin, et je sors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier
Pour conter au public mes fables sans pareilles :
Mon journal se grossit de cent et cent merveilles.
Ces zélés narrateurs ont déja tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,
Ils vont avoir aussi tous à la faire croire
Presque autant d'intérêt et de plaisir que moi.

VALERE.

J'écoute et j'admire.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est mon frere, ma foi!
Pour l'esprit.

DAMIS.

Ecoutez jusqu'au bout.

VALERE.

Par avance
Je te promets, mon cher, une ample récompense;
Agis toujours.

L'HÔTESSE.

Au port te voilà donc rendu?

DAMIS.

Oui; pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaisseau l'avoient bien préparée,
Je descends et je cours vers les plus empressés:
Car ordinairement ce sont les moins sensés.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois caressé je fais croire ma fable.
Certain cabaretier ne me reconnoît pas:
Ce n'est point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
Et chez moi le défunt très souvent venoit boire.
Je cours à lui, craignant l'effet de sa mémoire:
Ah! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bu!
Je crois t'en redevoir encore quelque écu.
L'espoir d'un peu d'argent joint à la ressemblance

S'est emparé d'abord de sa réminiscence.
Un autre devenu créancier à l'instant,
Me reconnoît aussi pour en avoir autant.
Certain Gascon m'observe et me tient en brassiere ;
Je le voyois tout prêt à me rompre en visiere :
Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquéz pas.
Oui, cousis, m'a-t-il dit, *j'accepte lé repas.*
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avois vu, morbleu ! plus craint que le tonnerre.
Ainsi, pour peu qu'on soit libéral et flatteur,
Du crédule public on sait gagner le cœur.

L'HÔTESSE.

Oui ; mais je vois qu'ici ce public entre en foule.
Ton apparition, sur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but ;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te soupçonnât, ceci pourroit changer de face :
Ne t'expose donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer ;
Allons adroitement les faire retirer.
(*à Valere.*) (*à Damis.*)
Venez. Toi, reste là, je reviendrai te joindre.

VALERE.

Nulle difficulté, n'est-ce pas ?

DAMIS.

Pas la moindre.

L'HÔTESSE.

Tu sais ton rôle ?

DAMIS.

Oui ; mais rejoins-moi promptement.

L'HÔTESSE, *à Valere.*

Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS.

Va par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE.

Eh ! ne crains rien.

DAMIS.

Va donc dissiper la cohorte.

VALERE.

Je n'en puis revenir ! un projet si hardi
Me fait trembler ; j'en suis encor tout étourdi :
Le moindre contre-tems perdroit tout.

DAMIS, *seul.*

Bon courage.
Valere est libéral ; couronnons notre ouvrage.

SCENE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC, *à part.*

Ce Damis est un fourbe à coup sûr.

DAMIS.

Qui vient là ?

GLACIGNAC, *à part.*

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué sur son visage.

DAMIS, *à part.*

Ah! ah! c'est ce Gascon qui crioit du rivage,
J'accepte le répas. Je tremble cependant,
Car on m'a dit qu'il est parent du Président.

GLACIGNAC, *à Damis.*

Un cousis qué j'avois, en trépassant, jé pense,
Vous a par testament légué sa ressemblance.

DAMIS.

Je croyois être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé dites-vous là?
Il est mort. Jé né sais si vous savez céla.

DAMIS.

Je devrois l'être au moins; les périlleux voyages,
Les corsaires, la mer, les écueils, les naufrages...
Mais je suis débarqué sain et sauf, c'est le bon.

GLACIGNAC.

Vous, débarqué! c'est donc de la barque à Caron?

DAMIS.

Oui, j'ai sur l'estomac encore une onde noire.
Pour la faire passer, cher cousin, allons boire:
Vous m'avez dit tantôt, J'accepte le répas.

GLACIGNAC.

Non, jé suis dé la noce, et jé n'accepte pas.
La veuvé de Damis ici sé rémarie.

DAMIS.

Oui, ma femme vouloit...

GLACIGNAC.

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très veuvé; car feu Damis...

DAMIS.

Point de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis...

DAMIS.

Oh! feu, feu... l'épithete m'offense.

GLACIGNAC.

Dé tout il mé faisoit exacté confidence.

DAMIS.

J'étois un jour...

GLACIGNAC.

Non pas.

DAMIS.

J'allai...

GLACIGNAC.

Non, non.

DAMIS.

Comment?

GLACIGNAC.

J'étois, j'allai, n'est pas s'exprimer congrument.
La façon dé parler mé semblé n'est pas bonne:
Damis, à votre égard, est la tiercé personne;

Vous dévez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas j'étois, j'allai ; c'est mal dit qué céla.
Jé né pardonne point les fautés de grammaire.

DAMIS.

Ce badinage enfin cessera, je l'espere.

GLACIGNAC.

Prouvez donc gravément qué vous êtés Damis.
Vous vous souvenez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent ; un jour, vous en souvient sans doute,
Il vint chez moi ; sa bourse étoit à vau-dé-route :
Or devinez combien je lui prêtai d'argent ?

DAMIS.

Combien ? je n'en ai pas le calcul bien présent ;
Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette,
Etourdiment j'oublie aussi ce qu'on me prête.
Mais je me souviens bien que quand je vous hantois,
Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je suis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant qué dé prêter il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité !
Ma bourse s'ouvre. Eh bien ! que m'avez-vous prêté ?

GLACIGNAC.

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS, *comptant.*

Justement, c'est la somme ;

Je m'en souviens fort bien ; et même en galant homme
(*à part.*)
Je vous rends sans quittance... On aura son secours
Pour de l'argent.

SCENE IV.

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS, VALERE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE, *courant.*
(*étourdiment à Damis.*)
Joignons-le. Ah ! mon frere ; j'accours...

GLACIGNAC.
Ton frere !

VALERE, *à part.*
Elle nous perd.

L'HÔTESSE.
Oui, monsieur est mon frere,
Frere de lait, s'entend ; tous deux la même mere,
Mere nourrice.

GLACIGNAC.
Eh donc ! la sœur d'un Damis faux !
Immobilés tous deux ! jé vous fixe ; en deux mots
Jé vous pétrifie.

DAMIS, *d'un air de confiance.*
Oui.

GLACIGNAC, *à Valere.*

Vous vif commé salpêtre,
Monsieur, vivacité dont on n'est pas lé maître;
Jé vous ai vu tantôt très-vif, vu dé mes yeux
Parler très vivément à la veuve; et tant mieux,
Tant mieux qué vous aimiez cetté veuvé charmante.
Jé vous protégerai contré la présidente.
Liguons-nous pour punir l'injusticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant; touchez-la.

VALERE.

Quel bonheur!

GLACIGNAC.

Commençons par vous rendré la somme
Qué j'ai prisé par jeu, pour révirer votre homme.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon;
Car, en ce cas, mon cher, jé né suis point gascon.

DAMIS.

L'honnête homme!

GLACIGNAC.

Soyons amis à touté épreuve.

VALERE.

De tout mon cœur.

GLACIGNAC.

Voici votre adorable veuve.
Jé vous laissé tous trois suivré votré projet:
Pour votré sûreté, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALERE.

Que ce projet sera difficile à conduire!

SCENE V.

LE FAUX DAMIS, VALERE, LA VEUVE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

De ce qu'on lui cachoit il est tems de l'instruire.

VALERE.

Elle ne sait donc pas que c'est un faux époux?

L'HÔTESSE.

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous,
Elle donne, je crois, de tout son cœur au diable.

VALERE.

Dissipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE, *demi-haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir? il le faut bien, allons.

L'HÔTESSE, *imitant la voix de la Veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre?

VALERE.

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE, *sans voir Damis.*

Valere, laissez-moi.

(*Elle apperçoit Damis.*)
Eh! ne voyez-vous pas mon mari?

L'HÔTESSE.

Non, ma foi.

VALERE.

Reprenez vos esprits, rassurez-vous, madame.

L'HÔTESSE, *à Valere.*

Laissez-la dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALERE.

Oui; mais
Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisir après.

VALERE.

Ce n'est point là Damis, madame.

LA VEUVE.

Quoi! qu'entends-je?

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le défunt; ne prenez plus le change.

LA VEUVE.

Ah! quelle ressemblance!

DAMIS.

En cette occasion
Je ne serai mari qu'avec discrétion.

LA VEUVE.

Le même son de voix!

L'HÔTESSE.

Quelque épouse rusée,

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU.



F Massard del. Gault de St Germain direx.

En cette occasion
Je ne ferai mari qu'avec discrétion.

Acte II. Sc. V.

Quelque femme de bien à conscience aisée,
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALERE.

Ne perdons point le tems.

LA VEUVE.

Faites-moi donc savoir
Votre dessein.

VALERE.

Il est très simple. On va se plaindre,
Blâmer le Président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat:
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE.

Quoi donc? il va le voir, lui parler! Ah! je tremble!

DAMIS.

Oubliez-vous déja qu'à Damis je ressemble?
Apprenez que d'ailleurs j'ai su tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même au tems qu'il fit naufrage,
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sottisiers,
Libelles médisans, sur-tout contre ses proches,
Contrat de mariage; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir au besoin
Servir à tout venant de preuve et de témoin.
Je ferois son histoire à sa famille en face;
Et l'histoire en défaut, le roman la remplace.

Si Damis en un mot revenoit aujourd'hui,
Je lui soutiendrois, moi, morbleu! que je suis lui.

VALERE.

Jouez bien votre jeu, le Président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCENE VI.

LE PRÉSIDENT, LE FAUX DAMIS, VALERE, LA VEUVE, L'HOTESSE.

LA VEUVE.

Ah! vous risquez trop, je pense.

L'HÔTESSE.

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS, *bas.*

Tenez bon.

(*il hausse la voix.*)

Eh! ne tient-il, morbleu! qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincue?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE.

Fureur mal entendue;
C'est sur le Président qui disposoit de moi,
Qu'elle doit retomber.

L'HÔTESSE, *bas, à la Veuve.*

Fort bien, fort bien, ma foi!
Riposter prestement c'est un talent femelle.

DAMIS.

Quoi ! c'est le Président qui vous rend infidelle?

VALERE, *au Président.*

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

DAMIS.

Ce Président rend donc public mon déshonneur ?
J'entends le vaudeville, et tout Marseille crie :
Tu sois le bien venu, ta femme se marie.
Ventrebleu!

L'HÔTESSE.

Mais, monsieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vu mort.

DAMIS.

Eh ! vous l'avois-je écrit?

LE PRÉSIDENT.

Toujours mauvais plaisant, voilà son caractere.

DAMIS.

Me faire un tel affront, et pardevant notaire !

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE.

Séparez-vous en paix
Du moins.

DAMIS.

Nous y vivrons ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr asyle.

DAMIS.

Me voilà demi veuf.

SCENE VII.

LE PRESIDENT, LE FAUX DAMIS, VALERE.

LE PRÉSIDENT.

Le voilà plus tranquille ;
Avançons.

VALERE.

Je vous laisse.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ne me quittez pas.

DAMIS, *se radoucissant et ôtant son chapeau.*

N'ayez pas peur, monsieur ; j'ai pour les magistrats
(*en colere.*)
Déférence, respect... Mais rancune tenante,
Car, ventrebleu !...

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, en affaire importante,
Quoique de conseils, moi, je n'aye pas besoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour juge même, soit ; j'aime un juge d'épée,
Il expédie en bref : au fait, dot usurpée...

(*il tire un contrat.*)

Contrat de mariage en main... mari très prompt...
Lisez... comptons... rendez... reste à venger l'affront.

VALERE.

Il n'est point question d'affront, ni de vengeance.
Monsieur le Président veut ici ma présence,
Pour n'avoir avec vous nulle discussion :
Un mot finira tout, sans bruit, sans passion.
Monsieur déja fâché qu'à tort chacun le blâme
De vouloir disposer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur : non qu'on ait peur de vous;
Mais je veux dissiper les faux bruits.

DAMIS, *d'un ton doux.*

Mon courroux
Sur ce premier article avec raison s'appaise;

(*en colere.*)

Passe pour revenir, et c'est par parenthese
Que j'accepte votre offre et que je suis content.
J'interromps mon courroux, monsieur le Président,
Par raison, par égards pour votre caractere.
Mais, morbleu ! je reprends le fil de ma colere
En pensant qu'il existe un diffamant contrat;
Chacun l'a vu signer, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offensé l'offense se répare ;
Chacun a là-dessus son foible ; moi, bizarre,

Délicat sur l'affront, pour le laver, je veux
Lacérer en public ce contrat scandaleux.

LE PRÉSIDENT.

Caprice en effet; car de lui-même il s'annulle,
Vous vivant.

VALERE.

Il est vrai, caprice ridicule.
(*au Président.*)
Vous lui devez pourtant ce bizarre plaisir;
Vous aviez un peu tort.

LE PRÉSIDENT.

Contentons son desir;
C'est minutie au fonds qui m'est indifférente.
A l'égard de la dot je la livre à la tante,
Et non pas à vous; car par mon autorité,
Pour mettre les débris des biens en sûreté,
Je vous fis séparer.

DAMIS.

Separer! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Est-ce que l'on sépare un mari par défaut?
A certains magistrats... oui, c'est là ce qu'il faut;
Ils savent, profitant de ce qui nous afflige,
Mettre, ainsi que nos biens, nos femmes en litige.

VALERE, *au Président.*

C'est un reste de fiel, excusez.

DAMIS.

Notre dot,

Du moins si je mourois, n'ira plus à ce sot;
Frere de votre femme, avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALERE.

Vous voilà donc d'accord?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre là-haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine:
Je vous joins à l'instant.

DAMIS.

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le desir de vengeance est un desir urgent:
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe:
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe.

SCENE VIII.

LE PRÉSIDENT.

J'ai bien mené ceci, prudence, fermeté,
Prévoyant tout; en tout de la formalité
Suivant exactement les lois les plus séveres:
J'admire mon talent pour les grandes affaires!
Prononçant, décidant; je suis content de moi!

SCENE IX.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, *à part*

Il faut approfondir un peu ce que je voi.
(*au Président.*)
Je vous cherche partout.

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême
Que m'a causé tantôt ce grand évènement;
Enfin j'ai réfléchi de sang-froid, mûrement.
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valere?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le décorum, et parlé hautement:
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Je crois avoir bien fait; parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRÉSIDENT.

D'accord; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlons, mais par obéissance:
Ne livrez rien encor.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que par prudence
J'avois déja tout seul d'abord imaginé.

LA PRÉSIDENTE.

Suspendez...

LE PRÉSIDENT.

Oui, j'étois déja déterminé
A suspendre pour...

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir un doute.

LE PRÉSIDENT.

Ce doute m'est venu; parlez, je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRÉSIDENT.

J'en ai quelque soupçon; il m'a dit certains mots...

LA PRÉSIDENTE.

Il faut dissimuler, l'affaire est délicate.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que je vous dis ; avant que l'on éclate
Je suis d'avis de... de...

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir mieux
Des faits qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux,
Laissez-moi seule agir sur ce que je soupçonne.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ma femme, agissez seule, je vous l'ordonne.
(*il sort.*)

SCENE X.

LA PRÉSIDENTE.

Je joue ici gros jeu ; car si c'est ce Damis
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis,
Après avoir été sa trop crédule amante ;
S'il savoit que c'est moi qui suis la Présidente,
Il me perdroit d'honneur pour se venger de moi...
Le parti que je prends est le plus sûr, je croi.
Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coëffe baissée ;
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer ;
Et si ce n'est pas lui, j'éclate sans danger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE FAUX DAMIS.

On ne vient point finir ; ce contre-tems m'étonne :
Me soupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me soupçonne,
Ma foi! pour esquiver, regagnons notre esquif.
Ravoir la dot pourtant c'est le point décisif.
S'ils me vont disputer mon nom, ferai-je face ?
Voyons ; car j'ai tantôt gagné la populace ;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire est un flux et reflux ;
Tantôt blâme excessif, tantôt louange outrée :
A Damis avec joie ils ont fait une entrée ;
Avec joie ils verroient leur Damis au carcan.

SCENE II.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il me paroît Damis, mais assurons-nous-en;
Pour l'observer de près, et n'être point connue,
Parlons lui coëffe basse.

DAMIS.

Oui, cette dot reçue,
(*appercevant la Présidente.*)
Je disparoîtrois... Mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme? évitons son abord;
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce n'est pas lui.

DAMIS, *à part.*

Morbleu! faisons du moins en sorte
D'éluder l'embarras du questionnement.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement;
Je voudrois bien savoir...

DAMIS.

Avant de vous entendre,
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre...

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi d'abord.

DAMIS.

Je vous réponds après.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi, monsieur, d'abord sur quelques faits.

DAMIS.

Dites-moi si...

LA PRÉSIDENTE.

Parler tous deux, c'est se confondre;
Tous deux questionner, au lieu de se répondre.
Je veux sur une affaire un éclaircissement:
Ecoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS.

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRÉSIDENTE.

Par politesse au moins d'abord une réponse.

DAMIS.

Sachons...

LA PRÉSIDENTE.

C'est éluder un peu grossièrement.

DAMIS.

Je n'élude point, c'est que naturellement
En conversation je prends mon avantage.
Chacun a pour briller ses talens en partage;
Tel en répondant juste à chaque question
Fait voir modestement son érudition:
A bien questionner, moi, je mets ma science.

LA PRÉSIDENTE.

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,

Ou c'est me mépriser ; car au premier venu
Vous contez, racontez ce que vous avez vu
En voyageant.

DAMIS.

D'accord ; mais las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie et mes voyages,
Qui se vendront chez Jean Gilles Josse à Lyon :
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRÉSIDENTE.

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduire ;
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez m'instrui
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.
Je suis femme obstinée, et je vous pousse à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête,
Et pour les dames j'ai toujours réponse prête.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez ; je réponds si je puis.

LA PRÉSIDENTE.

Je voudrois bien savoir de vous...

DAMIS.

Quoi ?

LA PRÉSIDENTE, *ôtant sa coëffe.*

Qui je suis.

DAMIS.

Qui vous êtes ? parbleu ! vous devez vous connoître.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question c'est de vous demander
Qui vous êtes.

DAMIS.

Fort bien. C'est fort bien préluder !
Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises sur-tout, ni moins embarrassées...

LA PRÉSIDENTE.

J'y pourrois mettre encor plus de précision:
Un seul mot des deux points fait la décision;
Dites-moi qui je suis, je saurai qui vous êtes.

DAMIS.

Toutes vos questions sont sentences completes:
Vous m'inspirez, madame, une estime pour vous,
Un desir de lier connoissance entre nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dire que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée.
Je vous remets pourtant, cette bouche, ces yeux...
Un certain assemblage et noble et gracieux...
Mais dans trois ou quatre ans j'ai vu dans mes voyages
En femmes seulement vingt milliers de visages;
Il sont tous gravés là. Mais quoi ! vous savez bien
Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand que rien;
Tous ces portraits y sont peints les uns sur les autres,
Tant de traits différens mêlés avec les vôtres,

Font un brouillamini que je débrouillerai ;
Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

N'éclatons pas d'abord ; mais en femme sensée,
En démasquant le fourbe assurons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre noce aujourd'hui.

SCENE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC, L'HOTESSE.

DAMIS.

La voilà partie. Ah ! ceci me déconcerte.
Monsieur de Glacignac, la trame est découverte.

L'HÔTESSE.

Je ne le sais que trop ; je suis au désespoir.
La prude soupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi ! c'est la Présidente ?

GLACIGNAC.

Ellé-même.

DAMIS.

Qu'entends-je ?

GLACIGNAC.

Paix, ne mé troublez pas ; là-dessus jé m'arrange.

DAMIS.

Sur quoi ?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers dé Damis,
Ces journaux, qu'en mourant lé défunt t'a rémis.

DAMIS.

Eh bien ?

L'HÔTESSE.

Sur ces papiers quelle est votre espérance ?

DAMIS.

Parlez-donc.

L'HÔTESSE.

Hâtons-nous.

GLACIGNAC.

Jé pense et jé répense...

DAMIS.

Mais je suis découvert; pensez donc promptement.

GLACIGNAC.

Les expédiens sûrs mé viennent lentément;
Mais nous aurons main forte, en tout cas.

DAMIS.

Ah! je tremble.

GLACIGNAC.

A mon égard je suis tranquille, cé mé semble;
Au sujet dé Damis si l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnément, j'ai cru qué cé l'étoit;
Vous né pourriez pas, vous, diré, jé croyois l'être

DAMIS.

Vraiment non. C'est pourquoi, moi, je veux disparoître.

GLACIGNAC.

Révoyons ces papiers, ces léttres du défunt.

DAMIS.

Tenez ; mais je n'ai vu parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux qu'a pris jadis la Présidente.

L'HÔTESSE.

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC.

Lisons tranquillément.

DAMIS.

Lisez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC.

Voici bien des billets, jé veux les liré tous
A mon aise.

DAMIS.

Morbleu ! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude.
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits;
En intrigue d'amour, ce fut un vrai Protée.

DAMIS.

Moi, j'ai vu du défunt chaque intrigue cotée
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE.

Moi, je sais quelques faits;
Voyons s'ils cadreroient au journal, aux billets:
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,

Qui gagnoit tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaisoient par la pudeur?

DAMIS.

Damis étoit du goût d'à présent, par malheur;
Sur son journal galant je n'ai point vu d'Hortense.

L'HÔTESSE.

De ce Protée en fille autre histoire: En Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,
Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau:
Elle y faisoit Thétis; il survint un orage,
Tout enfonce; un triton la prend sur son dos, nage,
Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser:
Elle étoit fiere; mais comment le refuser?
Il peut par désespoir se noyer avec elle:
J'épouse, sauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS.

Je rêve... Non, Damis ne fut point ce triton;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE.

Attendez, attendez. La prude eut la marotte
Jadis de ces romans dans le goût pastoral...

DAMIS.

Ah! sur ce ton, j'ai vu des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE.

En province autrefois, mascarades champêtres,
Nos amans en bergers chantoient au pied des hêtres
Et Tircis et Sylvie, et Damon et Philis...

GLACIGNAC.

Jé vois dans cé billet du Damon.

L'HÔTESSE.

Où?

GLACIGNAC.

Tiens, lis.

L'écrituré sans doute est dé la Présidente,
Jé la connois.

DAMIS.

Lisons; est-elle convaincante?

L'HÔTESSE.

Non, voyons l'autre: oui, c'est son écriture aussi;
Car elle a devant moi fait une liste ici
Des priés pour la noce.

DAMIS.

Ah! parbleu, je respire.

L'HÔTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Je n'aurois jamais pu deviner sans vous deux...

L'HÔTESSE.

Dans celle-ci Damon est encore amoureux;
Voyons l'autre. Ah! ma foi! Damon cesse de l'être,
Parcequ'on l'a rendu trop tôt heureux peut-être;
Justement! on s'en plaint en champêtre jargon.
(*elle lit.*)
«La fidele Sylvie au volage Damon».
Hon! hon!

« Traître, parjure, tu dis que les bergers déli-
« catement amoureux s'offensent du mot de con-
« trat; mais ce contrat, ne me le promis-tu pas
« lorsque ta délicatesse exigea de la mienne que
« le don libre de nos cœurs précédât la signature?
« Que la signature le suive donc, ingrat! que Da-
« mon et Sylvie, après avoir suivi la loi des ber-
« gers, subissent enfin la loi du contrat. »

DAMIS.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HÔTESSE.

Il faut voir en secret cette Sylvie antique:
Qui de nous la verra?

GLACIGNAC.

Ce ne peut être moi;
Elle croiroit...

L'HÔTESSE.

Voyez là-bas, je l'apperçoi.

DAMIS.

Est-elle seule?

L'HÔTESSE.

Oui.

DAMIS.

Bon. Je risque l'abordage.
Faites le guet pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE.

Oui, car en cas d'alarme on le feroit sauver.
Comptez sur nous.

SCENE IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, *ces deux derniers dans le fond du théâtre.*

DAMIS.

Allons; mais qui la vient trouver?
Ah! c'est le Président, morbleu! si je retarde,
Il ne sera plus tems peut-être... On me regarde...
On vient à moi... Risquons: oui, le mari présent
Rendra le coup plus vif, plus fort, et plus pressant.

LE PRÉSIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il se rétracte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourriez le punir: votre justice exacte
Cede à votre bonté pour éviter l'éclat;
Mais soyez sûr, monsieur, que c'est un scélérat:
Non, ce n'est point Damis, ce n'est qu'un fourbe insigne.

LE PRÉSIDENT.

Qu'apprends-je ici, monsieur? jouer un rôle indigne!

DAMIS.

Je respecte l'arrêt que madame a donné;
Je me tiens criminel si je suis condamné
Par la plus pénétrante et la plus équitable,
Par la plus vertueuse et la plus respectable...
En un mot je souscris à sa décision:

Mais la prenant pour juge avec soumission,
Je puis sans l'offenser récuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait, (il est à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous?

LA PRÉSIDENTE.

De moi, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Non, non; vous vous moquez de nous;
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS.

Celles que j'ai, monsieur, font honneur à madame.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez, dites-vous?...

DAMIS.

Belles moralités,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortez
A réformer mes mœurs sur quelque bon modele.

(*au Président.*)

Madame... à ses devoirs ne borne point son zele,
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur vous connoît bien; j'en conviens avec lui.

DAMIS, *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ouais! que voudroit-il dire?

DAMIS.

Je ris de souvenir; vous-même en allez rire,

Quand je vous aurai dit à quelle occasion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour j'étois vif, folâtre en mon jeune âge ;
Mais à présent... ma foi ! je ne suis pas plus sage.
J'étois donc scélérat assez passablement ;
Ah ! madame, j'étois un scélérat charmant.
(*vers elle.*)
Je devins le Damon... de certaine... Sylvie...
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie;
Rien que de pastoral dans notre passion,
Toujours traitant l'églogue en conversation;
C'étoient ardens soupirs dans un sombre bocage,
De gazouillans ruisseaux, rossignols, doux ramage,
Musettes, verds gazons, houlettes, chalumeaux,
Bergeres et bergers dormans sous les ormeaux,
Oubliant leurs moutons épars dans la prairie;
Tendres galimatias, jargon de bergerie,
Délicats sentimens tirant sur la fadeur :
En vrai Damon ainsi j'exprimois mon ardeur,
Lorsque sur cette intrigue innocente et rustique,
Une mere grossiere, injuste, et politique,
Ignorant des bergers la naturelle loi,
Voulut mettre un notaire entre Sylvie et moi.
Mais, comme un franc berger, moi, j'envoyai tout paître.

LE PRÉSIDENT, *à la Présidente.*

Ce récit paroît franc: nous nous trompons peut-être.

DAMIS.

De Sylvie en ce tems prenant les intérêts,

Madame m'exhorta par cinq ou six billets...
(*il donne une lettre à la Présidente.*)
Si malgré celui-ci votre oubli continue,
Par d'autres à l'instant vous serez convaincue;
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquens,
Bien plus forts en morale, en un mot convaincans.

LE PRÉSIDENT.

En morale toujours ma femme sut écrire:
Elle a fait des recueils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien.
Cette jeune Sylvie est ici dévoilée.

LE PRÉSIDENT.

Voilà toujours ma femme avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Le voilà déchiré!

DAMIS.

Quel dommage, monsieur, vous l'auriez admiré!

LE PRÉSIDENT.

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres,

Madame, et j'ai gardé les miens avec les vôtres:
J'ai les brouillons de ceux que je vous écrivois.
Tâchant de mériter ceux que je recevois,
Je relimois les miens, j'y faisois cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRÉSIDENTE, *au Président.*

Oui, plus je l'examine avec attention,
Plus je vois mon erreur, mon indiscrétion.
(*à Damis.*)
Que vos traits sont changés! c'est une chose étrange
Qu'un petit nombre d'ans, hélas! si fort nous change!

DAMIS.

Mon aimable Sylvie est bien changée aussi.

LA PRÉSIDENTE.

Par sagesse monsieur conduisoit tout ceci
Sans éclat, mieux que moi. J'avois été trop prompte:
Pardon; vous méconnoître! ah! que j'en ai de honte!

DAMIS.

C'est moi qui suis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRÉSIDENT.

C'est la premiere fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRÉSIDENTE, *au Président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS.

Oh! suffit que madame ait la mémoire bonne.

LA PRÉSIDENTE.

Je remets à présent tous ses traits, je dis tous.

LE PRÉSIDENT.

Moi qui ne l'avois vu que très peu, croiriez-vous
Que je retrouve aussi toute sa ressemblance?

LA PRÉSIDENTE.

Çà, monsieur, il faut donc, pour réparer l'offense
Qu'a pu faire à Damis mon injuste soupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, et lui faire raison.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée.
J'admire que toujours votre premiere idée
Est la meilleure; car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la Tante.

LE PRÉSIDENT.

Il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Allez prendre là-haut ce contrat qui le blesse.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Les lettres de change.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Mais pour votre niece
Il faut qu'il ait aussi des égards, et je vais
L'exhorter...

LE PRÉSIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais;
C'est ce qu'il peut de mieux.

SCENE V.

LE FAUX DAMIS, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce fourbe m'embarrasse.

DAMIS, *à part.*

Elle craint à présent de me revoir en face.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres? il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS, *à part.*

Je ne risque plus rien.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ménageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frere.

(*ici une scene muette entre eux.*)

DAMIS, *à la Présidente.*

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRÉSIDENTE, *à Damis.*

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde; il est si médisant.

LA PRÉSIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe;
Mais vous m'accorderez une petite grace:
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé;
Mais vous m'accorderez une grace assez grande.

LA PRÉSIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je le voi;
Sans vous faire prier vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oui, mais grace pour grace, et vous devez m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mystere...

LA PRÉSIDENTE.

Et moi j'ai découvert que vous servez Valere.
J'entrevois vos projets, mais à force d'argent
Puis-je les changer?

DAMIS.

Non, je ne suis plus changeant.
Parlons net: il me faut la veuve pour Valére;
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frere;
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon Président;

Conservez-le.

LA PRÉSIDENTE.

Il revient.

DAMIS.

Soyez très complaisante:
Je vous rends vos billets, pourvu qu'on me contente.

SCENE VI.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS.

LE PRÉSIDENT, *à la Tante.*

Je ne me mêle plus de rien; c'est son époux
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous.

DAMIS.

Oh! moi, j'en suis d'accord; j'ai promis à madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRÉSIDENT.

Finissons. De nos faits nous sommes convenus,
Monsieur; en bons billets voici cent mille écus:
Je les livre à ma sœur.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS, *bas.*

Patience.

(*haut.*)

Le contrat?

LE PRÉSIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance
Va donc se contenter : déchirons.

LA PRÉSIDENTE, *arrachant le contrat des mains de Damis.*

Doucement :
Il alloit déchirer ce contrat brusquement
Sans le voir ; il faut voir au moins ce qu'on déchire ;
La confiance aveugle est blâmable.

LE PRÉSIDENT.

J'admire
Que vous voulez qu'en tout on voye clair.

DAMIS.

Voyons.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS, *bas.*

Tout-à-l'heure.

LE PRÉSIDENT.

Afin que nous partions,
Voyez vîte.

LA PRÉSIDENTE.

Attendez.

LE PRÉSIDENT.

Excès d'exactitude,
D'ordre !

DAMIS, *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE, *à part.*

Que j'aime à voir la prude
Au supplice!

LE PRÉSIDENT.

Est-ce fait?

DAMIS.

Oui; quand on a bien vu
On est beaucoup plus sûr.

SCENE VII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS, GLACIGNAC, L'HOTESSE.

GLACIGNAC.

Il est bien réconnu
Pour êtré vrai Damis, mon parent et lé vôtre:
Lé nouvel époux fuit, un mari chassé l'autre.

LA PRÉSIDENTE.

Partons.

(*à la Veuve.*)

Puisse Damis faire votre bonheur.

SCENE VIII.

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE, VALERE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Bon ! les voilà partis.

VALERE.

Ah ! je n'ai plus de peur.

LA TANTE.

Je puis donc à présent, comme tante et maîtresse,
Par un nouveau contrat disposer de ma niece.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous ?

VALERE.

Quel comble de bonheur !

DAMIS.

Oui, vous êtes heureux qu'une prude ait eu peur ;
Contre ses intérêts qu'une prude réduite
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite ;
Chose rare à présent ! L'on en trouve si peu
Qui prennent encor soin de bien cacher leur jeu.
Tout bien considéré, franche coquetterie
Est un vice moins grand que fausse pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrites soins ;
Le siecle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

FIN DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.

EXAMEN

DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.

Le Mariage fait et rompu est de toutes les pieces de Dufresny celle dont le dénouement est le mieux amené et le plus dramatique. Le faux Damis est un moment déconcerté lorsqu'il ne reconnoît pas la Présidente; le spectateur n'imagine aucun moyen qui puisse le tirer d'embarras; mais heureusement ce personnage a entre les mains les papiers de celui qu'il représente : il y découvre que la prude a eu plus d'une relation avec lui, et profite adroitement de cette circonstance pour la forcer à se taire. Ce ressort est naturel et piquant; quoiqu'imprévu, il est dans les vraisemblances dramatiques : le spectateur jouit doublement et de voir la prude si embarrassée et du bonheur de Valere et de la Veuve.

Dufresny n'a point mis de valets dans cette piece. On doit lui savoir gré d'une espece d'innovation qui ouvre pour ainsi dire à la comédie une nouvelle carriere. Regnard et Destouches prodiguoient trop les rôles de ce genre : dans leurs pieces ce sont les valets seuls qui sont chargés de l'intrigue, et auxquels est réservé presque exclusivement le droit de faire rire.

Cela donne à leurs ouvrages une sorte d'uniformité qui en diminue nécessairement le charme. Moliere, qui est un modele dans toutes les parties de l'art de la comédie, n'a point négligé le comique que l'on peut tirer des valets; mais loin de leur donner, comme ont fait ses successeurs, une physionomie toujours pareille, il nuance leurs caracteres suivant les sujets qu'il traite. Nicole du Bourgeois Gentilhomme n'a aucun rapport avec Dorine du Tartuffe; Scapin ne ressemble pas à maître Jacques. Il n'en est pas ainsi des soubrettes et des valets si souvent employés par Destouches et Regnard. Dufresny a donc rendu un service à l'art en montrant que dans une piece très comique on pouvoit se passer de valets. L'Hôtesse et le faux Damis, chargés de l'intrigue, répandent beaucoup de gaieté sur son ouvrage.

La conception des rôles du Président et de la Présidente est très heureuse. Une femme qui a l'adresse de gouverner son mari en lui laissant toutes les apparences du commandement, offre une multitude de traits comiques. Malheureusement l'exécution ne présente pas tout ce que promettoit cette pensée aussi vraie qu'ingénieuse : les scenes entre les deux époux sont en général trop compassées; l'auteur, à force de chercher le trait, manque souvent de naturel dans le dialogue; et ces rôles si bien conçus font plutôt sourire qu'ils n'inspirent cette franche gaieté que la comédie doit se proposer pour but. Ligournois et Glacignac ont les mêmes défauts.

On voit que le ton général de cette piece doit donner lieu à des observations semblables à celles que nous avons faites dans les Examens précédens. Il faut cependant remarquer, à l'avantage du Mariage fait et rompu, que la versification est plus élégante et plus correcte que dans les autres comédies de l'auteur.

FIN DE L'EXAMEN DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE LE GRAND,

Représentée pour la premiere fois
le 18 septembre 1716.

NOTICE
SUR LE GRAND.

Marc-Antoine Le Grand naquit à Paris en 1673. Fils unique du chirurgien-major des Invalides, il reçut une éducation soignée : on vouloit faire de lui un médecin ; mais les goûts qu'il manifesta dans sa premiere jeunesse montrerent qu'il n'étoit pas appelé à un état aussi grave. Il fréquentoit assiduement le théâtre, recherchoit les comédiens, et ne négligeoit rien pour être admis à leur société et à leurs plaisirs. Des dispositions si décisives ne purent être combattues avec succès par les parens du jeune homme ; les attraits d'une vie licencieuse lui cachoient les désagrémens de l'état qu'il vouloit embrasser, et le rendoient sourd aux sages remontrances qu'on lui faisoit. Il paroît que le pere de Le Grand irrité de n'avoir pu réussir avec des moyens doux en voulut employer de plus séveres ; il fut question de faire enfermer le jeune étourdi : averti à tems,

il prit la fuite; et n'ayant d'autres ressources pour vivre que ses talens pour le théâtre, il se fit comédien ambulant. Après avoir erré long-tems dans les pays étrangers, il s'arrêta à Varsovie, où l'ambassadeur de France remarqua en lui des dispositions à devenir un bon comédien.

Le théâtre françois manquoit alors de sujets dans l'emploi des rois; l'ambassadeur indiqua Le Grand: on le fit venir de Pologne; mais il fut sur le point de n'être pas reçu, parcequ'il étoit laid et mal fait. M. le dauphin, qui eut pitié de Le Grand, fit lever les obstacles que l'on vouloit mettre à son admission. Il ne paroît pas que ses débuts aient été très brillans; le public s'accoutuma difficilement à sa figure; et même lorsqu'il fut reconnu assez généralement pour un acteur consommé, il essuya quelquefois des désagrémens. Dans une des harangues de clôture, qu'il étoit souvent chargé de faire, des murmures s'éleverent contre lui: « Messieurs, dit-il au « parterre, il vous est plus aisé de vous accou- « tumer à ma figure qu'à moi d'en changer. »

Si Le Grand n'eut pas, comme acteur, tout le

succès qu'il pouvoit desirer, il fut du moins très utile à ses camarades par le grand nombre de petites pieces qu'il leur donna, et qui eurent presque toutes du succès dans leur nouveauté. La rapidité avec laquelle il composoit, le peu d'aptitude qu'il avoit au travail, l'empêcherent d'approfondir aucun sujet. Ses pieces sont des bluettes légeres qui réussissoient à la faveur de quelque circonstance du moment: elles ne méritent donc, sous le rapport littéraire, aucun examen sérieux. Bien inférieur à Dancourt pour la vivacité du dialogue, mais supérieur à Hauteroche pour la finesse de l'expression et l'invention des moyens, Le Grand doit occuper une petite place dans la galerie des auteurs dramatiques. On peut le comparer à ces gens qui plaisent dans la conversation, sans cependant inspirer beaucoup d'estime.

Nous ne parlerons ni des Maris dupés, ni de l'Amour diable, ni de la Métamorphose amoureuse, ni d'une multitude de comédies qui n'ont laissé aucune trace dans la mémoire des amateurs. Ces pieces sont d'agréables parades qui

n'ont pu plaire que dans le moment où elles ont été composées. Nous n'avons pas admis le Roi de Cocagne dans notre recueil, quoique cette piece soit quelquefois reprise au carnaval ; il nous a paru que cette farce ne pouvoit procurer aucun plaisir à la lecture : tout y dépend des décorations, des ballets, des costumes, et du jeu des acteurs. Un motif à-peu-près pareil nous a décidés à l'égard de la Nouveauté: c'est une piece à tiroir qui n'est ordinairement reprise que pour faire briller une actrice: quelques scenes sont plaisantes; mais elles ont des allusions trop éloignées, et perdent aujourd'hui presque tout leur effet. Le Grand a donné le premier l'exemple de mettre des voleurs sur la scene ; le jour même de l'exécution de Cartouche il fit représenter une comédie qui porte le nom de ce brigand. Dans cette piece du moins les voleurs sont peints tels qu'ils sont, et la gaieté qu'ils inspirent est mêlée de mépris et d'horreur. De nos jours on a vu au théâtre des brigands sensibles et intéressans : ce changement, selon le systême de quelques philosophes, ne pourroit-il pas fournir un nouvel argument en faveur de la *perfectibilité ?*

Les deux pieces de Le Grand que nous insérons dans ce recueil ont le mérite d'être conduites avec art, et petillent de gaieté: l'Aveugle clairvoyant sur-tout est une des plus jolies comédies en un acte qui existent au théâtre. Le Grand, dont la santé étoit affoiblie par les excès et les voyages, mourut à cinquante-six ans, le 7 janvier 1728.

ACTEURS.

DAMON, officier de marine, aveugle clairvoyant.

LÉONOR, jeune veuve promise à Damon.

LA VIEILLE LÉONOR, tante de Léonor, amoureuse de Damon.

LÉANDRE, neveu de Damon, amant de Léonor.

LEMPESÉ, médecin, amoureux de Léonor.

LISETTE, suivante de Léonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

La scene est à Paris, dans la maison de Damon.

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien ! madame, à quoi vous déterminez-vous ?
On va voir arriver votre futur époux:
Damon revient enfin après deux ans d'absence.

LÉONOR.

Fatal retour ! O ciel ! je frémis quand j'y pense.
Lisette, dans l'état où l'a mis son destin,
Pourrois-je me résoudre à lui donner la main ?

LISETTE.

Comment vous en défendre ? un dédit vous engage.
Il l'exigea de vous avant ce long voyage,
Et que vous logeriez ici dans sa maison :
Nous y vînmes alors toutes deux sans façon,

Comptant ce mariage une chose certaine;
A présent son retour vous alarme et vous gêne.

LÉONOR.

Hélas! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vu Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien! Voilà donc l'enclouure?
Léandre, je l'avoue, est d'aimable figure;
Mais il n'a pas le double; et sans l'oncle, ma foi,
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi:
Damon a fait sur mer une fortune immense;
Avec lui vous seriez toujours dans l'opulence,
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijoux.

LÉONOR.

Mais avec tous ces biens un très fâcheux époux;
Car enfin l'accident dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE.

C'est une bagatelle.
Quoi! parceque le vent d'un boulet de canon
Nous le renvoie aveugle? Eh quoi! cette raison
Vous doit-elle empêcher de conclure?

LÉONOR.

Sans doute.

LISETTE.

Refuser un mari parcequ'il ne voit goutte!
Hélas! votre défunt ne voyoit que trop clair,
Sur les moindres soupçons toujours l'esprit en l'air.

LÉONOR.

Ah ! ne m'en parle pas ; cinq mois de mariage
M'ont avec lui paru cinquante ans d'esclavage :
Ce souvenir suffit pour me faire trembler ;
Et Damon a le don de lui trop ressembler.
Quand j'aurois été sourde à de nouvelles flammes,
Damon parle si mal, pense si mal des femmes.

LISETTE.

Ah ! qu'il en pense mal, ou qu'il en pense bien,
De ce que nous ferons il ne verra plus rien.

LÉONOR.

Qu'il ignore sur-tout que son neveu Léandre
Est encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

Oui ; mais que ferons-nous de monsieur Lempesé ?
De le congédier il n'est pas fort aisé ;
Ce fade médecin est un amant tenace,
Et qui ne s'apperçoit jamais qu'il embarrasse.
Mais pourquoi, diantre, aussi lui donner de l'espoir ?

LÉONOR.

Pour m'amuser, n'ayant personne à recevoir,
Dans les commencemens je le trouvois passable ;
Mais depuis certain tems il m'est insupportable.

LISETTE.

Depuis que le neveu s'est offert à vos yeux.
Quoi qu'il en soit, je veux vous servir de mon mieux ;
Cependant je devrois être bien en colere,
Puisque jusques ici vous m'avez fait mystere....

MARIN, *derriere le théâtre.*

Hoé, hoé, hoé!

LISETTE.

J'entends Marin, je crois.

LÉONOR.

Le valet de Damon?

LISETTE.

Oui vraiment, c'est sa voix;
Je la reconnois bien: il faut sans plus attendre
Prendre votre parti.

LÉONOR.

Quel parti puis-je prendre?

SCENE II.

LEONOR, LISETTE, MARIN, *en courier.*

MARIN.

Hoé, hoé, hoé! Parbleu, j'ai beau crier:
Comment donc, est ce ainsi qu'on reçoit un courier?
Personne ne descend.

LÉONOR.

Qu'as-tu fait de ton maître?

MARIN.

Ne vous alarmez point, vous l'allez voir paroître;
Et je l'ai devancé de cent pas seulement,
Pour voir si tout est prêt dans son appartement.

LISETTE, *à Léonor.*

Cela va bien pour nous : commençons par avance
A faire entrer Marin dans notre confidence.

LÉONOR, *bas, à Lisette.*

Que vas-tu faire ?

LISETTE.

Il m'aime, et fera tout pour moi,
J'en suis sûre... Marin, puis-je compter sur toi ?

MARIN.

Tu n'en saurois douter sans me faire injustice.

LISETTE.

Il s'agit, en payant, de nous rendre un service.

MARIN.

En payant ? c'est beaucoup me dire en peu de mots.
A cent coups de bâton dût s'exposer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton maître,
Et sur les gens qu'ici tu pourras voir paroître
Ne lui rien témoigner.

MARIN.

Il suffit, je t'entends.
Madame en notre absence a fait quelques amans,
Et Damon l'inquiete un peu par sa venue.
Ne craignez rien ; depuis qu'il a perdu la vue
Je lui fais aisément croire ce qu'il me plaît ;
Et je vous servirai, non pas par intérêt,
Mais parceque je sens pour vous un certain zele

(*à Lisette.*)

Qui brûle d'éclater... Que me donnera-t-elle?

LÉONOR.

J'ai vingt louis tout prêts, je vais te les chercher.

MARIN.

Madame... en verité... c'est de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême,
Et songez que mon maître arrive à l'heure même.

SCENE III.

MARIN.

Vingt louis! malepeste! Allons, mon cher Marin,
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin.
Mais quoi! trahir Damon! non, cela ne peut être;
Il ne faut pas, ma foi, trahir un si bon maître:
Il vient de m'assurer certaine pension
Qui dans la suite aura quelque augmentation,
Et le tout pour venir ici leur faire accroire
Qu'il est aveugle. Allons, il y va de ma gloire
De soutenir toujours ce que j'ai commencé.
Des gens nous ont mandé que monsieur Lempesé,
Ce médecin pimpant, ce marchand de denrées
Pour rétablir le teint des beautés délabrées,
Etoit dans ce logis du matin jusqu'au soir,
Que même Léonor lui donnoit quelque espoir.
On nous mande de plus qu'elle adore Léandre,

Et qu'il est à Paris quand on le croit en Flandre;
C'est ce que dans ce jour mon maître veut savoir,
Et qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir.
Ce qu'il en fait pourtant n'est pas par jalousie;
Il doit être guéri de cette frénésie:
Il veut se réjouir; c'est là, je crois, son but,
Mettre à bout Léonor et ses amans... Mais chut.
La voici de retour aussi bien que Lisette.
Prenons de toutes mains, et dupons la coquette.

SCENE IV.

LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Eh bien! ces vingt louis sont-ils prêts?

LÉONOR, *lui donnant une bourse.*

Les voici.

MARIN.

Je les prends sans compter, et vous dis grand merci.

LISETTE.

Pour que tu sois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, et qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il est donc à Paris? Ma foi! c'est fort bien fait;
J'approuve votre goût, et j'en suis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfere
Et la niece à la tante, et la fille à la mere.

LÉONOR.

Finis, Marin, et sois seulement diligent...

MARIN.

Comptez sur mon esprit, mon zele, et votre argent

LÉONOR.

Préviens d'abord Damon, dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oui, je saurai vous peindre en remede d'amour.
Mais voici votre tante.

SCENE V.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Eh ! madame, bon jour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin? quel accident terrible!
Damon revient aveugle? O ciel ! est-il possible?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains ! hélas!
Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas,
Et qu'il ait négligé la tante pour la niece,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intéresse.

LÉONOR.

Vous le plaignez, ma tante? Ah! ne plaignez que moi:
Je me vois dans l'état le plus cruel...

LA TANTE.

Pourquoi?

LÉONOR.

Epouser un aveugle ! Ah ! cette seule idée
Me fait frémir d'horreur.

LA TANTE.

J'en suis persuadée:
Cependant aujourd'hui la disette d'amans
Est si grande, si grande... il faut suivre le tems.

MARIN.

Oui, l'espece est si rare.

LA TANTE.

On est belles, bien faites,
Et l'on passe ses jours sans ouïr de fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous sentons point de la disette ici,
Et nous ne manquons point d'épouseurs, dieu merci;
Car, de quelque façon que l'on puisse le prendre,
Il nous en restera toujours deux à revendre.
Fournissez-vous chez nous.

LÉONOR.

Mon dieu, ne raillons pas,
Et songeons bien plutôt à sortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable:

Si nous pouvions trouver quelque personne aimable
Qui près de notre aveugle osât passer pour vous.

LÉONOR.

Plaisante invention !

LISETTE.

Pourquoi ? que savez-vous?
Un aveugle à tromper n'est pas si difficile ;
Et s'il se rencontroit une personne habile
Qui pût bien imiter le son de votre voix.

LÉONOR.

Où la trouver ? dis-nous ; et de qui faire choix ?

MARIN.

Cela se trouvera ; quelque mince grisette
Qui pour se marier... Par exemple, Lisette.

LISETTE.

Qui? moi? je ne veux point d'un aveugle.

MARIN.

Comment !
Pourrois-tu là-dessus balancer un moment?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin ; j'ai trouvé votre affaire,
Une belle personne, et qui saura lui plaire,
D'agrément et d'esprit en tout semblable à toi,
Qui déguise sa voix à merveille ; et c'est moi.

LISETTE.

Fi donc, madame, fi !

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie?

Qui vous fait récrier de la sorte, ma mie ?

LISETTE.

Par ma foi, c'est votre âge.

LA TANTE.

Eh! n'ayez point de peur:
De ma niece toujours j'ai passé pour la sœur;
Et de mon âge au sien le peu de différence
Ne vaut pas après tout...

MARIN.

Bon ! belle conséquence !
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin, quoi qu'il en soit,
Je jouerai bien mon rôle, et mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi d'ailleurs je peindrai Léonor si changée,
Et de telle façon sa beauté dérangée,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir sur ce point,
Ce qu'on pourroit lui dire il ne le croiroit point.

LÉONOR.

Ma tante, je crains bien...

LA TANTE.

Ne te mets point en peine:
Je suis ta belle-mere et même ta marraine,
Nous portons même nom de fille et de maris,
Je suis veuve du pere, et toi veuve du fils;
Pour ton air enfantin je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez bien qu'un aveugle a souvent bonne oreille,
Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pourroit dans la suite...

LA TANTE.

Et c'est où je l'attends:
Quand il reconnoîtra cette aimable imposture,
Il sera trop content de m'avoir, j'en suis sûre.

MARIN.

Le moyen d'en douter!

LÉONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprît notre dessein:
Il loge chez Damis.

MARIN.

J'y vais, c'est ici proche.

(*à part.*)

Bon! autre argent qui va pleuvoir dans notre poche.

LÉONOR.

De son oncle d'abord apprends-lui le retour;
Qu'il ne paroisse point ici de tout le jour,
Ou du moins, s'il y vient, qu'il songe à se contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre;

(*à part.*)

Reposez-vous sur moi. La fourbe a réussi:
Allons vîte avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

LÉONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! j'entends Lempesé.

LA TANTE.

L'incommode visite!
Je ne le puis souffrir, défais-t'en au plus vîte:
Je passe cependant dans ton appartement
Où je veux réfléchir sur mon rôle un moment.

SCENE VII.

LÉONOR, LEMPESÉ, LISETTE.

LÉONOR, *à Lisette.*

Qu'il vient mal à propos!

LEMPESÉ.

Bon jour, beauté brillante,
Toujours plus gracieuse, et toujours plus charmante
Que tout ce que mes yeux ont vu de plus charmant.

LISETTE.

Ah! pour une autre fois gardez ce compliment;
Nous avons du chagrin.

LEMPESÉ.

Pardon, ma belle reine,
Si mon retardement a causé votre peine.
Mes gens m'ont désolé ; j'ai cru n'être jamais
En état de venir adorer vos attraits ;
J'ai si fort querellé que j'en serai malade :
Ils m'avoient égaré mes eaux et ma pommade.
Mais quoi! vous soupirez; parlez, expliquez-vous;
Sont-ce soupirs d'amour, de crainte, ou de courroux.

LÉONOR.

Ils sont de désespoir, désespoir qui me tue;
Enfin c'est de Damon l'arrivée imprévue.

LEMPESÉ.

Damon ! quoi, ce rival que mon amour vainqueur
A depuis son départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même; à l'épouser il voudra la contraindre;
Ils ont un bon dédit.

LEMPESÉ.

Elle n'a rien à craindre;
Je le paierai, Lisette, et dussé-je...

LISETTE.

Non pas,
Nous voulons sans payer la tirer d'embarras ;
Et si par un détour de chicane subtile...

LEMPESÉ.

Eh bien ! cela n'est pas, je crois, si difficile.

LISETTE.

Pas trop, puisque Damon est aveugle.

LEMPESÉ.

Comment?

LISETTE.

Un boulet de canon, fort impertinemment
Passant près de ses yeux, a frolé la prunelle,
Et le vent... détruisant... la force visuelle...
Il est aveugle enfin, voilà quel est son sort.

LEMPESÉ.

Oh! coup de vent heureux, qui me conduit au port!

LÉONOR.

Comment! vous vous flattez de ce malheur?...

LEMPESÉ.

Sans doute:
Je lui fais un procès sur ce qu'il ne voit goutte.
J'ai, comme vous savez, mon frere l'avocat
Qui brille au parlement avec assez d'éclat.
Sans perdre plus de tems, dès demain il le somme
A nous représenter dans la huitaine un homme
Muni de ses cinq sens, qui de corps et d'esprit
Soit tel qu'il s'est fait voir en signant le dédit.

LISETTE.

C'est là le prendre bien. Mais je l'entends lui-même.

LÉONOR.

Ah! Lisette, je suis dans un désordre extrême,
Je n'ose soutenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
Rentrez ; et vous, monsieur, adieu, jusqu'au revoir.

LEMPESÉ.

Ne pouvant être vu, je puis rester, Lisette.

LISETTE, *le repoussant.*

Vous vous moquez de moi.

LEMPESÉ.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous sortirez.

LEMPESÉ.

Non, je suis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage!

SCENE VIII.

DAMON, LEMPESÉ, LISETTE.

DAMON, *contrefaisant l'aveugle.*

Holà! quelqu'un, Marin... tout m'abandonne,
Et dans cette maison je ne trouve personne.

LISETTE.

Monsieur, on vient à vous.

DAMON.

C'est Léonor, je crois?

LISETTE.

Non, monsieur, c'est Lisette.

DAMON.

Eh bien! tu me revois;
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux sont toujours beaux, hélas! c'est grand dommag

DAMON.

Où Léonor est-elle?

LISETTE.

En son appartement.
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

DAMON, *allant embrasser Lempesé.*

Du moins auparavant il faut que je t'embrasse...
Qu'est-ce ci? c'est un homme. Eh quoi! dans ma disgrace
Léonor pourroit-elle, en bravant mon courroux,
Introduire céans...

LISETTE.

Eh! là, monsieur, tout doux,
Ce n'est qu'un domestique.

DAMON.

Ah! c'est une autre affaire.

LISETTE.

Madame du premier a voulu se défaire;
C'étoit un paresseux qui n'avoit aucun soin.
Passez dans l'antichambre.

DAMON.

Eh! non, j'en ai besoin.

Un fauteuil. Je me sens les jambes si serrées...
Hé! l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

LEMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Qui? moi, le débotter?
Non, parbleu! je m'en vais.

LISETTE, *bas, à Lempesé, le retenant.*

Ce seroit tout gâter.
Que pourroit-il penser?

LEMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Oui, mais par où m'y prendre?

LISETTE, *bas, à Lempesé.*

Vous méritez cela; pourquoi vouloir attendre...

DAMON.

Eh bien! faquin, à quoi peux-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il est novice encore, il le faut excuser.

DAMON.

Ah! je vous ferai bien remuer cette idole.
Se dépêchera-t-on, à la fin...

LISETTE.

Carmagnole,
Débottez donc monsieur.

LEMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE, *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.

DAMON, *pendant que Lempesé le débotte.*

Ah ! le maudit laquais.
On voit bien que jamais il ne fut à la guerre.
Tire à toi, fort ! plus fort ! Il est, je crois, par terre.

LEMPESÉ, *se relevant.*

Je n'y puis résister, Lisette, absolument.

DAMON, *présentant son autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPESÉ, *bas, à Lisette.*

Encore une autre?

LISETTE, *bas, à Lempesé.*

Apparemment.
Il faut bien achever. Mais son valet s'avance ;
Ne craignez rien, il est de notre intelligence.

LEMPESÉ, *à part.*

Je respire.

SCENE IX.

DAMON, LEMPESÉ, LISETTE, MARIN, *chargé d'une grosse malle.*

MARIN.

Ah ! ah ! ah !

DAMON.

Qui te fait rire ainsi ?

MARIN.

(*à Lisette.*)
C'est, monsieur... Apprends-moi ce qui se passe ici ?

LISETTE, *bas, à Marin.*

Ne fais semblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître?
Dans l'état où je suis peut-on laisser un maître?
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaud?

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici-haut.

DAMON.

Il falloit se hâter.

MARIN.

La charge est trop pesante.
Votre malle, monsieur, pese deux cent cinquante:
Par ma foi, quand j'aurois la force d'un mulet...

DAMON.

Chargez-la sur le dos de ce maudit valet.

LEMPESÉ, *à part.*

Encore!

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît?

DAMON.

Carmagnole,
Un benêt qui depuis une heure me désole;
Dans mon appartement qu'il aille la porter:
Acheve cependant, toi, de me débotter.

MARIN, *mettant rudement la malle sur le dos de Lempesé.*

Tenez donc, Carmagnole.

LEMPESÉ, *la laissant cheoir.*

Oh! le diable t'emporte!
Je ne saurois porter un fardeau de la sorte;
Je crois que tu me prends pour un cheval de bâts.
Adieu, je reviendrai quand il n'y sera pas.

(*il sort.*)

DAMON.

Lisette, fais venir Léonor, je te prie;
De son retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

J'y vais, monsieur.

SCENE X.

DAMON, MARIN.

DAMON.

Eh bien! que t'en semble, Marin?
J'ai bien turlupiné monsieur le médecin.
Léonor après tout doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monsieur, il ne faut pas disputer sur les goûts;
Ne vous y trompez pas: tel passe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche,
Que des femmes souvent il est la coqueluche.

DAMON.

Passe encor pour Léandre, il a quelque agrément.

Il est donc à Paris malgré tout?

MARIN.

Oui, vraiment.

Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même.

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime?

MARIN.

Le moyen d'en douter!

DAMON.

Il est instruit du tour

Que la Tante prétend jouer à mon amour?

MARIN.

Il en est informé par moi-même.

DAMON.

Le traître!

Avant la fin du jour je lui ferai connoître...

MARIN.

Je vous croyois guéri, monsieur, absolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement;
Et j'ai besoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment Léonor me croit-elle si bête,
Et peut-elle me tendre un si grossier appât?

MARIN.

Elle vous croit aveugle, et vous ne l'êtes pas;
Peut-être que l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fusse en un état étrange,

Et que j'eusse perdu tous les sens à-la-fois.
Mais quelqu'un vient ici, c'est la Tante, je crois;
C'est elle-même, songe à seconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je suis au fait, n'ayez aucune crainte.

SCENE XI.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

Léonor ne vient point?

MARIN.

Eh! monsieur, la voici.

DAMON, *allant vers la porte.*

Ah! madame.

MARIN, *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'est pas par ici.
Où diable allez-vous donc parler à cette porte?

LA TANTE, *contrefaisant la voix de Léonor.*

Ah! Damon, quel chagrin de vous voir de la sorte.

DAMON.

Que sa voix est changée!

MARIN.

On vous le disoit bien;
Mais auprès de ses traits, monsieur, cela n'est rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel! que votre accident m'a fait verser de larmes !
Si vous saviez, mon cher.

DAMON.

Ah ! je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne saurois parler, et mes soupirs... Hélas!
Je ne sais pas comment je suis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie ;
Vous me percez le cœur; songez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs se perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu; l'état funeste...

DAMON.

Pour un aveugle, hélas! c'est trop que ce qui reste.
Après tout, ces attraits que tu dis si changés,
J'aurois plaisir peut-être à les voir dérangés :
Une beauté bizarre a souvent l'art de plaire
Bien plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

Vous devez donc, monsieur, ne vous chagriner point;
La beauté de madame est bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin de ma beauté, quoi que vous puissiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire;
Pour mon esprit, il est augmenté des trois quarts;
On m'en fait compliment aussi de toutes parts.

DAMON.

Ah! madame, on sait trop que c'est une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos remplissant votre oreille,
Je vous consolerai d'avoir perdu les yeux;
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaisir! Hâtez donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier notaire;
Mettez dans le contrat tout ce qu'il vous plaira,
Laissez mon nom en blanc qu'ici l'on remplira,
J'ai mes raisons qui sont de peu de conséquence:
Pour vous, signez toujours, et faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, et dans l'instant je serai de retour.

MARIN, *bas, à la Tante.*

Prenez quelque notaire éloigné du carfour,
Et qui ne puisse ici reconnoître personne.

LA TANTE, *bas, à Marin.*

C'est fort bien avisé; la prévoyance est bonne.
Lorsque j'aurai signé, j'enverrai le contrat,
Et ne paroîtrai point de peur de quelque éclat;
Il pourroit survenir des amis de ton maître,
Qui, me reconnoissant, gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie? ah! ce retardement
A mon cœur amoureux est un nouveau tourment;
Répondez, Léonor, à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vole, et je reviens de même.

SCENE XII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Maugrebleu de la folle!

DAMON.

Allons, ce n'est pas tout,
Et je prétends pousser la chose jusqu'au bout.
Je veux que Lempesé...

MARIN.

Paix, j'apperçois Léandre;
Votre dessein étoit de venir le surprendre,
Le voilà tout surpris.

DAMON.

Il n'est pas tems encor,
Et je veux le surprendre avecque Léonor.
Je passe dans ma chambre, et je vous laisse ensemble.

SCENE XIII.

LEANDRE, MARIN, *après avoir conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*

LÉANDRE.

Eh bien! mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous?

LÉANDRE.

Je tremble.

Comment cela va-t-il?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci!

Et comme on l'espéroit la chose a réussi.

Votre oncle a pris le change.

LÉANDRE.

Il épouse la Tante?

MARIN.

Elle est chez le notaire à remplir notre attente;

Mais voici Léonor qui peut vous assurer...

SCENE XIV.

LEONOR, LEANDRE, MARIN, LISETTE.

LÉANDRE.

Eh bien! madame, enfin on peut donc espérer...

LÉONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles:

Elle a de notre aveugle enchanté les oreilles;

Il attend le contrat qu'il s'apprête à signer.

LÉONOR.

Je ne sais pas comment cela pourra tourner;
Mais quoi que l'on oppose à mon amour extrême,
Soyez sûr que toujours vous me verrez la même.

LÉANDRE.

Ah! quel espoir charmant! Souffrez qu'à vos genoux...

MARIN.

Chut! ne remuez pas, l'aveugle vient à nous.

SCENE XV.

DAMON, LEONOR, LEANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Charmante Léonor, votre voix adorable
Frappe encor mon oreille.

LISETTE.

Ah! voilà bien le diable.

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, et votre amour...

MARIN.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est qu'elle est de retour.

DAMON.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

MARIN.

Le notaire est en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre ; est-il si difficile?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reste un moment;
Je serai bien payé de ce retardement
Par les douceurs qui vont sortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche;
Redoublez, Léonor, ces soupirs amoureux
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LÉONOR, *bas, à Marin.*

Que lui disoit ma tante?

MARIN.

Ah! j'aurois de la peine
A m'en ressouvenir.

LÉONOR, *à part.*

Juste ciel! quelle gêne!
Parlons, puisqu'il le faut. Oui, je n'aime que vous;
(*se tournant du côté de Léandre.*)
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon époux.

DAMON, *bas.*

Quelle impudence! mais ne faisons rien connoître.
(*haut.*)
Que je suis satisfait! que j'ai sujet de l'être!
De ma reconnoissance attendez les effets.

LÉONOR.

Je n'en mérite point de tout ce que je fais.

Croyez que je ne suis que mon amour extrême,
(*se tournant toujours du côté de Léandre.*)
Et que je vois ici le seul objet que j'aime.

MARIN, *à Léonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces instans!
Ah! qu'il seroit content!

DAMON.

Si je ne vois, j'entends.

LÉONOR, *donnant la main à Léandre.*

Oui, ma main suit mon cœur, et dans cette journée
Mes vœux seront remplis si les nœuds d'hyménée...

DAMON, *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux;
Que par mille baisers aussi doux qu'amoureux...
Quelle main est-ce là? que faut-il que je pense?

MARIN, *s'approchant.*

C'est la mienne, monsieur.

DAMON, *donnant un soufflet à Léandre.*

Tiens, de ton insolence,
Maraud, voilà le prix.

LÉONOR, *bas, à Léandre.*

Je suis au désespoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin...

MARIN, *pleurant comme s'il avoit reçu le coup.*

Revenez-y pour voir.

LÉANDRE, *bas, à Marin.*

Te moques-tu de moi?

LÉONOR.

Vous êtes en colere?
Je vous quitte, et je vais retourner au notaire.

DAMON.

Allez donc, et hâtez ces précieux instans:
Qu'il apporte au plutôt le contrat; je l'attends.

SCENE XVI.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Il n'est pas avec moi besoin que l'on s'explique;
Je vous ai comme il faut donné votre réplique.
Mais, s'il vous plaît, monsieur, quel est votre dessein?

DAMON.

De marier la vieille avec le médecin.

MARIN.

Quoi! monsieur Lempesé le mari de la tante?
Le trait seroit bouffon, et la piece plaisante:
Je vais vous le chercher; je sais bien à-peu-près...
Mais, par ma foi, la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.

SCENE XVII.

DAMON, LEMPESÉ, MARIN.

LEMPESÉ, *bas, à Marin.*

Où Léonor est-elle ?

MARIN, *tristement.*

Chez le notaire.

LEMPESÉ, *bas, à Marin.*

O ciel ! quelle triste nouvelle !
Elle épouse Damon ?

MARIN, *bas, à Lempesé.*

C'est à son grand regret.

LEMPESÉ.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait.
Mon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu ?

MARIN.

Moi, monsieur, à personne.

DAMON.

Tu me trompes ; j'entends marcher quelqu'un ici.

LEMPESÉ.

Je tremble.

DAMON, *gagnant la porte, et tâtonnant partout avec son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN, *bas, à Lempesé.*

Que lui dire? ma foi! j'ai perdu la parole.

LEMPESÉ, *bas, à Marin.*

Dis ce que tu voudras; mais plus de Carmagnole.

MARIN, *à Damon.*

C'est monsieur Lempesé, très savant médecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que pour guérir les yeux il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sais pas, monsieur, par où j'ai mérité
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté:
Donnez-moi ce remede, il faut que je l'éprouve.

MARIN, *bas, à Lempesé.*

Allons, cherchez, monsieur.

LEMPESÉ, *bas, à Marin.*

Que veux-tu que je trouve?

MARIN, *bas, à Lempesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque eau
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau?

LEMPESÉ, *bas, à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint, mais peste! elle est trop forte;
La composition en est faite de sorte...

MARIN, *bas, à Lempesé.*

Bon, bon, donnez toujours pour sortir d'embarras.

LEMPESÉ, *bas, à Marin.*

La voilà; prenez soin qu'il ne s'en serve pas.

MARIN, *regardant le flacon.*

Qu'importe? La belle eau! la vue est éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie;
Si j'en suis soulagé je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous seriez bien surpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment! je donnerois tout ce que je possede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, monsieur, pour guérir il faudroit commencer
Par bannir Léonor, et n'y jamais penser;
Car la femme à la vue est tout-à-fait contraire.

LEMPESÉ.

Hippocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire?
La rupture à présent causeroit trop d'éclat:
On va dans ce moment m'apporter le contrat
Signé de Léonor. Elle pourroit se plaindre:
A payer le dédit on me pourroit contraindre.

LEMPESÉ.

Et pourquoi? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelque ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquitter la parole donnée?

DAMON.

Monsieur, quand il s'agit des nœuds de l'hyménée,
On ne voit point d'ami complaisant, généreux
Jusqu'à franchir pour nous un pas si hasardeux.

LEMPESÉ.

Il s'en pourroit trouver qui, sans beaucoup de peine,
Se chargeroit pour vous d'une si douce chaîne.

MARIN.

(*bas.*) (*haut.*)
Il gobe l'hameçon. On voit assez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, sans risquer davantage,
Et laissent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut exposer ma santé,
Car personne jamais n'aura tant de bonté.

LEMPESÉ.

Pardonnez-moi, monsieur; j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déja Léonor a su plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplairoit pas.

DAMON.

Qui seroit-ce? L'espoir de sortir d'embarras
Flatte déja mon cœur, et ma joie est extrême...
N'hésitez point, monsieur, à le nommer.

LEMPESÉ.

Moi-même,
Qui de vous obliger eus toujours grand desir.

DAMON.

Quoi! vous pourriez, monsieur, me faire ce plaisir?
Epouser Léonor? Ah! quelle complaisance!
Quels seront les effets de ma reconnoissance!

MARIN, *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami;
Monsieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puisque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à signer le contrat en ma place;
On va me l'apporter dans ce même moment.

LEMPESÉ.

Léonor en sera ravie assurément.

DAMON.

Pour plus de sûreté faisons croire au notaire
Que vous êtes celui pour qui se fait l'affaire:
Le contrat est déja signé de Léonor;
Et comme on n'a pas mis mes qualités encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainsi les uns les autres.
Mais le notaire vient.

DAMON, *à Lempesé.*

Cachons-lui tout ceci.

(*à Marin.*)

Toi, prends garde qu'aucun ne nous surprenne ici.

(*Marin apporte une table et deux sieges avant de s'en aller.*)

SCENE XVIII.

DAMON, LEMPESÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

A tous présens salut. Jamais dans mon étude
Avec tant de justesse et tant de promptitude
Depuis trente-trois ans il ne s'est fait contrat.

DAMON.

Enfin, quoi qu'il en soit, tout est-il en état?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur: il ne faut seulement que m'apprendre
Le nom, les qualités que le futur veut prendre.
Mais, messieurs, à vous voir les yeux que je vous voi,
Qui des deux, s'il vous plaît, est aveugle?

LEMPESÉ.

C'est moi.

LE NOTAIRE.

O ciel! qui l'auroit cru? c'est vraiment grand dommage.

LEMPESÉ.

Il est vrai; mais signons sans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le contrat.

LEMPESÉ.

Nullement:
Léonor l'a signé, je signe aveuglément.

LE NOTAIRE.

La future est pressante, et vous encor plus qu'elle.
Signez donc: c'est, je crois, Damon qu'on vous appelle.

LEMPESÉ.

De me donner ce nom je m'étois avisé;

(*Lempesé signe le contrat, et le Notaire lui conduit la main le croyant aveugle.*)

Mais je signe toujours *Damien Lempesé.*

LE NOTAIRE, *écrit.*

Vos qualités?

LEMPESÉ.

Hélas! après mon infortune,
Je ne crois pas, monsieur, en devoir prendre aucune;
Bon bourgeois de Paris, et cela suffira.

DAMON.

Adieu, monsieur, tantôt on vous satisfera;
On aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

Je ne demande rien, je suis payé d'avance;
Madame Léonor a su prendre ce soin.

SCENE XIX.

DAMON, LEMPESÉ.

LEMPESÉ.

De beaucoup de finesse on n'a pas eu besoin.
Mais, monsieur, pardonnez à mon impatience,

Je cours à Léonor apprendre en diligence
Que le sort a rempli le plus doux de ses vœux.

DAMON.

Allez, mon cher, allez, et tenez-vous joyeux.
(*Lempesé sort.*)

DAMON, *seul.*

Ma foi, je m'applaudis, et le tour est trop drôle;
Avec notre benêt j'ai bien joué mon rôle :
Il est tems de finir; je suis assez instruit,
Et j'en ai vu bien plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCENE XX.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Monsieur, songez à vous; Léonor et Léandre
Vont revenir ici : je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien; il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaisant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux seconder, si vous vouliez me dire...

DAMON.

Tu viendras dans ma chambre où je saurai t'instruire:
Il ne faut que deux mots pour que tu sois au fait.
(*il sort.*)

MARIN, *seul.*

Il va leur préparer encore un nouveau trait :
D'avance je l'approuve, et mon ame ravie...
Mais voici tous nos gens, jouons la comédie.

SCENE XXI.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

Eh bien ! dort-il encore ?

MARIN.

A faire tout trembler ;
La maison tomberoit, je crois, sans le troubler.

LÉONOR.

Va-t'en près de son lit, et pour peu qu'il remue
Reviens nous avertir ; car je serois perdue
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Discourez à votre aise et n'appréhendez rien.

SCENE XXII.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE.

LÉANDRE.

Je ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avoue.

Quand mon oncle saura la piece qu'on lui joue,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'est peu d'être frustré de sa succession,
Son courroux...

LÉONOR.

Tout est fait, et ma tante est sa femme,
Qui comme elle voudra saura tourner son ame.

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, pestera,
Fera le diable à quatre, et puis s'appaisera;
Ses soupçons ne pourront tomber que sur la tante
Qui, malgré ses froideurs, lui fut toujours constante,
Et qui, pour se venger de son nouvel amour,
Sans nous en informer aura joué ce tour.
Laissez-leur entr'eux deux démêler la fusée.
Je vous la garantis femelle aussi rusée...

SCENE XXIII.

LEANDRE, LEONOR, MARIN, LISETTE.

MARIN.

O disgrace terrible! inopiné malheur!

LÉANDRE.

Que seroit-ce, Marin?

LÉONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

Damon voit clair d'un œil.

LÉANDRE.

Ah ! juste ciel! qu'entends-je?

LÉONOR.

Je suis au désespoir.

LISETTE, *pleurant.*

Quel accident étrange !

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux :
Ah! Marin, m'a-t-il dit, ah ! que je suis heureux !
Je vois clair de cet œil, voilà mon lit, ma table,
Te voilà, je te vois. Ah! remede admirable !
Eau divine ! va, cours au plutôt, cher Marin,
Va chercher Lempesé, ce fameux médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vue ;
La moitié de mon bien à ce service est due.

LISETTE.

Mais cette eau, disois-tu, n'étoit que pour le teint,
Et Lempesé surpris s'étoit trouvé contraint...
Peste du médecin et de son eau divine !

MARIN.

Ce n'est que par hasard qu'agit la médecine;
Parmi ces quiproquo, souvent si dangereux,
Il s'en peut rencontrer, entre mille, un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il ?

MARIN.

De l'œil droit.

LÉONOR.

Ah ! Lisette,
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiete
Eprouve en ce moment le sort le plus fatal,
Quand je dois craindre tout d'un jaloux, d'un brutal...

LISETTE.

Ah ! ma foi, le voici.

LÉANDRE.

Je ne veux pas l'attendre,
Je gagne l'escalier.

LÉONOR.

Que faites-vous, Léandre ?
A présent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans son grand cabinet vous ferez mieux d'entrer.

LÉANDRE, *entrant dans le cabinet.*

Juste ciel ! quel revers !

SCENE XXIV.

DAMON, LEANDRE, *caché*, LEONOR, MARIN, LISETTE.

DAMON.

Ah ! quel bonheur extrême !

Quoi ! je puis donc enfin revoir tout ce que j'aime !
Prenez part, Léonor, au plaisir que je sens.
O ciel! quel teint! quels yeux ! quels appas ravissans!
Comment donc, malheureux, tu la disois affreuse!

MARIN.

C'est votre guérison qui la rend si joyeuse
Qu'elle a dans un moment repris tous ses attraits.

DAMON.

Oui, je vous trouve encor plus belle que jamais.
Vous ne me dites rien, que faut-il que je croie?

MARIN.

Ce silence est encore un effet de sa joie.

DAMON.

Je veux bien m'en flatter. Qu'il est doux, mes enfans,
De revoir la lumiere après un si long tems !
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie.
Ah ! quel plaisir charmant ! déja je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, et sur-tout mes tableaux;
Ce vont être pour moi des spectacles nouveaux.

LÉONOR, *bas, à Lisette.*

Dans son grand cabinet il va d'abord se rendre:
Que ferons-nous, Lisette ? il y va de Léandre.

LISETTE, *empêchant Damon d'entrer dans le cabinet.*

(*bas, à Léonor.*)
Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, monsieur,
Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur
Vous voyiez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut être.

LISETTE.

Dans ce moment, monsieur, nous le pourrons connoître :
Souffrez qu'avec ma main...

DAMON.

Oui-da, je le veux bien.

LISETTE, *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez ; que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu ! je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non vraiment.

LÉONOR, *faisant sortir Léandre du cabinet.*

Sortez sans plus attendre.

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON, *montrant Léandre qui sort du cabinet.*

Si fait ; je vois Léandre
Qui sort dans ce moment de mon grand cabinet.

LISETTE.

Pour le coup nous voilà tous pris au trébuchet.

MARIN.

Parbleu ! c'est à ce coup qu'il faut crier miracle ;
Et cet objet pour vous est un nouveau spectacle.

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand étonnement ?
Est-ce de voir la fin de mon aveuglement ?

SCENE XXV.

DAMON, LEANDRE, LEMPESÉ, MARIN, LISETTE.

DAMON.

Mais j'apperçois, je crois, mon médecin. De grace
Approchez-vous, monsieur, venez qu'on vous embrasse :
Votre divin remede...

LEMPESÉ.

Eh bien ?

DAMON.

A réussi ;
Je vois clair des deux yeux.

LEMPESÉ, *à part.*

Que veut dire ceci ?
A cette guérison je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus savant que vous ne croyez l'être.

Votre fortune est faite: il faut faire afficher;
De tous les lieux du monde on viendra vous chercher.

LEMPESÉ, *à Marin.*

Je suis tout stupéfait et plus heureux que sage.
Qui l'auroit cru qu'une eau pour peler le visage
Guérît le mal des yeux? Je vois que désormais
On peut tout hasarder après un tel succès.

MARIN.

Ah! parbleu, voici l'autre.

SCENE XXVI.

DAMON, LÉANDRE, LÉONOR, LEMPESÉ,
LA TANTE, MARIN, LISETTE.

DAMON.

Ah! ah! c'est notre Tante.
Eh quoi! la bonne femme est encore vivante?

LA TANTE.

Que veut dire cela, monsieur? vous voyez clair?

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre air.

LA TANTE.

Si vous voyez si clair, regardez votre femme;
J'ai signé le contrat pour ma niece.

DAMON.

Ah! madame.

LA TANTE.

Cela vous fâche un peu?

DAMON.

Moi, madame ! pourquoi?

C'est monsieur Lempesé qui l'a signé pour moi;

Regardez votre époux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je pense.

DAMON.

Je ne me moque point, je parle en conscience.

LEMPESÉ.

Que veut dire cela?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,

(*montrant la Tante.*)

De ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

Pouvois-je mieux payer un si rare service?

LEMPESÉ.

Une vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

LEMPESÉ.

Une folle!

LA TANTE.

Un Jocrisse.

MARIN.

Fort bien, continuez; c'est à des noms si doux

Qu'on reconnoît déja que vous êtes époux.

LA TANTE.

Pour me venger de vous, oui, je serai sa femme,
Et je vous ferai voir...

LEMPESÉ.

Non, s'il vous plaît, madame.

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, monsieur, arrangez-vous;
Il faut qu'il me revienne à bon compte un époux.

LEMPESÉ.

Ah! parbleu, vous pouvez vous assurer d'un autre:
A mon âge épouser une femme du vôtre!
Vous avez cinquante ans et des mieux mesurés.

MARIN.

Eh! qu'importe, monsieur? vous la rajeunirez;
Donnez-lui de cette eau qui pele le visage.

LEMPESÉ.

Ah! c'est donc toi, maraud, avec ton beau langage,
Qui m'as fait tout du long donner dans le panneau?
Je ne sais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, monsieur, tout beau;
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait, double traître?

MARIN.

Je vous ai trompé tous, et j'ai servi mon maître.
En bonne foi, pouvois-je en agir autrement?

Mais avant de crier, attends le dénouement.

DAMON.

Oh çà, mon cher neveu, de vous qu'allons-nous faire?

LÉANDRE.

Tout ce qu'il vous plaira; suivez votre colere:
Je l'ai bien méritée, ayant pu m'oublier...

DAMON.

Eh bien donc ! ma vengeance est de vous marier:
Epousez Léonor, ce sera votre peine.

LÉANDRE.

Je fais tout mon bonheur d'une si belle chaîne.

DAMON.

Quant à moi, je renonce à tout engagement;
J'aimois, et c'étoit là mon seul aveuglement.
J'ai recouvré la vue, et je veux bien vous dire
Que j'ai vu tous vos tours, et n'en ai fait que rire.
Avouez qu'il falloit être bien patient.

MARIN.

Voilà le véritable aveugle clairvoyant.

FIN DE L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

EXAMEN

DE L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

Ce sujet, très bien choisi, excite d'abord une vive curiosité. Un officier de marine qui n'est plus jeune, en partant pour un voyage de long cours, a laissé une jeune veuve qu'il doit épouser, mais dont il n'a jamais reçu de grands témoignages d'amour: dans ces sortes de liaisons les absens, même quand ils sont aimés, ont presque toujours tort; que sera-ce si Léonor n'a fait qu'obéir aux volontés de ses parens en promettant sa main à Damon? Cependant ce dernier invente une épreuve assez singuliere pour s'assurer s'il est aimé de Léonor; il fait courir le bruit qu'il est devenu aveugle, et revient dans sa maison où il voit tout, tandis que ceux qui l'entourent croient tout lui cacher. Cette seule idée seroit comique et théâtrale; mais l'auteur en augmente l'effet par les rôles qu'il introduit dans sa piece. Un médecin ridicule s'y trouve très bien placé; son embarras lorsqu'il est obligé de débotter Damon, la recette qu'il lui donne pour ses yeux, et qui paroît avoir un effet si extraordinaire, produisent des scenes très piquantes. La vieille Léonor n'est pas moins heureusement introduite; et le jeune Léandre, neveu de Damon, se trouve dans des situations fort délicates pour un mi-

litaire. Tous ces moyens n'entravent point la marche de l'action qui est vive et rapide ; ils n'ont que la mesure de développemens nécessaire pour une piece en un acte.

Une des scenes les plus comiques est celle où la jeune Léonor se trouve entre Léandre son amant, et Damon qu'elle croit aveugle : cette combinaison est à-peu-près la même que celle du second acte de l'Ecole des Maris ; mais, dans cette occasion comme dans toutes les autres, Moliere reste infiniment supérieur à celui qui veut l'imiter. Quelle délicatesse, quel esprit dans l'explication que la jeune personne donne de ses sentimens ! elle enivre d'amour Sganarelle qui croit que ce discours s'adresse à lui ; mais l'amant ne perd aucune des expressions de celle qu'il aime ; malgré la présence du tuteur, elles sont toutes assez directes pour que le jeune homme ne prenne pas le change. Le Grand n'a fait qu'effleurer cette situation charmante : cependant la scene se termine d'une maniere neuve et théâtrale. Damon, au lieu de prendre la main de Léonor, prend celle de son neveu : le valet s'écrie que c'est la sienne ; alors Damon répond par un soufflet que Léandre se trouve recevoir sans oser se plaindre ; les cris et les pleurs du valet pour un soufflet qui ne lui a pas été donné produisent l'effet le plus comique.

Les légers défauts de cette piece, dont le style en général n'est pas assez correct, consistent principalement dans les rôles de la Tante et de Lempesé : ces deux rôles sont un peu chargés ; ils seroient beaucoup

plus gais si l'auteur ne s'étoit pas écarté des bornes de la vérité. Le mariage forcé du médecin pourroit aussi donner lieu à quelques critiques : mais ces sortes de moyens sont admis dans la comédie ; quand d'ailleurs ils sont amenés par des scenes plaisantes, on ne demande pas une vraisemblance trop exacte qui nécessiteroit des développemens peu propres au théâtre.

FIN DE L'EXAMEN DE L'AVEUGLE CLAIRVOYANT.

plus gé si l'auteur ne s'étoit pas écarté des bornes de la vérité. Le passage forcé du médecin pourroit aussi donner lieu à quelques critiques : mais ces sortes de moyens sont admis dans la comédie : quand d'ailleurs ils sont amenés par des scenes plaisantes, on ne demande pas une vraisemblance trop exacte qui nécessiteroit des développemens peu propres au théâtre.

LE
GALANT COUREUR,
OU
L'OUVRAGE D'UN MOMENT,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE LE GRAND,

Représentée pour la premiere fois
en 1722.

ACTEURS.

LUCINDE, Présidente, } jeunes veuves.
DORIMENE, Comtesse, }

LE MARQUIS DE FLORIBEL, ami du Chevalier.

LE CHEVALIER, amant de Lucinde.

MARTON, suivante de Lucinde.

RUSTAUT, cocher du Chevalier, amoureux de Marton.

CHAMPAGNE, laquais du Chevalier.

CRIQUET, laquais de la Présidente.

PERSONNAGES du Divertissement.

La scene est dans le château de la Présidente.

LE GALANT COUREUR,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *déguisée en suivante, sous le nom de Finette.*

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, Comtesse, tu es folle de t'être déguisée de la sorte ; je ne souffrirai point absolument que tu passes ici pour ma femme-de-chambre.

LA COMTESSE.

Ma chere Présidente, tu sais que j'ai mes raisons. Le marquis de Floribel, que mes parens me veulent donner pour époux, doit arriver ici dans ce jour : nous ne nous sommes jamais vus ni l'un ni l'autre ; et si sa figure et ses manieres ne me conviennent pas, sans lui déclarer mes senti-

mens, sans lui rien dire, j'irai d'abord me jeter dans un couvent. Je lui veux épargner la honte d'être refusé, et à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami; je le connois depuis long-tems: il est un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très brave cavalier, et très riche.

LA COMTESSE.

Je le veux croire; mais la réputation qu'il a de courir de belles en belles sans s'attacher à aucune, me le fait déja haïr sans le connoître: il ne peut aller à ma terre qu'il ne passe par ici, et vous m'avez assuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la poste qu'à son arrivée on lui dît que vous étiez dans ce château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, et qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE.

C'en est assez: parlons maintenant de tes affaires, ma chere Présidente. Quand épouses-tu le Chevalier?

LA PRÉSIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un notaire, et pour s'informer quel étoit l'époux que mon vieux fou d'oncle

me vouloit obliger d'accepter, et en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, mesdames, vous prenez trop de précautions; veuves l'une et l'autre, il me semble...

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon homme, je suis son unique héritiere.

LA COMTESSE.

Elle a raison, Chevalier.

SCENE II.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en suivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

Madame, voilà le notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'il passe dans mon cabinet. Viens, ma chere Comtesse, m'aider à lui dicter les articles du contrat. Ne vous embarrassez de rien, Chevalier; il sera plus à votre avantage que si vous le dictiez vous-même, et je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame.

LA PRÉSIDENTE.

Donnez ordre au reste, et sur-tout à ce petit divertissement dont vous m'avez parlé : si ce coureur que l'on vous a promis se présente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous serez obéie ponctuellement.

SCENE III.

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas si elle sera bien contente du divertissement qu'elle demande, étant sur-tout exécuté par des violons de village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre, et d'ailleurs c'est l'ouvrage d'un moment.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE, *et peu après* LE MARQUIS.

CHAMPAGNE.

Monsieur, monsieur le marquis de Floribel vient d'arriver, et je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.

LE MARQUIS, *en entrant.*

Que de joie, mon cher Chevalier, de te revoir après un an d'absence !

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a six mois que tes gens et ton bagage sont à Paris; je craignois que le péril que tu as couru à l'armée...

LE MARQUIS.

Laissons là le péril que j'ai couru; mon oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux; il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je sais qu'il te veut faire épouser la comtesse Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'est plus question de cette comtesse, il y en a maintenant une autre sur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je ?

LE MARQUIS.

Je ne sais, mais pour moi je ne l'ai jamais vue ; on la dit belle et riche.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! que veux-tu davantage ?

LE MARQUIS.

Quoi ! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable ? Non, non ; tu connois mon humeur, et tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton oncle ; le bien est préférable à toutes choses. Nous ne sommes pas toujours jeunes : tu restes seul de ta maison, et ton oncle considere...

LE MARQUIS.

Oh ! treve à ta morale, et me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis près de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà ce que c'est ; tu ne veux pas courir le risque tout seul. Cela est plaisant : parceque

monsieur se marie, il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses-tu ?

LE CHEVALIER.

Une riche veuve, jeune et aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu ! nous sommes faits l'un et l'autre pour consoler les affligées ; c'est aussi une veuve que mon oncle me veut faire épouser.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes?

LE MARQUIS.

Lucinde, la veuve d'un président.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ! ah ! Marquis, je ne te dis plus rien; tu fais fort bien de désobéir à ton oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Lucinde est justement la veuve que j'adore, et que je dois épouser ce soir, ou demain ; nous sommes ici dans son château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voilà de mes donneurs de conseils à la mode, pourvu que leurs intérêts n'en soient point dérangés. Oh bien ! pour te punir, je l'épouserai.

LE CHEVALIER.

Ah ! Marquis, au nom de notre amitié, ne

songe plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne soient terminées; je craindrois...

LE MARQUIS.

Eh! fi donc! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah! tu me rends la vie; mais, pour m'obliger jusqu'au bout, pars dès ce moment, et songe...

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, tu te moques de moi; je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton oncle vient à savoir...

LE MARQUIS.

C'est à toi à me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser, à moins que tu ne veuilles passer pour le coureur que la Présidente m'a demandé? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, et je serai charmé d'apprendre sous ce déguisement ce qu'on pense ici de moi; je veux même aller demain à la terre de la Comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras pas mal. Champagne, va promptement l'habiller dans ta chambre, et prends garde que personne ne le voie en passant.

CHAMPAGNE.

Monsieur n'a qu'à me suivre.

LE MARQUIS.

Je te suis. Mais, Chevalier, dis-moi par parenthese, les femmes de chambre de la Présidente sont-elles jolies ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui sont passables. Une Marton assez jolie, et une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes, et celles qui se passent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marton ; elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle ; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille ; aussi-bien Marton a pour

amant mon cocher, qui est une espece de manant qui n'entend pas trop raison.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre; il me semble que les coureurs doivent avoir le pas sur les cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promptement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le divertissement que je fais préparer pour la Présidente.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire, je serai bientôt fagoté, et je veux même t'aider à ton divertissement; je versifie et chante assez cavalièrement. (*il sort.*)

LE CHEVALIER, *seul.*

Je ne suis pas sans inquiétude: le Marquis a deux yeux, la Présidente est aimable; peut-être que quand il la verra; mais non, je suis trop sûr de Lucinde, et même je ne dois pas, aux termes où nous en sommes, lui cacher long-tems le déguisement du Marquis; cependant attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante ; et peu après*, MARTON.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai déclaré au notaire mes intentions, Chevalier, sur lesquelles il va achever seul le contrat. Mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris ; je suis impatiente de savoir quelles nouvelles elle nous apporte. Qu'on la fasse monter. Mais la voici. (*à Marton.*) Eh bien ! Marton, qu'as-tu à nous apprendre ?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à monsieur votre oncle les engagemens que vous aviez avec monsieur le Chevalier.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ?

MARTON.

Eh bien ! il m'a dit qu'il estimoit fort monsieur, mais qu'il n'en vouloit point. Que cependant s'il n'avoit pas jeté les yeux sur un autre...

LA PRÉSIDENTE.

Et quel est-il cet autre ?

MARTON.

Oh ! pour le coup devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Quelque homme de robe apparemment?

MARTON.

C'est bien pis, madame; un petit-maître, le marquïs de Floribel, que devoit épouser cette folle de Comtesse dont vous m'avez si souvent parlé.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que mon oncle ait perdu l'esprit. Le marquis de Floribel!

MARTON.

Comment donc? On dit que c'est le plus joli homme de France, et de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? Quelle est cette jeune personne?

LA PRÉSIDENTE.

C'est une femme-de-chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi, je l'ai prise pour te soulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainsi des domestiques sans me consulter? cela n'est pas bien. Cette fille-là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te considere. Comment te nommes-tu?

LA COMTESSE.

Finette.

MARTON.

Où as-tu servi ?

LA COMTESSE.

Je sors de chez la comtesse Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

Quoi ! cette folle de Comtesse, qui demeure depuis peu dans ces quartiers? Tu étois dans une mauvaise boutique, ma pauvre enfant.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous la connoissez?

MARTON.

Non, mais j'en ai entendu parler ; et sa réputation...

LA PRÉSIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Eh ! madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante créature ?...

LA PRÉSIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, insolente?

MARTON.

Ma foi, madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE.

Et ne vous fâchez pas, madame; cette Comtesse en pense peut-être autant de vous que vous en avez dit d'elle.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous assure, Finette, que jamais...

LA COMTESSE.

Ah! madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me paieras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes? Mais voici le coureur dont je vous ai parlé.

SCENE VI.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en habit de coureur*, MARTON.

LA COMTESSE, *à part*, *regardant le Marquis*.

Bon dieu! le joli homme!

LE MARQUIS, *à part, regardant la Comtesse.*

Têtebleu, l'aimable soubrette! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRÉSIDENTE.

Approchez, mon ami.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Madame, je ne saurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avantage de me voir au service d'une si charmante maîtresse; à quoi qu'il vous plaise m'employer jour et nuit, si ma légèreté et ma vîtesse peuvent seconder mon zele, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE.

Ce garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRÉSIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami?

LE MARQUIS.

Je vais comme le vent; il n'y a point de cheval de poste qui me passe: on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRÉSIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS.

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier. Comment te nommes-tu, mon ami?

LE MARQUIS.

Jolicœur, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au devant du marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, et qu'il sera ici fort mal reçu.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, vous n'y songez pas? on ne sait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre oncle m'a dit qu'il arriveroit de Baïonne.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Baïonne, et toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, il ne le connoît pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait sur le récit qu'on m'en a fait: c'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manieres extravagantes.

LE MARQUIS.

Le voilà bien désigné; il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRÉSIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir, et dis-lui que je le hais à la mort sans l'avoir jamais vu; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser, sans savoir quels sont mes sentimens sur sa personne; et que s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, pars, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce garçon-là doit être fatigué; il sort de faire une longue course.

LA PRÉSIDENTE.

Bon, bon, ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent postes d'ici à Baïonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire. Combien cours-tu par heure, mon ami?

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, c'est se moquer que...

LA PRÉSIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira; je veux qu'il parte dans ce moment; mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce garçon à l'office, et qu'il boive deux coups; cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, suivez-moi, monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS, *à part, regardant la Comtesse.*

Ah! pourquoi envoie-t-elle plutôt Marton que Finette? Morbleu, Chevalier, tire-moi de ce mauvais pas.

SCENE VII.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante,* LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que cela signifie; mais il me semble que ce coureur me fait les yeux doux : avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant?

LA PRÉSIDENTE.

Il faut lui pardonner; il te croit suivante, et ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE.

C'est dommage qu'un joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, madame, si le marquis de Floribel qu'on vous destinoit avoit été de cette figure, malgré sa réputation, vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue qu'un homme de qualité, qui seroit fait ainsi, nous feroit fermer les yeux sur bien des choses; et que du moment que je l'ai vu...

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

LA COMTESSE.

Mais quel est cet original? il me semble qu'il me fait aussi les yeux doux. Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon cocher, madame, l'amoureux de Marton.

SCENE VIII.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante*, LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, Rustaut?

RUSTAUT.

Monsieur, c'est un notaire qui est là-dedans, qui m'a dit que votre contrat étoit tout dressé, et que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai

donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marton et pour moi; mais il est juste que vous passiez les premiers.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! monsieur le cocher, nous vous sommes obligés de la préférence; mais il me semble que vous regardez bien Finette.

RUSTAUT.

C'est que je la trouve jolie; et si je n'allois pas épouser Marton, je crois que je l'épouserois. Tétiguenne! que je ferions ensemble un bel attelage!

LA COMTESSE.

Cela est fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, console-toi, fripponne; je te retiens pour ma seconde.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, Chevalier, passons dans mon cabinet.

SCENE IX.

RUSTAUT.

Quand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces contrats; quand on a mis là sa pataraphe il n'y a plus moyen de s'en dédire; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours

la garder pour soi, et quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que quand une femme fait la diablesse on la peut étriller tout son soûl, sans que le contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle-là? Ah! c'est apparemment ce coureur qu'on vient de recevoir.

SCENE X.

LE MARQUIS, *en coureur*, RUSTAUT.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi! je crois que la Présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, et sur-tout dans le moment que je suis enchanté de Finette. Son premier coup-d'œil m'a percé jusqu'au cœur, et je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le cocher dont Marton me vient de parler, et qui est, dit-elle, si jaloux. Je vais un peu l'intriguer en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT.

Voici un coureur qui me paroît bien alerte, et je voudrois aussi peu lui donner ma maîtresse à garder que mon déjeûner à porter.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur le cocher ? il semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison.

RUSTAUT.

Tout franc, monsieur le coureur, je ne sais pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à savoir : es-tu de complexion amoureuse?

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse, et les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems : j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi ; il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maison-ci, et que j'ai bien peur...

LE MARQUIS.

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir sur vos brisées.

RUSTAUT.

Oh ! sur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié; car d'ailleurs ta physionomie me revient assez.

LE MARQUIS.

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS.

Jolicœur.

RUSTAUT.

Eh bien ! Jolicœur, mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres ; mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premièrement je commencerai par te dire tout ce que je sais de mal de mon maître ; c'est un sot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS.

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le sers depuis deux ans à deux cents livres de gages, dont je n'ai pas encore reçu un sou ; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS.

Et comment cela ?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux et à son carrosse, quoiqu'il n'y manque rien;

et je m'entends avec le sellier, le charron et le maréchal pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage... Comment, diable, des chemises de toile de Hollande! des dentelles!

RUSTAUT.

Elles ne sont pas à moi.

LE MARQUIS.

J'entends; ce sont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peste! que je ne suis pas si sot, il les reconnoîtroit; ce sont les chemises d'un certain marquis de Floribel, dont Champagne et moi usons le linge, tandis que les gens du Marquis usent celui de notre maître.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà d'effrontés maroufles!

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Non vraiment. (*à part.*) Ah! les mauvaises canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? il semble que tu n'approuves pas notre commerce? Va, va, nous te ferons aussi user de ce linge-là, à condition que tu ne

seras pas flatteur, et sur-tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours; car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS, *à part.*

Il faut que je punisse un peu ce coquin-là. (*à Rustaut.*) Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat que l'on n'ose y toucher?

RUSTAUT.

Oh! c'est la perle des soubrettes! des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous ravissent en extase!

LE MARQUIS.

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? est-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS.

Non, c'est que je me sens ravir en extase. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc? je crois que tu soupires?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher ami; sur votre seul récit je me trouve charmé, je ne me connois plus, et je sens qu'il me seroit impossible de voir cette Marton sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh! si cela est, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi?

RUSTAUT.

Parceque je te le défends.

LE MARQUIS.

Hélas! c'est le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, monsieur l'impertinent, je crois que vous voulez regimber contre moi?

LE MARQUIS.

Eh! doucement, point d'injures.

RUSTAUT, *levant la main.*

Oh! je ne m'en tiendrai pas aux injures, et si j'avois mon fouet...

LE MARQUIS, *lui donnant un soufflet.*

Halte-là.

RUSTAUT.

Est-ce que tu me prends pour un fiacre, de me frapper d'abord? Oh! nous allons voir...

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en coureur,* RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Quel bruit est-ce là?

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est votre cocher qui fait l'insolent, et qui ose lever la main sur moi.

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*

Comment, coquin, vous osez maltraiter les gens que je prends à mon service? Oh! je vous montrerai...

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un soufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Rustaut.*

Je n'entends point de raison, et je frapperai également sur l'un et sur l'autre; je vous apprendrai, marauds que vous êtes, à vous battre dans cette maison, et sur-tout dans la situation où sont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point, c'est moi qui suis battu.

LE MARQUIS.

Je vous assure, monsieur...

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*

Taisez-vous, insolent.

RUSTAUT.

Fort bien! il est un insolent, et c'est moi que l'on châtie de son insolence; c'est être bien injuste.

LE CHEVALIER.

Moi, je suis injuste?

RUSTAUT.

Parbleu! si vous n'êtes pas injuste, vous êtes

donc bien mal-adroit, car aucun des coups n'a porté sur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *en coureur,* RUSTAUT.

LE MARQUIS.

Tu es bien heureux que je ne lui ai pas appris toutes tes fripponneries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS.

Ce sera pour un autre tems, en cas que tu fasses encore l'insolent; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçus.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS.

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, et mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS.

Je veux bien les en croire sur ta parole; mais prends bien garde à l'avenir comme monsieur

frappera, car je remettrai sur ton dos tous les coups qui seront tombés sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS.

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte si aimable, et que je te défends désormais de regarder en face. (*à part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, et lui déclarer ce que je sens pour elle. (*il sort.*)

RUSTAUT, *seul.*

Me voilà bien chanceux! Qui diable nous a amené ici ce maudit coureur? J'enrage! et si Marton... mais la voici.

SCENE XIII.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

Comment, monsieur Rustaut, vous savez mon arrivée, et vous ne venez pas au-devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici...

MARTON.

De l'argent?

RUSTAUT.

Non, un soufflet et quelques coups de bâton que l'on m'a baillés pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardiesse de vouloir t'aimer.

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-ce un garçon bien fait encore? un homme de bonne mine?

RUSTAUT.

Oh! que nenni: il n'est pas seulement des trois quarts aussi gros que moi: c'est ce coureur qu'on a reçu ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, et le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh! que non. Il m'a déja vue.

RUSTAUT.

Ah! j'enrage! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face; et moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas-tu?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'est pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, et je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah! traîtresse! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTON, *voyant venir le Marquis.*

Je resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien! parceque le voilà.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *en coureur,* MARTON, RUSTAUT.

LE MARQUIS, *à part.*

Finette est apparemment auprès de la Présidente, et je ne puis lui parler; j'en suis au désespoir. Oh! oh! quel est donc ce petit tête-à-tête?

N'est-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé?

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*à part.*) Je le savois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS.

Quoi! tout de bon ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, ou le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu es bienheureux! Tu peux te guérir désormais de ta jalousie, car quelques appas que puisse avoir ta Marton, je te proteste que voilà la seule personne à qui je veux adresser mes vœux.

RUSTAUT.

Oh! pour le coup je ne sais plus où j'en suis.

LE MARQUIS.

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre cocher?

RUSTAUT.

Morgué! ça me feroit jurer comme un charretier.

LE MARQUIS.

Et pourquoi? puisque je te laisse ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'est là Marton elle-même, puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS.

En ce cas je te plains.

RUSTAUT.

Palsembleu ! je ne le suis pas tant que vous pensez ; et puisqu'elle est assez perfide pour vous écouter, voilà qui est fait, je prends mon parti. Madame a reçu ce matin une Finette qui vaut toutes les Martons du monde, je vais lui débrider de ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS.

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non, morbleu ! j'ai pris le mords aux dents, et il n'y a plus moyen de me retenir.

SCENE XV.

LE MARQUIS, *en coureur*, MARTON.

MARTON.

Bon, bon, laissez-le aller; dût-il enrager, vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS.

Oui; mais il va trouver Finette, et je crains...

MARTON.

Pour moi, je ne crains rien, et je serai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS.

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette... Ah ! la voici, je respire.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, *en suivante,* LE MARQUIS, *en coureur,* MARTON.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Marton, madame vous demande.

MARTON.

Oh! qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE.

Elle veut absolument vous parler, et tout-à-l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems. Monsieur Jolicœur, attendez-moi, je vous prie; je reviens dans un moment: et vous, Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE.

Rustaut?

MARTON.

Allez, allez; ne craignez point ma colere, je n'en serai pas jalouse, et je vous l'abandonne de tout mon cœur.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, *en coureur,* LA COMTESSE, *en suivante.*

LA COMTESSE, *à part.*

Que veut-elle par là me faire entendre?... Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir; j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce coureur étoit le marquis de Floribel. Il m'aime me croyant soubrette, peut-être ne m'aimera-t-il plus quand il saura qui je suis. Jolicœur, madame m'a chargée de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

LA COMTESSE.

Comment donc? vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS.

Il est vrai; mais, charmante Finette, je suis maintenant retenu par deux beaux yeux dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE.

Marton a donc bien des charmes pour vous?

LE MARQUIS.

Marton? ô ciel! qu'allez-vous penser? Partout où vous êtes en peut-on aimer d'autres que vous?

LA COMTESSE.

Quoi! c'est de moi que vous êtes amoureux? En vérité, vous vous adressez mal, car je ne sais pas encore ce que c'est que l'amour.

LE MARQUIS.

Quoi! seroit-il possible? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eût jamais aimé. Mais il n'est pas naturel que, belle comme vous êtes, on ait été si long-tems à vous le dire, encore moins vraisemblable que vous n'ayiez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE.

Quel plaisir voulez-vous que j'aie pris à entendre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas?

LE MARQUIS.

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE.

Cela peut contenter son ambition, mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS.

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Il faudroit être fait à-peu-près comme vous êtes, mais en même tems sincere.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis.

LA COMTESSE.

Il faudroit de plus qu'un amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS.

Quoi! si vous étiez dans un rang élevé vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez? Par exemple, un malheureux coureur...

LA COMTESSE.

J'en voudrois faire un marquis.

LE MARQUIS.

Ah! pourquoi faut-il avec ces sentimens qu'une si charmante personne soit réduite à servir? la fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous que la fortune m'ait plus maltraitée que vous? et la condition de coureur

vous semble-t-elle beaucoup au-dessus de celle de soubrette?

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, je voudrois être au-dessous de ce que je suis, ou que vous fussiez au-dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS.

Ah! que ne puis-je m'expliquer!

LA COMTESSE.

Qui vous en empêche?

LE MARQUIS.

L'amour que vous m'inspirez. Tant que j'ai été indifférent, jamais personne n'a débité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des belles que je n'aimois point; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le persuader.

LA COMTESSE.

Je ne hais pas cet aveu, et je m'expliquerai à mon tour quand je vous connoîtrai tout-à-fait sincere.

LE MARQUIS.

Que me voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Rien davantage pour le présent. Je veux vous

laisser faire vos réflexions et reprendre vos sens ; vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimiez pour la premiere fois. Adieu.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de réflexions à faire ; je sens que je vous aime, et que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE.

Et qui me le prouvera ?

LE MARQUIS.

Quelle preuve faut-il vous en donner ?

LA COMTESSE.

Une fort naturelle ; il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS.

Dans ce moment ? Il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE.

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Il faut pour votre sûreté le consentement des miens ; je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE.

Je vous donne une dispense, et je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS.

Vous avez raison : il faut du moins envoyer chercher un notaire à Paris.

LA COMTESSE.

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS, *à part.*

Parbleu ! cette petite personne-là a réponse à tout.

LA COMTESSE.

Ah ! vous commencez à réfléchir ! je veux bien vous en donner le tems ; mais ne me voyez de votre vie que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables ; tu fuyois le mariage ; tu croyois toujours badiner avec l'amour, et dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une soubrette, ou de mourir de chagrin : car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis ? que dira mon oncle ? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir pas voulu épouser la comtesse Dorimene, que ne fera-t-il point quand il saura que je lui désobéis une seconde fois pour épouser une personne d'un rang si bas ?

SCENE XIX.

LE MARQUIS, *en coureur,* LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! mon cher ami, je méprisois tantôt tes conseils, mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste état où je suis; mais sur-tout ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aimes.

LE MARQUIS.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouse-la.

LE MARQUIS.

Mais mon oncle y souscrira-t-il?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de son consentement.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, ton amitié t'aveugle, et

j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire; mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous, voici la Présidente.

LE MARQUIS.

Ah! je vois aussi mon adorable Finette.

SCENE XX.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en coureur,* LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante.*

LA PRÉSIDENTE, *à part, à la Comtesse.*

Laisse-moi faire, je vais mettre ton Marquis à l'épreuve. (*au Marquis.*) Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, et je trouve à propos que vous partiez tout-à-l'heure pour Baïonne.

LE MARQUIS.

Moi, madame?

LA PRÉSIDENTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS.

Ah! Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRÉSIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire sérieuse l'arrête ici ; il est amoureux.

LA PRÉSIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette ; il veut l'épouser.

LA PRÉSIDENTE.

Comment donc ? Chevalier, vous n'y pensez pas. Ignorez-vous que Finette est demoiselle, et que si des raisons l'ont fait entrer à mon service, sa naissance l'empêche d'accepter un parti semblable ?

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ? Ah ! serois-je assez heureux !...

LA PRÉSIDENTE.

Comment, de quoi vous réjouissez-vous donc, monsieur Jolicœur ?

LE MARQUIS.

De ce que Finette, madame, est au-dessus de ce que je la croyois.

LA PRÉSIDENTE.

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger.

SCENE XXI.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en coureur*, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante*, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

Monsieur et madame, nous venons, Marton et moi, vous demander une petite récompense de nos services.

LA PRÉSIDENTE.

Et quoi encore?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en ai déja donné la permission, mes enfans, et je vous promets une centaine de pistoles pour les frais de votre noce.

RUSTAUT.

Nous vous sommes bien obligés: ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier ensemble, et de permettre que je troque Marton contre Finette, et que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! ah! celui-là est nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous? c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concertée ensemble.

LA PRÉSIDENTE.

Et sur quoi, monsieur Rustaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous?

RUSTAUT.

Parceque je la crois de bon goût, et que je me suis mis en sa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choisir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRÉSIDENTE.

L'agréable figure!

RUSTAUT.

Je sais bien qu'elle n'est pas à la mode, mais elle n'en est pas moins rare.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous, Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, et la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS.

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE.

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit pas monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parbleu! tant pis pour vous: puisque vous êtes si rétive, il n'y a rien de fait; ça n'ira pas plus loin, et je reprends Marton.

MARTON.

Et moi, je te reprends de même.

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous, monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au marquis de Floribel, qui m'étoit destiné; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, et que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t-il.

LA COMTESSE.

Madame, permettez-moi de vous dire que de quelque éclat dont puisse briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS.

Ah! belle Finette, c'en est trop; il est tems de me découvrir. Vous voyez dans Jolicœur le marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE.

Seroit-il possible ?

RUSTAUT.

Peste ! j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS.

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas plus surprise que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la comtesse Dorimene.

LE MARQUIS.

Ah ! quelle joie pour moi !

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, madame, si j'ai dit tantôt que la comtesse Dorimene étoit une folle ; je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Oui, je suis Dorimene, qui sous ce déguisement voulois connoître votre cœur et votre personne; heureuse si le cœur est aussi sincere que la personne m'est agréable !

LE MARQUIS.

Votre personne m'a charmé ; et quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu ! Marton, tu serois bien surprise de trouver aussi un marquis sous ma casaque.

MARTON.

Cela seroit plus extraordinaire que de trouver un cocher sous un habit de marquis.

RUSTAUT.

Allons, puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjouir. Monsieur le Marquis, au moins, point de rancune; et parceque nous avons usé de votre linge, n'allez pas par vengeance vous amuser à chiffonner celui de notre ménagere.

LE MARQUIS.

Tu es un effronté maroufle !

LE CHEVALIER, *à la Présidente.*

Votre oncle, madame, n'aura rien à vous dire quand il saura que le Marquis qu'il vous destinoit a pris un autre parti.

LE MARQUIS.

Pour moi, je suis sûr du consentement du mien.

LA COMTESSE.

Et moi, de celui de ma tante.

MARTON.

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de parens?

RUSTAUT.

J'ai aussi un oncle; mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comtesse, en attendant que le notaire travaille à votre contrat, prenez part au divertissement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puisqu'il roule sur l'ouvrage d'un moment.

DIVERTISSEMENT.

(*Plusieurs habitans du village, déguisés de différentes manieres, entrent en dansant.*)

UN MUSICIEN *chante.*

Tout est dans la vie
Sujet au changement,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment

Le plaisir succede au tourment,
Au plaisir la mélancolie,
Le désordre à l'arrangement,
Et la sagesse à la folie.

Tout est dans la vie
Sujet au changement,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

(*Entrée.*)

RONDEAU.

UN MUSICIEN.

Ce moment où je vis Lisette
Folâtrant sur l'herbette,
Hélas! il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide amant,
Je ne lui pris que sa houlette:
Ah! que je regrette
Ce moment!

Si je la retrouve seulette,
Ah! j'emploierai bien autrement
Avec la follette
Ce moment.

(*Entrée.*)

VAUDEVILLE.

A ne plus aimer de la vie
Un cœur se résout vainement;
Sans savoir pourquoi ni comment,
Il en reprend bientôt l'envie;
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aisément;
Mais souvent un embrasement
Est causé par une étincelle;
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau parvenu qu'on loue
Nous éclabousse fièrement;
Mais au premier évènement
Le voir retomber dans la boue,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ah! que dans l'amoureux mystere
On trouve un doux amusement!
Que le plaisir en est charmant!
Mais, hélas! il ne dure guere,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Aux plumets une prude échappe,
Aux gens de robe également:
Ils la poursuivent vainement;
Mais un petit-collet l'attrape;
C'est l'ouvrage d'un moment.

C'est l'ouvrage de Pénélope
Qu'attaquer Iris sans argent:
Elle est rétive au tendre amant;
Mais qu'un financier la galope,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Que l'Amour fait de diligence!
Ah! que c'est un coureur charmant!
Avec lui je cours hardiment;
Quand j'ai fini je recommence,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance sévere
On tient une Agnès vainement;
D'une leçon de son amant
Elle en sait autant que sa mere:
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gascon fasse des emplettes,
Il achete tout doublement;
Mais quand ce vient au dénouement,
Un beau matin paye ses dettes:
 C'est l'ouvrage d'un moment.

L'amant rebuté d'une belle
Rarement court au changement;
Mais quand il est heureux amant,
Le voir devenir infidele,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autres mon mari penche,
J'imiterai son changement:
Pourquoi s'affliger vainement
Quand on peut prendre sa revanche?
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Traversez et la terre et l'onde,
Les cornes vont comme le vent ;
Vous les recevrez promptement
Quand vous seriez au bout du monde;
 C'est l'ouvrage d'un moment.

Si la piece vous a fait rire,
Il faut qu'elle ait quelque agrément :
Si vous en jugez autrement,
Messieurs, nous aurons à vous dire,
 C'est l'ouvrage d'un moment.

FIN DU GALANT COUREUR.

EXAMEN

DU GALANT COUREUR.

DEUX ans avant la premiere représentation de cette piece Marivaux avoit traité le même sujet, et son ouvrage avoit eu du succès à la comédie italienne. Son titre, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, étoit beaucoup plus convenable pour une fable de ce genre, que celui qu'adopta ensuite Le Grand : en effet un hasard bien singulier peut seul produire la situation de deux amans qui l'un et l'autre conçoivent l'idée de se travestir pour s'éprouver, et qui l'exécutent dans le même moment. Ces combinaisons, puisées dans les évènemens auxquels le hasard peut donner lieu, font naître quelquefois des situations très piquantes ; mais l'auteur dramatique ne sauroit être trop réservé sur leur emploi : l'art consiste à disposer l'action de maniere à ce que rien ne paroisse amené péniblement, et à ce que chaque scene soit une conséquence naturelle de celle qui la précede ; si le hasard intervient dans la conception ou dans la marche de la piece, le spectateur apperçoit tout de suite les ressorts dont l'auteur s'est servi ; l'illusion est dissipée, et le plaisir ne consiste plus qu'à attendre l'effet de telle ou telle scene que l'on a devinée d'avance. Ce qui éleve sur-tout Moliere au-dessus de tous les auteurs

comiques, c'est que jamais il n'emploie ces sortes de moyens; dans ses pieces auxquelles il a donné le moins de soin, on distingue toujours le grand maître qui ne prend ses ressorts comiques que dans les travers attachés soit à un caractere, soit à un état.

Marivaux n'avoit presque rien laissé à desirer dans son double travestissement; Le Grand sut y ajouter quelques effets comiques. Le Jeu de l'Amour et du Hasard présente des développemens très agréables du caractere des deux amans; on voit la contrainte qu'ils éprouvent en jouant le rôle qu'ils ont adopté; les traces d'une bonne éducation se découvrent dans le langage qu'ils cherchent à imiter; et le dépit qu'ils éprouvent donne lieu à des mots heureux et délicats qui annoncent la connoissance minutieuse que l'auteur avoit du cœur humain. Le Grand ne s'arrête presque pas sur ces sortes de nuances; les scenes de la Comtesse et de Floribel sont courtes et vives; on n'y trouve aucun de ces apperçus fins que Marivaux savoit si bien saisir. Ce qui donne au Galant Coureur une physionomie toute particuliere, c'est l'invention très heureuse du rôle de Rustaut, cocher du Chevalier; on peut le considérer comme un des personnages les plus comiques qui existent dans les pieces de Le Grand: les confidences très étranges qu'il fait à Floribel, dont il croit être le camarade, sont parfaitement amenées, et sont pleines de franchise et de gaieté.

Si l'on consent à passer sur le défaut de la principale conception de cette piece, on conviendra facilement qu'on ne pouvoit guere tirer un meilleur parti de ce

sujet. L'auteur, qui connoissoit très bien la scene, ne laisse pas languir un moment son action ; le dialogue est naturel et comique, et l'on n'y apperçoit aucune trace de mauvais goût. L'indifférence avec laquelle le public reçoit quelquefois cette piece doit être attribuée à ce que les comédiens l'ont en quelque sorte usée à force d'en prodiguer les représentations : la facilité de la jouer, en n'y employant que les doubles, a causé cet inconvénient qui s'est étendu sur plusieurs autres petites pieces très agréables, dont on ne sentira véritablement le mérite qu'à la lecture.

FIN DE L'EXAMEN DU GALANT COUREUR.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DIX-HUITIEME VOLUME.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, DE DUFRESNY, page 1

Acteurs, 2

Examen de l'Esprit de Contradiction, 55

LE DOUBLE VEUVAGE, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, DE DUFRESNY, 59

Acteurs, 60

Examen du Double Veuvage, 147

LA COQUETTE DE VILLAGE, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS, DE DUFRESNY, 151

Préface de l'auteur, 153

Acteurs, 156

Examen de la Coquette de Village, 223

LE DÉDIT, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS, DE DUFRESNY, 227

Acteurs, 228

Examen du Dédit, 267

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS, DE DUFRESNY, page 269
Acteurs, 270
Examen du Mariage fait et rompu, 345

L'AVEUGLE CLAIRVOYANT, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS, DE LE GRAND, 349
Notice sur Le Grand, 351
Acteurs, 356
Examen de l'Aveugle Clairvoyant, 407

LE GALANT COUREUR, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, DE LE GRAND, 411
Acteurs, 412
Divertissement, 462
Examen du Galant Coureur, 467

FIN DU DIX-HUITIEME VOLUME.

BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Petitot, Claude Bernard, 1772-1825

Répertoire du théatre français ou recueil des tragédies et des comédies restées au theatre depuis Rotrou, pour faire suite aux editions in octavo de Corneille, Molière ... ; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce
Bd.: 18

Paris 1804

P.o.gall.app. 10-18
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103841-6